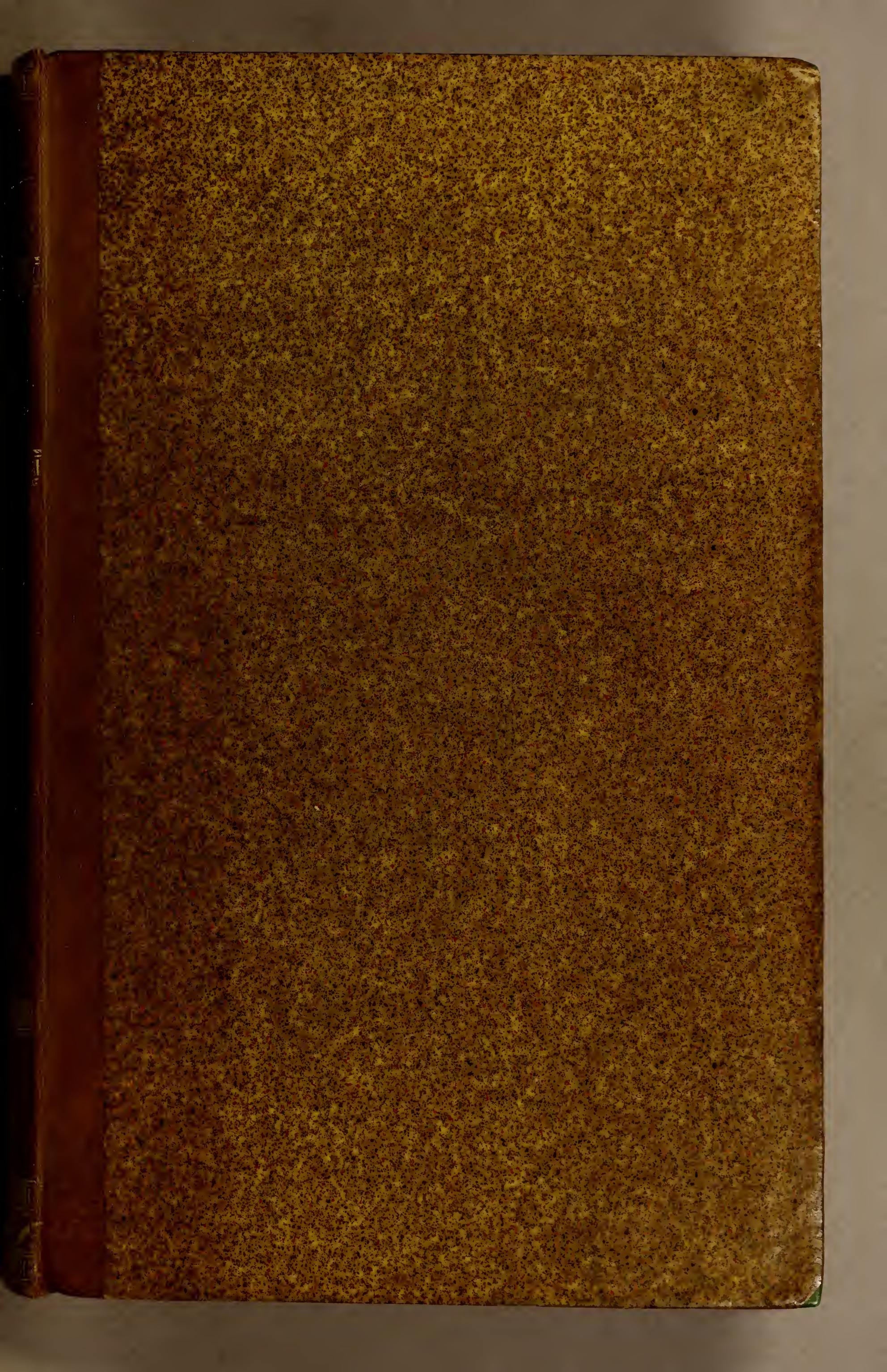
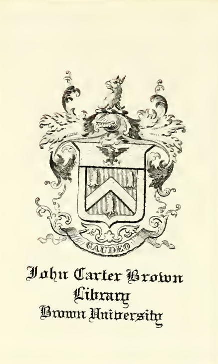
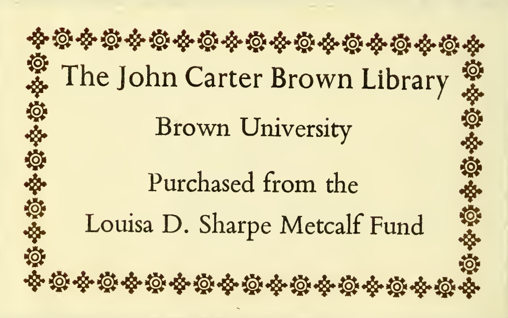



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University


The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

[illegible]
135-

2v + atlas

VOYAGE
A LA COCHINCHINE.

T. I.

DE L'IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME,

RUE DE SORBONNE, n° 4.

VOYAGE
A LA COCHINCHINE,
PAR LES ILES DE MADÈRE, DE TÉNÉRIFFE ET DU CAP VERD,
LE BRÉSIL ET L'ILE DE JAVA,

CONTENANT des Renseignemens nouveaux et authentiques sur l'État naturel et civil de ces divers Pays;

ACCOMPAGNÉ de la Relation *officielle* d'un VOYAGE AU PAYS DES BOUSHOUANAS, dans l'intérieur de l'Afrique australe;

PAR JOHN BARROW,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES;

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES ET ADDITIONS,

PAR MALTE-BRUN.

Avec un Atlas de 18 Planches gravées en taille-douce par TARDIEU.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, nº 23.

1807.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE anglais dont nous offrons au Public Français une traduction avec des corrections et augmentations, réunit, ce nous semble, à l'intérêt des renseignemens qu'il renferme, l'intérêt des circonstances dans lesquelles il paroît.

En effet, M. Barrow n'est pas seulement un observateur savant et un écrivain distingué ; il est encore *Anglais* dans toute la force du terme : par ses raisonnemens, ses vœux, ses projets, il peint, sans le savoir, toute l'arrogance de sa Nation, toute l'ambition du Gouvernement dont il est l'un des agens les plus éclairés. On rira de ses injustes satires contre les Portugais, les Français et les Hollandais ; on s'indignera, mais

on s'instruira, en étudiant les vastes plans d'envahissement, soit politiques, soit commerciaux, que cet ouvrage renferme.

Ainsi M. Barrow, en faisant, dans les chapitres I et II, une Description animée des îles de *Madère* et de *Tériffe*, n'oublie pas de discuter « s'il » seroit utile à l'Angleterre d'en faire » la conquête, et comment la faire. » J'y ai corrigé, dans mes notes, quelques erreurs de Géographie, Physique et Politique. J'ai supprimé, entre autres, un Passage où M. Barrow applique aux îles Canaries les descriptions qu'Homère et Plutarque font des *Iles Fortunées*. Je n'avois fait cette suppression que dans l'intention d'y suppléer par une Dissertation dans laquelle je rapporte, dans l'ordre chronologique, tous les passages des Anciens relatifs aux îles Fortunées, Hespérides, Gorgones, et autres Atlantiques, en discuter les sens divers, en

réfuter les interprétations vulgaires et les faux systèmes bâtis sur celles-ci. Mais cette Dissertation étoit trop scientifique, et sur-tout trop longue pour entrer dans les bornes prescrites à cet Ouvrage.

Le troisième chapitre de l'Original ne renferme que peu de choses nouvelles sur les îles du cap Verd; je l'ai fondu dans mon chapitre II.

La Description de Rio-Janéiro forme le chapitre quatrième de l'Original, et le troisième de la traduction.

Dans ce morceau, d'ailleurs piquant et spirituel, j'ai laissé subsister jusqu'aux injures les plus amères contre les Portugais, et même contre les Français (page 112), sans daigner seulement les relever, parce que je crois que tout cela ne peut nuire qu'aux Anglais, et convertira peut-être quelques Anglomanes du Continent.

La Relation sur Rio-Janéiro, que

j'ai tirée d'un Voyage allemand, forme, je crois, un supplément curieux à celle de l'Auteur anglais.

J'ai conservé tout ce qu'il y avoit d'intéressant dans le cinquième chapitre de l'Original, où l'Auteur traite du *Brésil* en général; mais je n'ai pas cru devoir traduire une digression déplacée sur la *Liberté des Nègres*, et sur l'expédition de Saint-Domingue, parce qu'on n'y trouve absolument rien de nouveau, si ce n'est un extrait d'une proclamation de Dessalines. *S. M. l'Empereur de Haïti* y déclare :

« Que si le sang innocent a coulé à » Saint-Domingue, il ne retombera que » sur la tête de *Buonaparte.*

» Que si le barbare *Leclerc* n'eût » jamais débarqué dans cette île, tous » les habitans blancs seroient encore » en vie ; il y auroit eu 60,000 Noirs » de moins d'assassinés, et 30,000 des

» *Esclaves armés* de Buonaparte n'au-
» roient pas rendu leur dernier soupir
» dans ce climat; enfin,

» Que c'est l'avarice, l'ambition,
» l'atrocité et la perfidie de Leclerc qui
» soulevèrent nos enfans opprimés, et les
» séparèrent à jamais de la Mère-Patrie.»

La fidélité avec laquelle nous rapportons ici cette proclamation, admirée par M. Barrow, doit prouver à cet écrivain que nous ne sommes point *esclaves*, et que, si nous supprimons quelques-unes de ses déclamations, c'est uniquement pour épargner de l'ennui à nos Lecteurs et à nous-mêmes, et nullement *par ordre*, ni dans la crainte d'offenser un Gouvernement trop puissant et trop éclairé pour ne pas mépriser des injures aussi absurdes, aussi gratuites, aussi révoltantes.

Car enfin, l'Empereur des Français devoit-il laisser une de ses Colonies, et

les propriétés de cent mille Français, dans les mains d'un ravisseur ? ou devoit-il peut-être supplier humblement celui que M. Barrow appelle le *vertueux* Toussaint-Louverture, de vouloir bien, par grace, lui rendre une partie de ses Etats? Falloit-il enfin que la Cour des Tuileries imitât celle de Saint-James, en envoyant à l'*Impératrice noire* une garniture de diamans, et à l'*Empereur noir* un superbe carrosse de Londres, aux armes de Haïti, qui sont une Tête de Nègre, avec la légende *Vivre libre ou mourir?*

A la place des étranges déclamations de M. Barrow, le Lecteur français trouvera un *Mémoire sur le Brésil*, composé d'après les meilleures autorités portugaises, espagnoles, hollandaises et autres. Nous osons dire qu'on ne trouvera, dans aucun *Voyage*, des renseignemens aussi sûrs et aussi étendus sur ce pays.

Après le Brésil, c'est le cap de Bonne-Espérance qui, dans l'ordre géographique, se présente le premier. Aussi, nous avons formé notre chapitre V de la *Relation sur les Boushouanas*, que M. Barrow avoit placée à la fin de son ouvrage. A cette relation sur un pays jusqu'ici inconnu, nous avons joint quelques Considérations politiques et un Mémoire en faveur de la *Licorne*, si légèrement bannie du monde réel par les naturalistes systématiques. Ce Mémoire eût été plus satisfaisant, si nous avions pu trouver dans les vastes et incomplètes bibliothèques de Paris, toutes les ressources qu'indique le *Catalogue* de Sir *Joseph Banks.*

Notre chapitre VI comprend le chapitre VI de l'Original, et une partie du chapitre VII, qui s'y rattache par le sujet. Nous y avons ajouté, entre autres, une correction assez importante pour les Navigateurs et pour la Géo-

graphie physique. (Vol. II, pag. 10, 26 et 27.)

Dans le chapitre VII, l'on trouvera réunies toutes les observations de M. Barrow sur les Hollandais de Batavia. Elles se trouvoient éparses dans les chapitres VII et VIII de l'original. Ces observations sont souvent trop satiriques; mais nous laissons le soin de justifier les habitans de Batavia à M. le Docteur *Deschamps*, compagnon de voyage d'Entrecasteaux, qui a séjourné parmi eux pendant dix ans, et qui fait l'éloge de leurs vertus hospitalières et domestiques.

Nous avons joint au tableau de Batavia, par notre Voyageur, celui du faubourg chinois, d'après un Auteur allemand.

Le *Mémoire sur l'Ile de Java*, renfermé dans notre chapitre VIII, remplace utilement, nous le pensons, l'aperçu très-rapide qui termine le

chapitre VII de notre Original. *Valentyn*, *Wurmb* et *Wollzogen*, que nous y citons, n'ont jamais été traduits; ils ont séjourné à Java, et M. Barrow n'a fait qu'y passer. Pourtant, toutes les remarques utiles que nous avons trouvées dans l'original, ont été conservées et désignées comme venant de M. Barrow.

La Description de la *Cochinchine*, qui remplit les trois derniers chapitres, a dû être le principal objet de M. Barrow, en publiant ce Voyage. Il y a mis tant de soins, tant de vues profondes, tant de détails curieux, que nous n'avons pas cru devoir rien y changer ni corriger. Seulement les Mémoires portugais de *Loureïro*, et l'immense Ouvrage hollandais de *Valentyn*, nous ont fourni quelques détails qui, étant écrits dans des Langues peu connues, avoient échappé à M. Barrow, et que nous avons ajoutés après le chapitre XI.

Dans toutes ces corrections, ces réfu-

tations, ces additions, le Public Français verra, nous l'espérons, les preuves non équivoques de notre attachement à la grande, la juste cause de la France, qui est la cause commune de tout le Continent. C'est le seul point sur lequel nous prévenons MM. les Critiques que nous n'entendons pas plaisanterie.

MALTE-BRUN.

VOYAGE

VOYAGE
A LA COCHINCHINE,

PAR LES ILES DE MADÈRE, DE TÉNERIFFE, DU CAP VERD, etc.

CHAPITRE PREMIER.

ILE DE MADÈRE.

Ce fut le 26 septembre, l'an 1792, que notre petite escadre leva l'ancre. Elle étoit composée du vaisseau de guerre, le *Lion*, de 64 canons, de l'*Indoustan*, vaisseau de l'Inde, et du brick le *Jackal.* Nous quittâmes la rade de Spithead par un vent frais et agréable, mais qui, à mesure que nous avancions dans la Manche, se changea en une tempête équinoxiale du sud-ouest et nous força de chercher un asile à Torbay. Après y être resté deux jours, nous eûmes un vent modéré et

favorable qui nous fit voguer rapidement à travers le golfe de Biscaye, ce golfe qui, semblable à la nation légère dont il baigne les rivages, éprouve toujours, même dans le temps le plus calme, un mouvement perpétuel (1).

A mesure que nous approchâmes du cap Finisterre, l'eau devint plus tranquille ; mais en même temps nous sentîmes l'effet de ce courant si connu qui se dirige constamment de l'Océan vers la Méditerranée, courant qui, dans le détroit de Gibraltar, devient assez fort pour empêcher un vaisseau de passer dans l'Atlantique, lorsque le vent souffle, même foiblement, de l'ouest.

Ce phénomène a été expliqué en partie par le savant *Halley*, au moyen d'une hypothèse ingénieuse, d'après laquelle la Méditerranée est supposée de perdre par l'évaporation une plus grande quantité d'eau qu'elle n'en reçoit par les pluies et par les rivières qui s'y écoulent; alors, comme les fluides tendent toujours à se mettre en équilibre, les eaux de

(1) Je supprime ici, entre autres choses, un passage de Shakespeare, où ce poète tragique appelle les Français « *a wawering nation* : » une nation flottante. (*Note du Traducteur.*)

l'Océan seroient sollicitées à entrer dans le bassin de la Méditerranée, jusqu'à ce que cette mer fût de niveau avec l'Océan. Pourtant, on a depuis supposé, mais non pas prouvé, autant du moins que je sache, l'existence d'un *sous-courant* qui porteroit les eaux de la Méditerranée dans l'Océan. Il est toujours agréable de trouver une théorie ingénieuse confirmée par des faits simples; ainsi, comme l'expérience suivante qui m'a été communiquée par l'amiral *Patton*, touche directement à la question et explique les deux courans d'une manière satisfaisante, j'en donnerai un fidèle exposé, sans me permettre aucun commentaire. Cet amiral remplit un petit flacon d'eau salée, prise dans l'Océan, près le cap Saint-Vincent; le poids en étoit de 22 onces 5 drachmes. La même quantité d'eau, prise dans la Méditerranée, près l'île de Minorque, fut trouvée peser 13 grains de plus. Ensuite, il fit remplir deux carafons, l'un d'eau fraîche, l'autre d'eau salée, ayant eu soin de donner à ces deux sortes d'eau la même différence de pesanteur spécifique qu'il y avait entre les eaux de l'Océan et celles de la Méditerranée. L'eau fraîche était colorée par une matière rouge. Les carafons ayant été placés horizon-

talement et leurs cols joints ensemble, avec du lut, on vit s'opérer entre eux un échange graduel de leur contenu ; l'eau fraîche et colorée prit son chemin par la partie supérieure des cols des carafons ; l'eau salée passa par la partie inférieure dans une direction opposée, ce qui représentoit exactement les deux courans, supérieur et inférieur, qu'on suppose de couler en directions contraires à travers le détroit de Gibraltar (1).

(1) L'expérience de M. l'amiral Patton et les raisonnemens de M. Barrow ne renferment rien qui puisse avancer nos connoissances relativement au courant du détroit de Gibraltar.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm*, pour l'an 1755, une dissertation de M. *Waitz*, où toute cette matière a été traitée à fond. D'abord, l'estimation que Halley a faite de la quantité d'eau apportée par les fleuves qui s'écoulent dans la Méditerranée, est trop petite d'une moitié. (*Voyez* celle que j'ai donnée, *Géographie de toutes les parties du Monde*, tome II, page 9 de l'introduction.) Ensuite, le calcul de Halley, quant à l'évaporation, est exagérée, puisqu'une grande partie des eaux évaporées pendant le jour, retombe pendant la nuit comme pluie ou comme rosée dans la mer ou sur les terres voisines. D'ailleurs, comme les parties salines des eaux ne s'évaporent pas, mais au contraire se crystallisent et se

Si la vue de la terre est toujours agréable après un voyage de mer, elle doit l'être doublement à celui qui, pour la première fois, vient d'être balloté par les flots inquiets du golfe de Biscaye. Cependant l'île de *Madère*, enveloppée, comme elle l'est la plupart du temps, d'un épais rideau de sombres nuages, ne présente pas un coup-d'œil fort attrayant. Cette île se dépouille si rarement de son

précipitent, les eaux de la Méditerranée, dans le cas où elles ne s'écoulent pas dans l'Océan, devroient de jour en jour se surcharger de sel, ce qui n'est pas prouvé et ne paraît pas probable.

L'écoulement de ces eaux par un *sous-courant* devient donc nécessaire.

La possibilité physique de ce sous-courant n'avoit nullement besoin d'être démontrée par l'expérience de M. l'amiral *Patton*. On savoit déjà que les eaux de la Méditerranée sont plus salées que celles de l'Océan, au moins en prenant celles-ci sur les côtes de France, où elles tiennent d'un trente-quatrième à un trentième de sel, et en prenant celles de la Méditerranée sur les côtes d'Italie, où elles en contiennent d'un vingt-deuxième à un vingt-septième (*de la Lande*, Voyage en Italie). On savoit également que deux fluides d'une pesanteur spécifique différente se trouvant dans deux bassins distincts, mais qui communiquent ensemble, doivent, à l'instant où leur niveau diffère, former deux

manteau nébuleux, que lorsque *Gonsalez Zarco* découvrit l'île de Porto-Santo, éloignée seulement de 40 milles (16 lieues) de Madère, il y resta un temps considérable san se douter que ce qu'il voyoit devant lui, fût une autre île. Lui et son équipage avoient bien fait attention à ce nuage épais et noir qui couvroit constamment le même point de l'horizon ; mais les idées superstitieuses de

courans en sens contraire, le plus léger par dessus et le plus pesant par dessous. Les diverses expériences pour rendre visible cette opération de la nature, sont indiquées dans les Mémoires de Stockholm, année citée, page 40.

Mais l'*existence réelle* d'un semblable sous-courant dans le détroit nommé, voilà ce que messieurs les Anglais auroient dû entreprendre de prouver; et, sur ce point, nous en sommes encore à des anciens aperçus, qui, à la vérité, sont tous ensemble en faveur de l'opinion affirmative. Dans le détroit de Constantinople, le comte *Marsigli* trouva que le plomb de la sonde, à la profondeur de cinq à six pieds, étoit entraînée vers la Propontide; mais à une plus grande profondeur, vers la mer Noire. Ce double courant est attesté par les pêcheurs des environs.

Dans le détroit du Sund, selon une opinion assez générale, le courant qui sort de la Baltique ne règne constamment qu'à la surface; il y entre, à certaines époques, un courant de la mer du Nord. Des Anglais

leur siècle leur faisoient d'abord voir dans cette vapeur une exhalaison des abîmes infernaux, et dans ces rochers sourcilleux un des vestibules de l'empire des morts.

Le point d'élévation où ce nuage se tient sur les flancs de la montagne, se règle, dit-on, d'après la hauteur du soleil; lorsque l'astre du jour atteint le milieu de sa course, le nuage, semblable à une toison légère, flotte

prétendent y avoir fait aller un bateau contre le courant supérieur, en laissant descendre jusque dans le courant inférieur une barrique chargée d'un poids. (*Philos. Transactions*, abr., tome II.) Nous avons essayé, mais en vain, de répéter cette expérience; ce qui pourrait seulement prouver que ces courans varient souvent. Enfin, M. *Waitz*, dans la dissertation précitée, affirme que dans le détroit même de Gibraltar, un bateau hollandais ayant coulé bas, on en trouva, quelques jours après, plusieurs débris à une distance d'une lieue plus à l'ouest; ce qui n'a pu avoir pour cause qu'un courant inférieur. L'anglais *Hudson* n'ayant pu trouver le fond dans ce détroit, en filant tous ses câbles, M. *Waitz* y voit encore une preuve de l'existence de deux courans opposés qui ont dû entraîner les câbles en deux directions obliques.

Nous espérons que cette matière recevra quelque nouvelle lumière par les expériences que le docteur *Castberg*, danois, se propose de faire dans le Sund.

(*Note du Traducteur.*)

autour du sommet aérien de l'île ; à mesure que le soleil se plonge sous l'horizon occidental, il s'épaissit, il se rembrunit, il descend vers le rivage et vers la ville au dessus de laquelle il reste suspendu toute la nuit (1). Le matin, les rayons du soleil dissipent ces vapeurs pesantes, en déchirent le sombre rideau et découvrent successivement au voyageur ravi une scène remplie d'objets variés. Une vaste baie s'arrondit ; des promontoires volcaniques, par leurs pointes escarpées, en marquent les extrémités ; au centre, où le rivage se retire en arrière, s'élève la ville de *Funchal*, dont les maisons blanches contrastent d'une manière pittoresque avec les noirs rochers de lave, et la vive verdure des plantations, suspendues sur le talus des montagnes. Au milieu de ces plantations s'élèvent en grand nombre des maisons de campagne, des églises, des chapelles, des monastères ;

(1) Ces nuages stationnaires proviennent d'une condensation continuelle des particules d'une atmosphère chaude ou tempérée qui viennent en contact avec une masse froide, comme celle d'une haute montagne l'est toujours. *Voyez* les faits rassemblés par *Du Carla*, dans le *Journal de Physique*, de l'an 1784, et les observations de *De Saussure*, Voyage dans les Alpes, nos. 1282 et 2070. (*Note du Traducteur*).

les formes de ces bâtimens varient autant que leur situation; tous, ils offrent de charmans points de vue; l'un au dessus de l'autre, ils semblent grimper sur la montagne et se perdre enfin dans les ombres du grand nuage. L'objet le plus élevé, parmi ceux qui frappent les yeux, est le couvent de *Nossa-Senhora do Monte*, Notre-Dame de la Montagne. Entouré des jardins, des bosquets et des avenues de châtaigniers, ce couvent paraît comme enseveli dans une forêt. La large ouverture de la baie, les vaisseaux à l'ancre qui l'animent, le grand nombre des barques sur le rivage, le rocher d'*Ilheo* ou de *Loo*, îlot, formé par une énorme masse de laves surmontée des batteries, composent à ce vaste tableau une avant-scène qui en est digne.

La baie de Funchal n'offre, en aucune saison, une place d'ancrage bien intéressante; elle est même considérée comme très-dangereuse depuis l'équinoxe d'automne, jusqu'à l'équinoxe du printemps, attendu que les forts vents du sud causent alors un très-violent ressac de la mer contre le rivage. Le pauvre capitaine *Mackintosh*, commandant de l'*Indoustan*, éprouva pendant son séjour dans cette baie, des inquiétudes continuelles; le

motif en étoit très-naturel; dans une première visite il avoit perdu son bâtiment, dont tout l'équipage périt, excepté lui et son cuisinier, qui n'échappèrent à ce désastre que parce qu'ils se trouvoient à terre.

Combien les plus belles apparences sont-elles souvent trompeuses! combien de fois un objet charmant dans l'éloignement, s'enlaidit-il par la proximité! Notre débarquement fut accompagné de difficultés et de désagrémens; la mer se brisoit avec violence sur un rivage rocailleux; de-là nous entrâmes dans la ville de *Funchal*, irrégulièrement et mesquinement bâtie; nous y trouvâmes des rues étroites, tortueuses et malpropres; tantôt elles étoient pavées de petits cailloux pointus qui, à chaque pas, sembloient percer les souliers; tantôt elles n'avoient pour tout pavé que des quartiers de lave schisteuse, dont les coins aigus sortoient de dessous le sol, et n'offroient pas aux promeneurs plus d'agrément que les cailloux. Des courans d'eau, descendus des montagnes, s'écoulent vers la baie, à travers quelques-unes de ces rues; mais loin de contribuer à la propreté de la ville, ces petits ruisseaux y nuisent au contraire de mille manières. C'est ici que les

habitans lavent leur linge, nettoient leur poisson, déposent les reliefs des boucheries, vident leurs instrumens de commodité nocturne, et en un mot, apportent toutes les ordures qui naissent ou se rassemblent dans la ville. Ajoutez qu'un grand nombre de cochons, attirés par d'aussi riches provisions, se promènent librement dans les rues. Telle est la noble familiarité de ces bourgeois à quatre pattes, qu'un passant qui chemineroit jusqu'au bout d'une rue, sans être frotté par un d'eux, pourra se vanter d'un rare bonheur.

Le peu de maisons bien construites qu'on trouve dans la ville, est occupé par les négocians anglais qui se sont établis ici pour faire le commerce de vin. Ces maisons sont spacieuses, mais elles manquent de commodité et d'agrément. Les autres habitations, à peu d'exceptions près, ont une apparence assez pauvre. Les toits sont généralement couverts de tuiles sur lesquelles on place de larges pierres sans attaches, pour empêcher que les tuiles ne soient emportées par les coups de vent qui arrivent fréquemment des montagnes situées derrière la ville. L'étendue de *Funchal* peut être d'un mille anglais en

longueur, parallèlement au rivage, et de plus d'un demi-mille en largeur. Elle contient, dit-on, 2,000 maisons et environ 12,000 habitans. Il y a encore sur l'île six autres petites villes. La population totale de l'île de Madère, y compris *Funchal*, monte à 90,000 individus (1).

A une petite distance en arrière du palais du Gouvernement, qui se trouve dans le fort

(1) L'île de Madère est située dans l'Océan Atlantique, à 256 lieues de Lisbonne, autant, à peu près, des îles Açores, et 60 seulement des Canaries. La ville de Funchal est par la latitude de 32 degrés 37 min. 40 sec. N., et par la longitude de 19 degr. 16 min. O. de Paris.

L'île, composée d'une chaîne de montagnes dirigée de l'est à l'ouest, a, selon les meilleures autorités, 18 lieues de long et près de 7 lieues dans sa plus grande largeur. Sa superficie peut être évaluée à 110 lieues carrées, tout au plus.

Si donc la population est de 90,000 ames, comme l'assure Barrow (et cela n'a rien que de probable, attendu qu'en 1768 on y compta 63,913 habitans), le nombre des individus seroit de 818 par lieue carrée, ce qui est une très-belle population pour une colonie, et pour un pays couvert de rochers. Busching donne à l'île 120,000 habitans.

Madère est divisée en deux *capitaineries*, celle de Machico et celle de Funchal. On y compte une cité, qui est *Funchal*, au sud-est de l'île; sept *villas*, c'est-

Lorenço et domine la baie, l'on trouve la promenade publique, *el passao publico*; des orangers, des limoniers, des saules et des peupliers ombragent largement cette promenade peu étendue, mais très-belle. D'un côté de l'entrée s'élève le théâtre, rarement ouvert; de l'autre, l'hôpital. Semblable aux autres villes catholiques, Funchal ne manque

à-dire, bourgs, savoir, *Machico*, avec 2,000 habitans; *Santa-Cruz* qui en renferme 1,200, *Punta de Sol*, *Ribeira*, *Camara de Lobos*, *Braba San-Vincente* et *Calheta*, enfin, plusieurs villages distribués en 39 paroisses.

Porto-Santo, île de 8 lieues de long sur 3 de large, est à 16 lieues de Madère, au nord-est. Il y a un petit bourg du même nom, sur une baie qui est à couvert de tous les vents, excepté ceux de sud et de sud-est. La population de cette île s'élève aujourd'hui à 5 ou 6,000 ames.

Au sud de Madère sont deux îles nommées les *Désertes*; elles répondent à leur nom. Il ne faut pas les confondre avec les îles *Salvages*, comme l'ont fait quelques géographes. Ces dernières sont presque à moitié chemin entre Madère et les Canaries. L'île Salvage proprement dite, est par 18°. 13 min. long. O. de Paris, et 30°. 8 min. 15 sec. de latitude N., selon Lapéyrouse.

(*Note du Traducteur.*)

ni d'églises ni de couvens ; mais ces bâtimens nous ont offert peu d'objets remarquables. On montre aux étrangers les flèches et le toit de la cathédrale comme étant construits en cèdre, espèce d'arbre dont l'île étoit presqu'entièrement couverte lorsqu'on y aborda pour la première fois.

Une curiosité plus singulière, et qu'on montre également, c'est *la chapelle des Crânes* (Pl. I.), dans une des aîles du couvent des Franciscains. Les murs et le plafond de cette chapelle sont entièrement recouverts de crânes et des fémurs humains, arrangés de manière que dans l'angle obtus, formé par chaque paire de fémur, il est placé un crâne. Le seul endroit vide est le milieu du côté opposé à la porte d'entrée ; là, au dessus d'une espèce d'autel, on voit un tableau d'un aspect fort extraordinaire, mais dont je ne saurois deviner le sujet précis. La figure principale paroît être celle de S. François, le patron du couvent, occupé à déterminer, au moyen d'une balance, le poids comparatif d'un pécheur et d'un saint; mais la meilleure explication du sujet sera donnée par la gravure ci-jointe, copiée d'après un dessin dont je suis redevable aux bontés de M. Daniel. Une

sale lampe étoit suspendue à la voûte, et sa pâle lueur éclairoit foiblement cet antre qui sembloit le temple de la mort. Le vieux moine, faisant l'office de conducteur, se donnoit beaucoup de soins pour nous inculquer l'idée que tous ces ossemens étoient les reliques des saints personnages morts dans l'île : je soupçonne néanmoins que les moines ont quelquefois daigné enlever au cimetière les ossemens de quelque frère-lai, peut-être même de quelque hérétique, attendu que les étrangers sont enterrés sur le territoire du couvent; sans ces ressources ils auroient difficilement pu accumuler une aussi prodigieuse quantité de crânes; j'en estime le nombre à plus de 3,000. On nous montra un crâne d'un saint frère, mort d'un resserrement des mâchoires; mais notre guide n'avoit certainement pas cette maladie, et si nous eussions voulu l'écouter, il nous auroit conté bien d'autres histoires de crânes, qui, bien que perdues pour nous, auroient pu mettre en extase un docteur Gall ou quelqu'autre *crânologiste* allemand. Pour nous, il nous parut qu'en déposant une petite offrande sur l'autel, nous remplirions pour le mieux les véritables intentions que les moines mendians de S. François ont eues

en rassemblant et montrant ce *memento mori* (1).

L'île de Madère possède d'autres couvents où l'on envoie quelquefois les jeunes personnes pour y achever leur éducation; mais depuis un grand nombre d'années, il n'y a pas eu d'exemple qu'une d'elles y ait pris le voile. Quelques femmes mariées, qui tiennent à leur réputation, ou qui desirent de se faire admirer comme des modèles de chasteté et de vertu, ont coutume de se retirer dans les couvens pendant l'absence de leurs époux. Dans les asiles religieux que nous visitâmes, il n'y avoit de visible qu'un petit nombre de vierges, dont la vieillesse avoit flétri les charmes, et qui pourtant affectoient de montrer beaucoup de réserve et de timidité. Certes, le sentiment que leur aspect nous inspiroit, n'étoit pas cette tendre compassion qui sou-

(1) On voit une chapelle encore plus hideuse à Rome, également appartenant aux Franciscains. Ce n'est pas un sordide intérêt, mais une dévotion outrée, qui joint ainsi les idées religieuses au spectacle de la destruction. Ces pauvres Franciscains, que M. Barrow insulte, invitèrent le capitaine Cook à dîner de la manière la plus amicale. Voyez I[er]. Voyage de Cook, chap. 2. (*Note du Traducteur.*)

vent

vent est l'avant-courrière de l'amour; c'étoit cette pitié commune qui parle à la bourse plutôt qu'au cœur. Dominés par ce sentiment, nous leur avons donné quelques écus en échange des petits morceaux de papier, découpés de manière à représenter la Vierge, les saints ou le crucifix (1).

Un séjour de peu de jours au milieu d'un peuple étranger, ne peut pas être considéré comme une occasion d'avoir beaucoup appris sur leur manière de vivre, leur caractère et leur condition. Il faut beaucoup de temps pour nous débarrasser de nos préjugés nationaux, et, pendant que nous restons sous leur joug, nous n'oublions que trop facilement d'accorder aux préjugés des autres nations une juste indulgence. Je crois pourtant qu'il ne faut pas un long séjour dans la capitale de Madère, pour juger que la majorité de

(1) Ici M. *Barrow* se met à déclamer sur la chasteté, sur les religieuses, etc. Je supprime ce verbiage inutile, en observant que le nombre des monastères de l'île se réduit à quatre de l'ordre des Franciscains, à trois de l'ordre de Sainte-Claire. Les Franciscains, en 1772, étoient au nombre de 60. Il y a dans l'île 1200 prêtres séculiers qui, pour la plupart, sont utilement employés comme instituteurs. (*Note du Traducteur.*)

ses habitans, comme ceux de bien d'autres villes, est condamnée à lutter contre les maux qui accompagnent la pauvreté, maux qui dans une île si richement dotée par la nature, ne semblent pouvoir venir ni du défaut de subsistance, ni d'aucune oppression de la part du Gouvernement, mais plutôt de leur mauvaise conduite. La température stable et modérée dont cette île jouit, ne le cède guères à aucun autre climat du monde. Dans les mois d'hiver, le mercure dans le thermomètre de Fahrenheit, descend rarement au dessous de 55 degrés (10 de Réaumur), et ne s'élève guères au dessus de 65 deg. (13 ½ de Réaumur.) Dans l'été, il se tient ordinairement entre 66 et 76 degrés de Fahrenheit (14 et 20 deg. de Réaum.). Quelquefois, mais rarement, une sorte de sirocco, venant de l'est, brûle la végétation, rend l'air suffocant et fait monter le mercure à 90 ou 95 deg. (28 deg. de Réaumur). Ce n'est pas à un semblable climat qu'on peut attribuer l'air maigre, pâle et maladif que nous offroient généralement les habitans de Funchal; il faut en chercher la cause dans leur mauvaise nourriture, principalement composée de poissons, de citrouilles, et de vin aigrelet ou de liqueurs pernicieuses; dans

leur vie pénible et qui les expose à une grande vicissitude des températures pendant leurs montées journalières pour chercher du chauffage sur des montagnes élevées et escarpées ; enfin, et c'est le principal, dans une totale négligence de la propreté. Comme une preuve de cette dernière assertion, on doit citer cette espèce de gale, dont presque tous les habitans sont infectés ; elle est virulente, elle est accompagnée d'une forte inflammation ; on la regarde comme incurable (1). Je ne me rappelle pas avoir vu ou entendu citer aucun

(1) Cette espèce de gale est sans doute la même que celle qui, selon *Thierry*, est endémique dans la Galice, dans l'Asturie et dans quelques autres provinces septentrionales de l'Espagne et du Portugal. Elle l'est aussi dans le Brésil, selon *Lindley*. — Quant à l'apparence maladive des habitans, qui frappa les yeux de Barrow, on doit observer que le teint des Maderiens est encore plus basané que celui des autres Portugais, ce qui trompe un voyageur, arrivant d'un pays où tout le monde a la peau blanche.

Le docteur *Adams* vient de publier à Londres un petit *Traité sur le climat de Madère*, considéré sous le rapport médical. Il approuve fortement les voyages à Madère, qui, depuis quelques années, sont devenus à la mode parmi les riches malades dont l'Angleterre fourmille. (*Note du Traducteur.*)

exemple remarquable de longévité, et je parierois que le docteur Price a fait un calcul inexact, comme à son ordinaire, lorsqu'il prétend que dans cette île la mortalité est d'un sur 50; tandis qu'il regarde celle de Londres comme étant d'un sur 20.

Les paysans pourtant, comme tous les habitans de montagnes, forment une race forte, saine et vigoureuse. Ils s'occupent principalement de l'agriculture et sur-tout de la culture des vignes. Les vendanges terminées, on les voit par centaines descendre les sentiers des montagnes, en s'acheminant vers la ville, chargés de leurs *borrachas*; c'est ainsi qu'ils appellent les outres de peau de chèvre dans lesquels ils apportent leurs vins; ils les suspendent à un bâton, perché sur leur épaule.

Par-tout où la civilisation est peu avancée, les travaux les plus rudes sont impitoyablement rejetés sur le sexe le plus foible. Dans nos excursions à Madère, nous vîmes un grand nombre de femmes, tant vieilles que jeunes, occupées à couper du genêt, du cytisus et d'autres plantes frutescentes, qu'elles portoient ensuite, pliées en grands paquets sur leur tête, à la ville où l'on s'en sert pour chauffage;

ces femmes faisoient ainsi 10 à 12 milles par jour, en marchant à pieds nus sur des chemins pierreux et en descendant d'affreux précipices (1). Les hommes employés à procurer à la ville du bois de chauffage, sortent le matin à deux ou trois heures, afin de pouvoir rentrer à Funchal avant les grandes chaleurs du jour ; alors l'étranger surpris, qui voit ces hommes laborieux, prenant l'air devant les portes de leurs maisons, se formeroit facilement de leur indolence une idée qui ne seroit rien moins que vraie. Ceux parmi les habitans qui préfèrent une vie oisive et pauvre à l'aisance procurée par un travail modéré, sont les gens occupés à la pêche, à l'embarquement des vins (que l'on amène au rivage, sur des traîneaux attelés de bœufs), au commerce de contrebande, ou à fournir aux marins du vin et de l'eau-de-vie. Ces occupations ne leur prennent qu'une petite portion de la journée, et cela même seulement quelques jours de la

(1) Combien de paysannes de l'Irlande, de l'Ecosse, du pays de Galles, font des travaux plus pénibles et plus longs que celui-ci ! Quelle occupation M. Barrow voudroit-il assigner aux femmes de l'île de Madère, puisqu'elles n'ont guère ni vaches à traire, ni beurre ou fromage à préparer? (*Note du Traducteur.*)

semaine. Quelques-uns, mais en petit nombre, sont occupés à préparer une sorte de cuir blanc pour les bottes, des lainages grossiers pour faire des bonnets et des jaquettes, et des toiles rayées pour chausses. Voici de quoi se compose l'habillement de ces classes: une chemise de toile ou de calicot, une chausse de toile bigarrée et un bonnet rouge ou bleu, le plus souvent de cette dernière couleur (1). Joint à leurs regards sombres, à leur figure maigre et à leurs longs cheveux noirs, cet accoutrement leur donne l'apparence des hommes féroces, et tels qu'on n'en voudroit pas rencontrer seuls dans un bois; ils sont pourtant dans le fait, des gens polis, paisibles et bienveillans.

L'habillement des femmes qui vont couper du bois sur les montagnes, consiste en une chemise, un jupon et un bonnet épais ou un

(1) Ici M. Barrow ajoute encore : « *que les bonnets* » *ne ressemblent pas mal à l'emblême sacré de la li-* » *berté française.* » Assurément les Français aimeroient M. Barrow, si, parmi les objets relatifs à la France, il ne se moquoit que des bonnets des Jacobins. Mais comment des bonnets *le plus souvent bleus*, peuvent-ils ressembler à des bonnets *rouges*?

(*Note du Traducteur.*)

mouchoir grossier, roulé autour de la tête. La classe moyenne du peuple, qui gagne quelque aisance en tenant des boutiques, en faisant un petit trafic ou en exerçant des arts mécaniques, se distingue du vulgaire quant à l'habillement, par un chapeau, des souliers, des bas et une longue robe noire, qui souvent cache sous le dessus un grand nombre de déchirures et de morceaux rapiécés. Leurs femmes et filles sont presque invariablement habillées d'un jupon de drap noir, et une jaquette de la même étoffe, avec une large capotte qui cache la tête. Il eût été peu raisonnable de s'attendre à trouver en cette ville des manières délicates parmi le sexe; cependant nous n'étions pas précisément préparés à voir ces matrones et ces demoiselles en capotes, sans aucune gêne, en plein jour, à la vue de tous les passans, se placer dans un coin de la rue et, à l'instar de madame Rambouillet, « plumer leurs roses. »

Même parmi les hommes qui prétendent à une considération supérieure dans la société, il paroît que l'on ne trouve pas ici les idées d'une noble indépendance, qui en d'autres pays distinguent leur classe. Par exemple, on voit à Funchal des soi-disant honnêtes gens

mendier dans les rues. Les moines de Saint-François le font *pour l'amour de Dieu*; les laïques pour l'amour d'eux-mêmes. Contre l'usage de nos mendians, qui cherchent à se rendre, au moins par leur extérieur, un objet de pitié et de dégoût, un Portugais met son meilleur habit quand il va mendier. Cependant, cela est moins en usage à Madère que dans plusieurs de leurs colonies orientales, autrefois florissantes, aujourd'hui tombées dans l'extrême misère. Je me rappelle positivement, lorsque nous étions à Macao, avoir vu un des habitans en épée et en perruque, demander l'aumône à la factorerie anglaise. En effet, les habitans de cet établissement tirent la moitié de leur subsistance des maisons anglaises et autres établies ici pour le commerce de la Chine.

Il nous a semblé que les membres du clergé de Madère n'exigent pas des autres une observation rigoureuse des devoirs religieux, et ne donnent pas eux-mêmes l'exemple d'une conduite pieuse. Les manières légères, l'intempérance et la conversation libre de plusieurs d'entre eux, déshonorent leur état sacré; en s'affublant du titre imposant des conservateurs de la morale publique, ils se permettent les

libertés les plus extraordinaires et les plus insupportables. Nous observâmes avec étonnement la conduite impertinente, indécente, libertine, que tenoit un moine gras et ivre, à la table même du gouverneur, ainsi que le peu de peine que l'on se donnoit pour mettre un terme à ce scandale. Si les autres habitans montrent dans leur physique peu d'indices d'une vie abondante et tranquille, ces messieurs du clergé, au moins, portent les signes évidens d'une excellente nourriture, et César même les auroit classés parmi ces gens qu'il ne redoutoit pas.

« Gens à gros ventre, à tête lisse et ronde,
» Mangeant, dormant, laissant aller le monde
» Comme il voudra............. »

La pénurie et l'isolement dans lequel vivent les Portugais, forment un contraste frappant avec l'hospitalité splendide et conviviale (1)

(1) Je conserve l'adjectif anglais *convivial*, comme désignant parfaitement l'espèce d'hospitalité que les Anglais paroissent estimer le plus. Malheureusement, M. Barrow oublie que parmi les sujets britanniques composant la factorerie de Madère, les deux tiers sont *Irlandais ;* circonstance qui, aux yeux de tout bon Anglais, doit diminuer de beaucoup leurs bonnes qualités; tandis qu'à nos yeux elle sert à expliquer leur caractère gai et social. (*Note du Traducteur.*)

qui règne dans les maisons anglaises, au grand avantage des étrangers qui abordent dans l'île. Les Anglais chez eux passent, aux yeux des étrangers, pour des gens froids, cérémonieux et d'un abord difficile; mais au moins, lorsqu'ils résident dans d'autres contrées, ils déploient un caractère très-différent. A Madère, leur hospitalité est sans bornes; et tel est l'état de la société, tels sont les agrémens du climat et la variété des productions dont l'île abonde, que l'homme qui ne sauroit passer ici quelques mois avec plaisir et contentement, doit posséder un goût très-difficile à satisfaire.

Le gouverneur portugais étoit *pourtant* un homme sociable, bien élevé et respectable. Il parut dans toutes les sociétés anglaises pendant notre séjour. Il donna aussi, dans son palais, un dîner très-somptueux. Comme il y a peu de nations, excepté la nôtre, qui sache représenter sur une table, des animaux dans leur entier, tels que des cochons grinçant avec une orange entre leurs dents, des lièvres prêts à se jeter dans la bouche des convives, et des faisans avec tout leur plumage, prêts à s'envoler; le gouverneur voulant se conformer à notre goût national, avoit

employé des cuisiniers anglais. Je doute qu'aucun négociant anglais eût voulu rendre au gouverneur une semblable marque de condescendance; attendu que dans le catalogue des bonnes qualités d'un Anglais, on ne trouve certainement pas le respect dû aux usages et aux préjugés des autres peuples.

Le gouverneur de cette colonie jouit d'un revenu suffisant pour maintenir la dignité de son poste, ce qui est le cas dans bien peu d'établissemens portugais (1). Son pouvoir est encore plus étendu que son revenu n'est considérable. Pourtant, le montant de celui-ci n'est que de 2,000 livres sterling (48,000 francs) dont un dixième lui est donné en forme de *présent* par les négocians anglais (2).

La plupart des anciens navigateurs, des historiens portugais, attribuent la découverte accidentelle de Madère à un Anglais. Ce sujet

(1) M. Barrow se trompe. Les gouverneurs des diverses provinces du Brésil ont des revenus infiniment plus considérables. (*Note du Traducteur.*)

(2) M. Barrow se trompe encore. La factorerie anglaise paye cette somme comme un *impôt*. La morgue britannique et la haine contre les Portugais percent dans chaque phrase de M. Barrow.

(*Note du Traducteur.*)

est, dit-on, peint sur les murs d'un appartement du palais du gouverneur (1). Que le fait soit vrai ou non, les aventures de Robert Macham et de l'aimable Anne d'Arset, fournissent toujours une histoire bien intéressante, bien touchante, et dont les incidens sont naturels et probables. En effet, Gonsalvez qui, après Macham, doit être considéré comme le premier qui ait découvert Madère, étoit si persuadé de la vérité de cette histoire, alors répandue, qu'il donna à la place de son premier mouillage, le nom de *Porto-dos Inglezos* (port des anglais), et à son second voyage, le change a eu celui de *Porto de Machino*, en honneur de l'amant infortuné qui l'avoit le premier découvert. On montre encore en cet endroit les restes d'une croix, qu'on sup-

(1) C'est dommage que, lors du grand dîner donné par le gouverneur, M. Barrow n'ait pas dérobé à ses importantes recherches *sur les lièvres et les faisans*, quelques courts instans pour vérifier un point curieux pour l'histoire des découvertes.

L'aventure de Robert Macham, écossais, qui s'enfuit dans une île déserte, avec son amante, est placée vers l'an 1344. En la supposant vraie, l'on ne saurait prouver qu'elle se rapporte à l'île de Madère plutôt qu'à toute autre. (*Note du Traducteur.*)

pose avoir été élevée sur la tombe de l'aimable Anne d'Arfet, et que l'on prétend avoir été taillée de l'arbre même sous lequel elle mourut et fut enterrée.

Quel qu'ait été celui qui le premier aborda à Madère, les Portugais sont certainement les premiers qui en aient pris possession, et cette occupation est exempte du moindre reproche d'injustice ou de violence, attendu qu'il n'y avoit sur l'île aucun individu de l'espèce humaine. Depuis cette époque, ils en sont restés maîtres; et pour la commodité générale de toutes les nations commerçantes, la possession de cette île ne peut être mieux placée que dans les mains d'une puissance qui n'a ni la volonté, ni les moyens de faire la guerre (1). Possédée par une grande puissance maritime, cette île pourroit en temps de guerre servir à interrompre en grande partie les

(1) Le Portugal, avec une population de 5 millions, tant en Europe qu'au dehors, aurait certainement les moyens non-seulement de tourmenter le commerce anglais sur tous les points, mais même de faire à l'Angleterre une bonne et vive guerre, à moins que les anglomanes de Lisbonne ne partagent avec les capucins le soin d'égarer et de paralyser la politique du cabinet.

(*Note du Traducteur.*)

communications commerciales avec les Indes occidentales et orientales, attendu que presque tous les bâtimens destinés pour ces contrées passent à la vue de Madère ou de Porto-Santo. Pour la simple amélioration de la culture et de l'état du peuple, l'île devroit desirer les Anglais pour maîtres, *tandis que la misère et la ruine des habitans seroient les suites inévitables de son occupation par les Français* (1). Les ouvrages de défense militaire ne sont point à mépriser, et on les entretient avec soin. Le château du Pic qui commande la ville à l'ouest, le fort et le rempart qui borde la plage, les batteries du rocher Ilheo et le fort de Saint-Iago à l'extrémité orientale de la baie, pourroient, au moyen d'une bonne conduite et d'une garnison de 2 à 3,000 hommes, opposer une longue résistance à une force très-supérieure. La meilleure place de débarquement, et peut-être dans le fait la seule accessible (2), est Funchal; et là, le canon du château dominant la plage pier-

(1) J'ai laissé subsister cette phrase dans toute son odieuse et insolente fausseté. (*Note du Traducteur.*)

(2) Il faudroit savoir si les baies de *Machico* et de *Santa-Cruz* n'offrent pas des facilités pour un débarquement. (*Note du Traducteur.*)

reuse, large de 60 à 80 verges, et flanquée de batteries aux deux extrémités, occasionneroit un massacre terrible parmi les troupes d'attaque au moment où elles chercheroient à s'établir à terre. On assure que l'île entière renferme 12 à 15,000 milices, bien entretenues et régulièrement disciplinées, dont 4 à 5,000 pourroient, dans l'espace de quelques heures, être mises en activité sur un point donné quelconque.

Dans le dessein de cueillir quelques plantes indigènes et d'obtenir quelques renseignemens sur les productions et l'économie rurale de l'île, nous entreprîmes une excursion d'une grande journée à travers les montagnes. Nous louâmes un certain nombre de mulets et autant de muletiers; car chaque mulet a son conducteur, qui, armé d'un bâton ferré, pique l'animal aux côtés ou l'arrête par un coup sur la face, pour qu'il règle ses pas sur ceux du conducteur, sans aucun égard pour la volonté de celui qui le monte. Comme il y a dans l'île très-peu de terrain en plaine, notre route nous mena tantôt par des montées rapides ou le long d'affreux précipices, tantôt dans des ravins profonds, ou à travers des endroits marécageux, couverts de broussailles. Cepen-

dant, l'île offre beaucoup de vastes paysages très-pittoresques, et dans le fond des vallées, beaucoup de points de vue aussi magnifiques que romantiques. Dans le voisinage de la ville et le long des côtes, les rochers et les pierres sont généralement formés d'une lave bleue compacte ; mais à mesure que nous avançâmes vers le haut, les productions volcaniques disparurent, les quartz et les schistes à petits grains devinrent plus abondans. En traversant la crête d'une montagne, située à l'extrémité orientale de l'île, nous y trouvâmes le cratère d'un volcan éteint, qui parut avoir en diamètre, environ 300 verges ; le fond de ce cratère étoit couvert presqu'en totalité d'une espèce de menthe sauvage (1).

(1) Ce que dit M. Barrow sur les montagnes et les rochers, n'ajoute rien aux foibles aperçus donnés par M. *Gillan*, dans le *Voyage de lord Macartney*. Ce savant a cru voir dans les rochers qui entourent la baie de Funchal les bords restant d'un ancien cratère. Il appuie cette opinion par la quantité de laves poreuses et de pierre-ponce que la mer rejette sur ses rivages.

Sans doute il y a quelque part, dans ces mers, un volcan sous-marin. Mais il faudra bien des recherches avant de lui assigner une position quelconque.

M. *Rathke*, naturaliste danois, a visité l'île de

Nous avons vu peu d'arbres et seulement dans des vallons profonds. Aucun d'eux ne se distinguait ni par la beauté, ni par la taille, excepté le haut et élégant *ardisia excelsa.* On dit que dans les ravins des montagnes les plus élevées, il croît encore une espèce de grands arbres, semblables au cèdre, et dont l'île étoit couverte autrefois; mais nous n'en avons vu aucun. Le défaut général de terre végétale, excepté dans quelques endroits où les courans

Madère avec beaucoup de soin; ses observations n'ont pas encore été publiées : on n'en connoît qu'une qui concerne la découverte du *plomb natif*, dont jusqu'ici on avoit nié l'existence. M. Rathke en a trouvé une assez grande quantité, en petites masses contournées, engagées dans une lave tendre. Les échantillons qu'il a remis à M. Hauy ont la densité, la ductilité et tous les autres caractères du plomb. D'après une observation récente de M. Hauy, il prend l'électricité vitrée par le frottement, quand il est isolé.

Forster dit que toutes les montagnes de l'île sont comme crevassées. Dans les ravins, qui quelquefois s'élargissent sous la forme des vallées, on trouve une foible quantité de terreau, mêlé de chaux, de craie et de sable. Le *pic de Ruivo* a 5,068 pieds anglais d'élévation au dessus de sa base, qui est elle-même à plus de 3,000 pieds au dessus de la mer. (*Note du Traducteur.*)

d'eau ont accumulé de siècle en siècle quelques parties d'une terre légère, semble contredire l'opinion commune sur les vastes forêts qui ont dû anciennement couvrir l'île et lui donner son nom. Certes, il n'y a aucune apparence que cela ait jamais été. Des taillis, des broussailles ont pu couvrir en quelques endroits les sommets des montagnes et les parties des vallées qui ne sont pas converties en vignes et vergers; mais il n'y a jamais pu avoir de forêts ni de taillis pour fournir matière à cet incendie de sept ans, dont les historiens portugais nous parlent. Les plantes indigènes ont peu d'élévation, et les plus répandues sont le genêt, le cytise, le laurier, le myrte, le framboisier, l'euphorbe, le cactus, une jolie balsamine odorée, et des oliviers sauvages. C'étoient ces arbustes qui, vus du bord du vaisseau, avoient été transformés par notre imagination en bosquets d'orangers, de limoniers et de citronniers. On trouve dans l'état naturel une espèce de lavande, une de girofiée et quelques autres de nos plantes cultivées. La fougère commune abonde, ainsi que la polypode, la capillaire et d'autres plantes cryptogamistes. Sur les flancs des collines où il y a la moindre quantité de terre pour y fixer des

une racine, on voit croître l'absinthe, le trèfle, la morelle, la buglosse, le convolvulus et plusieurs de nos graminées (1).

Les plantes cultivées sont la vigne, l'oranger, le limonier, le citronnier, le figuier, le bananier, le goyavier, l'abricotier, le pêcher et autres arbres fruitiers de l'Europe, parmi lesquels il faut distinguer le châtaigner et le noyer. L'île produit du froment, de l'orge et du seigle; mais plus des deux tiers des

(1) Cet aperçu de la Flore de l'île de Madère ne méritoit guère les honneurs de la traduction. Pourtant, comme il donne une foible idée de l'aspect du pays, nous n'avons pas cru devoir le supprimer.

L'euphorbe, dont parle Barrow, est sans doute l'*euphorbia canariensis*, qui donne une gomme très-subtile, mais, selon quelques auteurs, véneneuse, ou du moins d'une âcreté extrême. Le *cactus raquetta* abonde ici; il porte une pomme d'un goût médiocre. Le *convolvulus batatas* et l'*arum esculentum* forment de grandes plantations. Le peuple mange les racines de ce dernier. Les bleds sont d'un grain beau, gros et substantiel. (*Voyez* ci-après, pour la culture de la vigne.)

Les prétendus cèdres qui couvroient originairement toute l'île, paroissent, selon *Forster*, n'être que des cyprès et des mélèzes. On admire le beau feuillage de deux arbres qui croissent sur les hauteurs, et qu'on nomme dans le pays *mirmulano* et *paobranco*. Selon

grains qui s'y consomment, sont importés des îles Açores et de l'Amérique. Il y a plus d'un siècle que Madère tiroit sa principale importance de la quantité de sucre qu'elle produisoit ; mais depuis que cette canne aromatique a été répandue dans le continent et les îles du nouveau-monde, on la cultive peu ici; le sucre qu'on en retire est d'une qualité grossière; il n'y a que les habitans des classes inférieures qui en font usage; il a l'apparence d'une sorte de mélasse ou d'un jus brunâtre et épaissi. Le sol aride paroît bien plus propre

Banks, c'est le *laurus indica*, qui donne le bois précieux nommé *vigniatico* dans le pays, et qui s'appelle, en Angleterre, l'acajou de Madère. On récolte de la gomme sur une espèce de *styrax*, et du mastic sur un lentisque. L'arbre à sang-dragon est moins beau à Madère qu'à Ténériffe.

L'orseille, *lichen rochella*, Linn., croît en abondance sur les rochers maritimes de l'île. On en exportoit autrefois une plus grande quantité, et peut-être la couleur rouge que les anciens en ont pu tirer, a-t-elle fait donner le nom de *purpuraria* à une île de la mer Atlantique qui pourtant n'est point Madère.

Dans le nord, on se sert encore de l'orseille dans la teinture; elle donne, après avoir été macérée dans de l'urine, une belle couleur pourprée.

L'île de Porto-Santo produit du vin, du sucre, des oranges, de la cire et du miel. (*Note du Traducteur.*)

à la croissance de la vigne qu'à celle de la canne à sucre. Le vin doit être considéré comme la principale production actuelle de l'île. On en fait par année, de 15,000 à 25,000 pipes. La plus grande exportation qui en ait jamais été faite, paroît être élevée à 15,000 pipes, distribuées ainsi qu'il suit :

Aux Indes orientales.	5,500 pipes.
En Angleterre	4,500
Aux Indes occidentales . . .	3,000
En Amérique (ou exporté par des Américains).	2,000
	15,000 pipes.

La valeur de ces vins, un peu de fruits et quelques autres articles, peuvent être estimés à 500,000 liv. sterling (12,000,000 de francs),

(1) Ces articles sont la gomme, le mastic, le bois *vigniatico* et autres, l'orseille, la cire et le miel. Les deux derniers articles ne viennent pas uniquement des vallées abritées de Madère, comme Barrow le dit ci-après, mais encore de l'île de *Porto-Santo*.

On prend dans les îles *Désertes* une grande quantité de serins de Canaries.

Il est remarquable que les habitans de Madère poussent leur indolence jusqu'à se laisser apporter *de la morue* par les Suédois et les Américains.

(*Note du Traducteur.*)

dont la Grande-Bretagne et ses colonies, prennent pour 400,000 livres sterling, en échange des diverses manufactures et provisions, pour la valeur de 300,000 livres sterling; ainsi, la balance est en notre défaveur pour 100,000 livres sterling (2,400,000 fr.). L'Amérique-unie fournit à l'île des merrains, des douves, du sel et des grains, à la concurrence de 80,000 livres sterling (1), ce qui est plus que l'île n'en reçoit du Portugal, du Brésil et des Açores; tout ce que la métropole prend des productions de Madère, ne dépasse pas la valeur de 10,000 livres sterling.

Les revenus publics de l'île, consistant dans la dîme sur les productions et les droits d'entrée et de sortie, montent, dit-on, à environ 100,000 livres sterling (2,400,000 fr.); de laquelle somme, après la déduction de ce que contiennent les établissemens civils, militaires et ecclésiastiques, la couronne est censée recevoir 30,000 livres sterling, quoique le vieux gouverneur ait assuré au lord Macartney que

(1) Selon le rapport officiel mis sous les yeux du Sénat américain, les importations des Américains à Madère formaient, dans l'an 1803, une valeur de 399,950 dollars. (*Note du Traducteur.*)

la somme nette, reçue par la couronne de Portugal, n'excédoit rarement 8 à 10,000 liv. sterling (1).

Il paroîtra singulier, et sans l'autorité d'un monsieur qui a demeuré 30 ans à Madère, il m'eût paru incroyable, qu'une si grande quantité de vin de cette île soit envoyée aux Indes, et y soit consommée (car il n'en retourne pas par année 300 pipes en Europe), et que l'on n'en importe en Angleterre qu'une si petite quantité. D'abord, quant à la dernière circonstance, on l'explique assez facilement, en observant que la quantité de vin, bue en Angleterre, sous le nom de *Madère*, surpasse bien trois fois la quantité importée sous ce nom, mais qu'aussi l'on sait, à ne pas en douter, que plusieurs sortes de mélanges passent en Angleterre pour du Madère, quoiqu'il n'y entre que des vins de Ténériffe, de Lisbonne, de Xérès et autres vins

(1) Comme les droits d'entrée sont de 10 pour 100, et ceux de sortie de 12, les revenus doivent s'élever à une somme plus considérable. Forster les porte à 120,000 livres sterling, sans compter la dîme royale. La somme indiquée par Barrow l'est déjà assez pour prouver que Madère est une colonie très-lucrative et très-importante pour son peu d'étendue en surface.

(*Note du Traducteur.*)

étrangers à cette île. Quant à l'Inde, on observera que si d'un côté les Anglais y sont en petit nombre, et que les autres nations ne boivent guères du Madère; d'un autre côté, ce vin et le claret de Bordeaux sont les seuls d'un usage général, soit dans les trois présidences, soit dans l'armée, et que le Madère y sert comme vin ordinaire de table (1).

On attribue à ce vin plusieurs qualités extraordinaires. J'ai ouï dire que si l'on expose à la gelée du Madère pur et véritable, jusqu'à ce qu'il soit converti en une masse solide de glace, et qu'ensuite on le fasse dégeler par le feu; si on le chauffe jusqu'au point de l'eau bouillante et le laisse ensuite refroidir; si on le place pendant des semaines, soit au soleil, en des vases ouverts, soit dans des celliers sans air ni lumière, il ne subira pas la moindre altération par ces changemens si grands et si violens (2). Cependant la portion que l'on

(1) Selon *Langstedt*, dans son voyage aux Indes (en allemand) « le vin de Madère est d'un usage né-
» cessaire dans l'Inde, pour donner du ton à l'estomac,
» tandis que le *claret* ou Bordeaux y sert de *vin de des-*
» *sert*, et seroit dangereux à boire habituellement. »
(*Note du Traducteur.*)

(2) Quoi qu'il en soit de ces merveilleuses qualités, on sait que le plant de vigne de Madère y a été trans-

en consomme dans l'île, est une sorte de piquette qui, en comparaison avec celui qu'on nomme *london-particular* (1), est comme de la bière simple, en comparaison du meilleur *ale*.

La méth ode usuelle d'élever les vignes, est de les conduire, au moyen d'un treillage de bambou, sur des espaliers, hauts d'environ 5 pieds (2); mais dans quelques vignobles, on les conduit sur des arbres ou sur de hauts

porté de Candie ou de Morée. Ainsi, il est très-probable qu'on feroit du vin de Madère dans beaucoup d'autres contrées, si l'on y mettoit les soins nécessaires. (*Note du Traducteur.*)

(1) Le *London-particular* est le vin qu'on nomme dans le pays même *tinto*, à cause de sa couleur foncée. Il n'est qu'au second rang. La *malvoisie de Madère* tient la première place; mais on en fait très-peu, et il n'entre presque pas dans le commerce ordinaire. On exporte aux Indes deux sortes inférieures au *london-particular*. (*Note du Traducteur.*)

(2) Selon Forster, ces treillages de bambou retombent de haut en bas, jusques à 2 pieds de terre, formant ainsi des berceaux sous lesquels le vigneron se glisse pour enlever toutes les herbes qui pourraient pousser entre les ceps. Le raisin mûrit à l'ombre.

Les autres méthodes dont parle Barrow, sont de peu d'usage. (*Note du Traducteur.*)

pieux ; il y en a où on les taille à la hauteur de 2 ou 3 pieds, comme cela se pratique au Cap-de-Bonne-Espérance. Dans quelques endroits, les collines, afin de retenir le terreau, sont étayées par des murs de pierres. Pour faire le vin, on procède de la manière la plus simple. Les grappes, cueillies sur le cep (1), sont jetées dans une cave, puis pressées d'abord avec les pieds, et ensuite par un levier de bois, chargé d'un poids. Le propriétaire du terrain et le percepteur des droits de la couronne se trouvent présens à cette opération ; ce dernier tire de la cuve la dixième partie du moût (2) ; le reste est partagé en deux portions égales entre le propriétaire et le fermier. Chacun amène avec lui un nombre suffisant de porteurs pour enlever sa portion respective, quelquefois en bariques, et quelquefois en *borrachas* ou outres de peau de chèvre. On porte le moût aux celliers de

(1) M. Barrow oublie l'essentiel. On choisit avec le plus grand soin les grappes d'une maturité également avancée, en triant ceux qui sont moins mûrs ou qui le sont trop. (*Note du Traducteur.*)

(2) Cook et Forster disent que le clergé prélève encore un autre dixième. (*Note du Traducteur.*)

Funchal. Les négocians anglais ont coutume de fournir d'avance aux fermiers l'argent nécessaire pour donner à leurs travaux plus d'étendue.

Dans le cours de notre petit voyage, à travers l'île, nous ne vîmes aucun quadrupède sauvage, et même très-peu d'oiseaux. On dit que les habitans laissent courir leurs cochons dans les taillis pour s'engraisser en mangeant des racines, sur-tout celles de la fougère, qui donnent à leur chair le goût de la venaison. Les chèvres sont en grand nombre, et les lapins ne sont pas rares sur les montagnes. L'île ne produit qu'une très-foible quantité de nourriture pour un petit nombre de vaches; ainsi le lait et le beurre frais sont comptés au nombre des objets de luxe en fait d'alimens. Dans la ville on emploie un petit nombre de bœufs à mener des traîneaux; quelques personnes tiennent de petits chevaux de selle; mais l'animal de somme le plus commun est le mulet. Parmi les oiseaux, nous avons remarqué des éperviers, des milans, des perdrix, des pigeons, des cailles, des coqs de bruyère, des hirondelles, des moineaux, des serins gris.

Il y a peu d'insectes, et l'étranger est ici

exempt de leurs poursuites, si désagréables dans les autres climats chauds. On n'a jamais connu, dans l'île, l'existence d'un seul reptile venimeux. L'abeille n'est pas rare, et dans quelques vallées abritées, parmi des collines abondantes en plantes de bruyère, le miel y vient, dit-on, d'une délicatesse si grande, qu'on l'envoie en Portugal comme un cadeau de valeur. Je n'ai vu dans aucune contrée, tant de myriades de lézards. Dans une journée chaude et où il fait du soleil, ces animaux couvrent, littéralement parlant, chaque rocher et chaque mur de pierres. Le seul dommage qu'ils font, c'est en perçant et suçant les grappes mûres. Comme dans ces excursions, ils tombent souvent à terre, on place en bas de la vigne, de petits pots vernissés pour les y prendre. Ce remède pourtant doit coûter trop pour être d'un usage général.

A peine fûmes-nous descendus des hauteurs, et arrivés au bourg de *Santa-Cruz*, situé à la pointe orientale de l'île, que les ombres de la nuit nous surprirent; nous avions encore 10 milles à faire, le long des bords des précipices qui surplombent sur le rivage de la mer; nous dûmes confier notre salut uniquement aux pas circonspects de nos mu-

lets. C'est dans une situation aussi peu rassurante qu'un brillant phénomène naturel vint faire diversion à nos ennuis. Un des plus beaux météores ignés que j'aie jamais vus, sembla partir de l'intérieur de l'île, passa au dessus de nos têtes avec un bruit semblable à celui d'une fusée volante, et se plonger dans la mer, en décrivant une ligne courbe. La durée de sa lumière fut, selon nos estimations, de huit à dix secondes. La première idée qui se présenta à nous, fut celle d'une éruption nouvelle de la montagne volcanique que nous venions de quitter. Tous les yeux se tournèrent de ce côté. Pourtant, en raisonnant d'après les principes de la physique d'alors (il y a treize ans à présent que je fis ce voyage), nous nous amusâmes à expliquer, par l'électricité, ce météore, qui ne fut peut-être qu'une de ces lueurs appelées *étoiles tombantes*. Ces météores m'ont, dans tous mes voyages, annoncé de la pluie, et en effet il tomba cette nuit quelques légères ondées (1).

(1) Je supprime ici une digression sur *les globes de feu*, où l'auteur répète incomplettement ce que, en France au moins, tout le monde sait sur cette matière.

CHAPITRE II.

ILE DE TÉNÉRIFFE.

ILES DU CAP-VERD (1).

AUTANT le passage de l'Angleterre à l'île de Madère est tumultueux et incommode, autant le trajet de Madère aux Canaries est ordinairement tranquille et agréable. Nous le fîmes en moins de quatre jours, et dès le troisième nous découvrions le sommet pointu du célèbre Pic de Ténériffe, qui restoit éloigné

(1) Les IIᵉ. et IIIᵉ. chapitres de l'original renferment tant de choses déjà connues par d'autres relations, que nous n'avons pas cru devoir en donner la traduction littérale et complette. Quel intérêt présenteroient une ou deux phrases de notre voyageur *sur les mœurs des Guanches*, après le tableau détaillé qu'en a tracé M. Bory-Saint-Vincent, dans son *Essai sur les iles Fortunées?* Pourquoi répéter les lieux communs sur les dorádes, sur les poissons volans, etc., etc., etc.?—Ce qui nous a paru digne de quelque attention dans ces deux sections de l'original, n'a donc pu former qu'un seul chapitre dans la traduction. (*Note du Trad.*)

de 60 milles, et qui, par un temps clair, est déjà visible à une distance d'autant de lieues (1).

Les Espagnols, dans leurs établissemens au dehors, refusent généralement de rendre le salut des vaisseaux d'une autre nation ; mais je ne saurois dire si ce refus d'une civilité mutuelle dérive du caractère hautain et réservé du gouvernement, ou d'une affectation de supériorité, ou simplement d'un calcul avaricieux sur l'épargne de la poudre à canon. Sir *Erasmus Gower*, qui connoissoit ces dispositions, envoya à terre un officier, pour faire, conformément à ses instructions, l'offre du salut sur la base de la réciprocité ; ce que le gouverneur refusa, quoique d'une manière très-polie ; en observant que ses ordres ne lui permettoient de rendre aucun salut, et en déclarant qu'il verroit avec plaisir que l'escadre voulût se dispenser de tirer le canon du matin et du soir. Refuser des vœux aussi modérés de la part d'une puissance amie, c'eût été montrer plus d'orgueil que de politique. Sir Erasmus Gower montra une prompte déférence aux desirs du gouverneur. Mais il y avoit à l'ancre dans la baie une frégate française,

(1) Il n'est visible, tout au plus, qu'à 100 milles, ou 41 lieues, de 25 au degré. (*Note du Traducteur.*)

dont le commandant, dans le véritable esprit de la liberté gauloise, dédaignant de se laisser restreindre par des ordres et des réglemens de port, salua et tira le canon du matin et du soir, comme pour défier les lois et usages des Espagnols. Nous avons même appris que ce commandant, jugeant par l'apparition de notre escadre, que la guerre étoit commencée entre la France et l'Angleterre, s'étoit vanté en vrai Gascon, qu'il s'étoit préparé à nous lâcher au moins une bordée, afin de nous faire tout le mal possible, *pour l'honneur de la grande Nation,* avant de baisser pavillon. Voilà pourtant les gens qui crient le plus haut contre la tyrannie avec laquelle les Anglais exercent la souveraineté des mers! mais si, pour le malheur du monde, cette souveraineté étoit dans les mains des Français, leur conduite sur le Continent annonce d'avance avec quel degré de modération ils régneroient sur l'Océan (1).

(1) Nous laissons subsister cette ridicule incartade, qui caractérise moins les sentimens de M. Barrow que ceux du Gouvernement anglais, dont il est constamment l'organe. Nous sommes bien persuadés que les lecteurs de cette traduction sauront eux-mêmes en apprécier l'absurdité. (*Note du Traducteur.*)

Lorsqu'on

Lorsqu'on entre dans la baie de Santa-Cruz, située vers la côte orientale de Téneriffe, et que l'on jette un regard sur les rivages qui l'entourent, il se présente une si longue barrière de rochers avancés, liés par tant de murailles et fortifiés par tant de batteries, que l'on n'hésiteroit pas, en jugeant sur les apparences, de prononcer qu'une garnison foible, mais bien disciplinée, rendroit au moins cette partie de l'île imprenable. Il semble n'y avoir qu'une seule place de débarquement passablement bonne, dans toute la circonférence de la baie ; et cette place est en dedans d'un môle bien construit qui, en se projetant obliquement dans la baie, forme un bassin étendu, mais peu profond où l'on met les nombreuses petites embarcations à l'abri des houles de la mer qui, sur-tout pendant les mois d'hiver, entrent continuellement dans la baie. Ce môle est défendu par un ouvrage assez fort, situé à son extrémité, et par quelques redoutes sur les côtés, liées entr'elles par des lignes pour la mousqueterie, qui bordent de près le rivage. Le fond de mouillage dans la baie est si mauvais, et sur-tout si rempli de rochers, que les câbles, à moins d'être soutenus par des bouées, sont exposés à être coupés ou détruits par le

frottement en très-peu de temps. L'*Indostan*, après avoir perdu deux ancres, faillit se briser contre les rochers de lave. Pour faire seulement ici un port passablement sûr pour de grands bâtimens, il faudroit d'abord poser des chaînes d'amarrage, attachées à des caissons de fer de fonte; après quoi il seroit encore utile de soutenir les câbles par des bouées. Les vents sont ici d'une inconstance extérieure, sur-tout dans les mois d'hiver; ils descendent par des raffales violentes, dans un seul et même instant, de tous les points des hauteurs environnantes, excepté lorsqu'ils soufflent directement dans la baie du côté de l'est. Ainsi, de grands bâtimens y seront toujours exposés à des risques considérables, particulièrement depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de mars, inclusivement (1).

D'après des circonstances aussi désavantageuses, on considéra comme une extrême témérité l'entreprise de l'amiral *Blake*, qui entra dans la baie avec un bon vent, dans le

(1) On a vu tous les bâtimens qui mouilloient dans cette baie, se briser contre la côte. *Glats*, Hist. of the Canary Islands, p. 235. Il y a pourtant des endroits de mouillage sans rochers. *Bory Saint-Vincent*, Essai sur les îles Fortunées, p. 234. (*Note du Traducteur.*)

dessein de prendre ou de détruire une flotte de galions espagnols, ce que pourtant il effectua, et grace à un heureux changement de vent, ressortit sain et sauf avec son escadre. Mais on ne sait pas qu'elles en eussent été les suites pour ses propres bâtimens, si, au moment où il avoit achevé son œuvre de destruction, ce changement de vent soudain et sur lequel il ne pouvoit pas compter, ne lui eût permis de s'échapper de la baie, laissant, comme Hume dit, les Espagnols stupéfaits de l'heureuse audace d'une semblable visite. Blake étoit un officier très-brave, mais non pas un excellent marin; car acquérir dans cette carrière un savoir parfait, c'est ce qui n'est guères possible pour un homme qui, comme lui, n'y entre qu'au midi de sa vie.

Plus audacieux encore, quoique moins favorisé de la fortune, feu lord *Nelson* essaya dans l'an 1797 de prendre la place par surprise, en embarquant environ un millier de braves dans les chaloupes de son escadre, et pénétrant dans la baie au milieu de la nuit. Ayant malheureusement été découvert en approchant du môle, aussitôt l'alarme fut dans toute la ville, les cloches sonnèrent, les tambours firent entendre leurs roulemens, les

lignes et les batteries commencèrent leur feu contre les attaquans. L'obscurité de la nuit empêcha un grand nombre des chaloupes d'atteindre au môle, où une force armée considérable étoit prête à s'opposer au débarquement. Ce fut ici que notre immortel héros, toujours le premier à s'exposer au danger, perdit son bras, et vit presque toutes ses troupes blessées ou tuées par la mitraille et la mousqueterie de la citadelle qui est à gauche. Cependant il dispersa complettement les ennemis et les chassa du môle. Une autre division débarqua au sud du môle, au milieu des rochers et des brisans, où toutes les chaloupes furent mises en pièce. Néanmoins, sous la conduite du capitaine (aujourd'hui vice-amiral) sir *Thomas Trowbridge*, le détachement s'ouvrit de force un chemin jusque sur le grand Marché, où ils se trouvèrent au nombre d'environ quatre cents combattans. Dans cette position, ils apprennent que huit à dix mille Espagnols, avec une artillerie considérable, se préparent à les attaquer; le nombre pouvoit être exagéré; le fait ne pouvoit guères être révoqué en doute. Dans ce moment, plein de ce sang-froid qui n'abandonne jamais un officier britannique, sir

Thomas Trowbridge envoya dire au gouverneur, avec assurance et fierté, que si on lui fournissoit le nombre de bateaux nécessaire pour ramener son monde, l'escadre s'abstiendroit de bombarder la ville; mais que dans le cas contraire, il ne répondroit point des conséquences. Le gouverneur les somma de se rendre prisonniers de guerre. La réponse fut, de la part du capitaine Trowbridge, une déclaration péremptoire que, si l'on n'accédoit pas sur-le-champ à ses propositions, il se verroit forcé de mettre le feu à la ville. En effet, pour montrer qu'il étoit en état de réaliser sa menace, il fit faire un grand feu sur le marché du côté du levant. A cette nouvelle, le gouverneur, non-seulement consentit à toutes les propositions, mais il en remplit les conditions d'une manière qui fit grand honneur à son caractère (1).

(1) De tout ce récit de M. Barrow, qui diffère essentiellement du rapport officiel de l'amiral Nelson, il résulte, 1°. que l'entreprise de cet « *immortel héros* » contre Ténériffe étoit une rodomontade, puisque, même en cas de succès, il ne pouvoit espérer de se maintenir dans la ville avec si peu de monde; 2°. que cette folie coûta à l'Angleterre 5 à 600 braves qui y périrent.

(*Note du Traducteur.*)

Si , dans quelque occasion future , l'on venoit à regarder l'occupation de Ténériffe comme utile pour l'Angleterre (quoique j'avoue que je n'en vois pas l'importance), ce seroit un plan plus raisonnable de débarquer un corps de troupes dans le port d'Orotava, par où l'on exporte la plus grande quantité de vins, et où les ouvrages de défense sont trop foibles pour opposer aucune résistance sérieuse. Il en est de même sur toute la côte occidentale, depuis la pointe de Nago au nord jusqu'à Garichéca au sud, où, pendant les mois d'été, il seroit facile de débarquer dans quelqu'une des petites baies. D'un point quelconque de cette côte, la marche d'une seule journée au travers d'une contrée ouverte, remplie de vivres, et complettement à la disposition des troupes débarquées, conduiroit celles-ci à la cité de Laguna, qui est absolument sans défense. Il n'est guères présumable qu'on rencontreroit aucune résistance dans le pays, sur-tout si une division de l'escadre, destinée à l'attaque, se montroit à l'entrée de la baie; car l'apparition de cette force confineroit la foible garnison dans les forts; et comme tout le terrain, depuis Laguna jusqu'à Santa-Cruz, large de 5 lieues, est en pente

assez rapide, où chaque point commande la ville et la baie, le sort de la place seroit bientôt décidé. En tout cas, l'extrême difficulté d'un débarquement dans la baie de Santa-Cruz, semble exiger et du beau temps et la clarté du jour, pour qu'il soit suivi de succès.

La vue de l'entrée de la baie est loin d'offrir autant d'attraits que celle de Madère. A la vérité, la ville a le même air que celle de Funchal; mais les accessoires qui l'entourent, les roides et arides montagnes, la sombre uniformité de leurs teintes, interrompue seulement par quelques moulins à vent, l'absence de verdure, tout présente un aspect triste et repoussant. Le sommet du Pic, à peine visible au dessus de la chaîne la plus haute, ne donne, de ce point de vue, qu'une foible idée de son immense élévation.

A mesure qu'on s'approche du rivage, les beaux aspects de la ville se développent successivement. Le dessus du môle, bâti de lave granitique, forme une large allée couverte de gravier, qui, en s'inclinant à droite, mène a une belle promenade publique, bien ombragée de plusieurs allées d'arbres; à gauche, une branche de ce môle conduità une grande place carrée, dans le centre de laquelle s'élève

une statue de S. Bernard, d'une assez belle exécution (1). Les rues sont tracées en lignes droites; elles sont larges, aérées et propres; Les maisons en général ont une apparence élégante, étant peintes en blanc avec de la chaux de coquillage, article qui coûte assez cher et dont on est obligé de se servir au défaut de pierre calcaire. La substitution de jalousies de bois aux carreaux de verre dans les croisées, diminue considérablement l'apparence gaie de la ville. A Funchal, on voyoit des auberges, des cabarets, des boutiques; un certain bruit qui régnoit dans les rues, indiquoit une ville de commerce et un lieu fréquenté. Ici, au contraire, les maisons sont presque toujours fermées, excepté le matin et le soir; à peine voit-on une ame vivante dans les rues; les pêcheurs et les portefaix remplissent seuls le quai; enfin une ville si étendue, avec cette apparence de dépopulation, éveille chez l'étranger qui la parcourt,

(1) Selon d'autres, la principale place est celle qui est ornée d'un obélisque, portant une statue de Notre-Dame de Candelaria, et entourée, aux quatre coins, des statues de quatre rois des Guanches. *Bory Saint-Vincent*, Essai sur les îles Fortunées, pag. 237.
(*Note du Traducteur.*)

l'idée d'une épidémie qui y auroit récemment exercé ses ravages. Le fait est que les Espagnols ne sortent guères que pour entendre matines et vêpres. Les négocians anglais se sont presque tous établis à Orotava (1).

Les petites commodités et les agrémens de la vie auxquels un Anglais est accoutumé chez lui, ne le préparent que mal aux incommodités, aux privations qu'il est sûr d'éprouver dans tout autre pays, à moins que des Anglais n'y soient établis dans un certain nombre. Aussi, quoiqu'on nous eût dit qu'il y avoit à Santa-Cruz une auberge excellente, nous ne fûmes nullement surpris d'en trouver précisement le contraire. Des murs nus, foiblement blanchis de chaux, des meubles pitoyables, une malpropreté générale, et pour toute provision, un peu de raisins, du pain bis et du mauvais vin; voilà ce triste réduit, séjour, si non de la pauvreté, du moins de l'indolence. Après avoir retenu (à ce que nous crûmes) un nombre suffisant de chevaux et de mulets, pour notre expédition au Pic, nous

(1) La population ne s'élève qu'à 8,397 ames. Essai sur les îles Fortunées, p. 232.

(*Note du Traducteur.*)

nous estimâmes trop heureux de retourner dîner à bord de nos vaisseaux (1).

Trompés par nos muletiers, que nous ne trouvâmes pas prêts le matin suivant, nous ne pûmes ramasser que neuf mulets, dans toute la ville. Avec ces foibles moyens, nous mîmes même deux heures à faire les 5 milles qui séparent *Laguna*, capitale de l'île, de la ville de Santa-Cruz. Il est vrai que le chemin est rocailleux et presque toujours en montées quelquefois très-roides.

Malgré son titre de capitale, Laguna n'est guères plus grande que Santa-Cruz (2). Les maisons, bâties sur une échelle plus grande, les rues plus larges, deux églises, cinq à six couvens, une cour de justice, des hôpitaux et quelques autres édifices publics, n'empêchent point cette ville d'avoir l'aspect encore

(1) Cependant tous les voyageurs indiquent Sainte-Croix de Ténériffe comme un excellent endroit pour se ravitailler, soit en vins, soit en comestibles, et à très-bon marché. *Staunton*, Voyage à la Chine, t. I, p. 121. *Labillardière*, Voyage à la recherche de Lapeyrouse, tome I, p. 31. *Cook*, etc.

(*Note du Traducteur.*)

(2) La population y est de 8,000 ames.

(*Note du Trad.*)

plus triste et plus désert que Santa-Cruz. Les rues, en partie couvertes d'herbes, n'étoient vivifiées que par quelques moines qui avoient l'air de se porter très-bien. Par-ci par-là, une figure solitaire, enveloppée d'un manteau noir, sembloit esquiver nos regards. La maison de détention étoit l'endroit le plus gai de Laguna ; elle sembloit être peuplée de femmes qui chantoient et rioient derrière une grille de fer.

Nous allâmes visiter une des églises où il y avoit quelques tableaux passables, et un ouvrage de sculpture nouvellement arrivé d'Espagne. Les ornemens étoient riches. Il n'y manquoit pas non plus de reliques, mais nous n'eûmes pas le temps de les admirer. Nos compagnons de voyage du vaisseau l'*Indostan*, arrivèrent respectablement montés sur des ânes, et ayant prudemment chargé, sur le dos pointu d'un maigre cheval blanc, quelques provisions tres-nécessaires. Notre cavalcade, agrandie en nombre, commençait à exciter la curiosité des habitans, et sur-tout des jeunes personnes qui, à travers les jalousies, nous honoraient de quelques sourires gracieux.

Laissant la ville derrière nous, notre cara-

vane entra dans une grande et fertile plaine, entrecoupée de plusieurs ruisseaux, dont les eaux limpides, recueillies dans des auges de bois, sont amenées à la ville, où elles jaillissent à travers des obélisques de pierre, placés dans toutes les rues principales. La moisson étoit terminée; cependant nous distinguâmes une grande étendue de champs cultivés. D'après ce que disoient les paysans, les principales cultures étoient celles du froment, du holcus, du maïs, des patates douces et des calebasses. A notre droite, du côté de la mer, s'étendoit une suite de hameaux considérables, et de jolies maisons de campagne, situées au milieu des vergers et des vignobles; à notre gauche, s'élevoient des chaînes de collines, bien couvertes de bois touffus, et ayant leurs sommets couronnés de pins. La partie du milieu que nous traversâmes, étoit une campagne ouverte où les terrains labourés n'étoient séparés par aucune sorte de clôture; mais pendant l'espace de plusieurs milles, la grande *agave américana* étoit plantée abondamment des deux côtés de la route (1).

(1) Ici M. Barrow nomme au hasard quelques plantes que les botanistes anglais remarquèrent en courant. J'aime mieux extraire ce que disent sur la flore de cette

Nous avions presque atteint la fertile vallée qui renferme la ville et le port d'Orotava, sans que le pic de Ténériffe daignât se montrer à nos regards curieux. Soudain, les nuages qui nous en déroboient la vue, se dissipèrent; la masse gigantesque de cette fameuse

île deux naturalistes français, M. de *Labillardière*, Voyage à la recherche de Lapeyrouse, tome I, p. 8, 11 et 21, et M. *Bory de Saint-Vincent*, dans un *Essai sur les îles Fortunées*, chap. 5.

Aux environs de Sainte-Croix on voit la *melissa fruticosa*, l'*euphorbia mauretanica*, la *cacalia kleinia*, la *datura metel*, le *saccharum Teneriffœ*, la *lavande abrotanoïde*, une *doradille* à larges feuilles, figurée par Bory Saint-Vincent, planche VI; le *chrysanthemum frutescens*, etc., etc. Le bel arbre connu sous le nom de poincillade, *poinciana pulcherrima*, fait l'ornement de quelques jardins. L'arbousier à feuilles de laurier et le *mocan*, sont deux jolis arbustes; et le dernier est particulier aux îles Canaries. (Voyez la fig. dans Bory, *Essai*, etc.); le *geranium vitifolium* et le *scabrum*, ont ici une odeur très-suave.

Dans la forêt de Laguna on remarque de grands arbres à sang-dragon, de beaux houx, le buis, les diverses sortes de cactus, le *rhamnus crenulatus*, la *myrica faya*, le *prunier de Portugal*, l'*euphorbia canariensis* et *dendroïdes*, le *liseron* ou *convolvulus canariensis*, qui fournit le bois de rose ou de Rhode, la *periploca angustifolia*, qui croît aussi en Syrie et

montagne vint tout-à-coup frapper nos yeux et étonner notre imagination ; son sommet dépassoit de loin les vapeurs les plus légères qui flottoient dans l'air; les nuages suspendus autour de son vaste sein, formoient plusieurs ceintures; et tandis que le front de la montagne se dessinoit majestueusement sur l'azur du firmament, ses bases se confondoient doucement avec les collines, les plaines, le rivage et l'Océan.

Presqu'aux pieds du Pic est située la jolie ville d'*Orotava*, et 3 milles plus bas à droite,

en Barbarie, etc., etc. Les murs des jardins et des maisons de Laguna donnent asyle à la jolie fougère connue sous le nom de *trichomanes canariense*, et à trois sortes de joubarbes, ou *sempervivum*. Le canal de bois qui conduit les eaux à Laguna se couvre de trèfle mélilot et de *lobelia broussonetia*.

Dans les ravins on trouve la polypode de Virginie; du côté d'Orotava, divers lauriers, entre autres le *laurus indica*, des *cactus opuntia*, etc. Parmi les jolies plantes qui croissent dans les fentes des rochers, on distingue la *campanula aurea*, l'*adianthum reniforme*, la *prénanthes pinnata*, des ceterachs, le *teucrium betonicum*, et l'*echium frutescens*. En allant au Pic, on voit disparoître d'abord les forêts de mélèzes, puis viennent les cytises, après eux les violettes, et enfin les spartium. (*Note du Traducteur.*)

le port du même nom. A *la villa d'Orotava*, séjournent presque tous les grands seigneurs de l'île, aux familles desquels les terres de l'île ont été données en premier lieu, et qui, d'ailleurs, vantent la pureté de leur sang castillan. Cette ville abonde en églises et couvents; elle est entourée de jardins, de vignobles et de bosquets d'arbres fruitiers (1). A *el Puerto d'Orotava*, qui n'a guères moins d'étendue ni moins d'églises que la ville (2), résident six négocians britanniques dont l'activité commerciale ne contribue pas médiocrement à l'état florissant de cette place. Nos muletiers nous firent entrer au port d'Orotava, au grand galop, selon l'usage du pays, et nous y trouvâmes heureusement, au lieu d'une auberge espagnole, la maison d'un Anglais à qui nous étions recommandés.

En vain nos amis nous assurèrent que la saison n'étoit pas favorable pour monter sur le Pic, et que cette montagne étoit déjà cou-

(1) La population y est d'environ 7,000 ames.
(*Note du Traducteur.*)

(2) La population n'y est que de 3,280 ames. Le vrai nom est *Puerto de la Cruz* ou *de la Paz.*
(*Note du Trad.*)

verte de neige; envain les guides qu'on nous avoit cherchés à la ville d'Orotava nous refusèrent-ils nettement leurs services à cause des incommodités et des dangers qu'ils prévoyoient; nos instances déterminèrent enfin deux d'entr'eux à nous accompagner. L'un d'eux étoit un descendant, en ligne droite, des *Guanches* ou anciens habitans des îles Canaries. Il avoit la taille haute, le corps musculeux, la complexion basanée, les os des joues proéminens, le nez un peu aplati, les lèvres assez épaisses, et une longue chevelure noire. Il étoit sincère, actif, et, malgré ses soixante ans, très-vigoureux (1).

Un voyage au Pic exige deux journées; aussi nous eûmes soin de nous munir des choses nécessaires pour camper une nuit sur la montagne. A midi, nous partîmes aux acclamations du peuple, qui nous appeloit *fous d'Anglais!* Laissant à gauche la ville d'Orotava, nous montâmes par un sentier le long des bords d'un ravin profond, presque rempli de gros châtaigniers. Les taillis, les clairières, les

(1) Bory Saint-Vincent déclare très-positivement » qu'il n'y a plus de descendans des Guanches, et que » ceux qui se donnent pour tels sont des imposteurs. »
(*Note du Traducteur.*)

petits

petits hameaux offroient une scène animée. La première montagne étoit couronnée d'une plaine que nous fûmes une heure à traverser. Toute couverte de lauriers, de *rhamnus*, de *cactus*, d'*euphorbia*, de *convolvulus*, de bruyères et de *vaccinum nigrum*, cette hauteur porte avec raison le nom de la montagne *Verte*.

Bientôt une montée rapide nous conduisit parmi des fragmens de lave, où quelques plantes cryptogamiques végétoient humblement. L'ombre immense du Pic enveloppoit les hauteurs escarpées à l'est, et tranchoit avec les clartés du soleil couchant qui embrâsoient toute la côte occidentale. Mais à 7 heures, la crainte vint troubler le plaisir que nous causoit ce coup-d'œil pittoresque. Les nuages, amoncelés sur les flancs de la montagne, semblèrent rouler en bas avec beaucoup de rapidité. Le thermomètre qui, à midi, montroit 76 degrés (de Farenheit), descendit à 45, et bientôt à 40. Les guides nous annoncèrent qu'une tempête se formoit sur la montagne et qu'elle nous envelopperoit, si nous avancions plus loin. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter pour la nuit à l'abri d'un large rocher couvert de *citisus foliosus* et de *spartium*

bigena ; l'une de ces plantes nous servit de chauffage, l'autre de couche. Une vieille voile de vaisseau nous protégeoit mal contre la pluie. Les muletiers mirent le feu aux arbrisseaux qui couvroient un vallon situé à nos pieds. Le craquement de ce vaste brâsier, le bruit de la tempête, l'obscurité de la nuit, tout concouroit à produire une scène romantique, scène rendue encore plus sublime par la dévotion de nos guides, qui chantoient en chœur l'hymne de minuit, en l'honneur de la Ste. Vierge.

Le matin n'amena aucune espérance d'un changement de temps favorable à nos desseins. Transis de froid et d'humidité, fatigués et malades, la plupart de nos compagnons de voyage adoptèrent l'avis des muletiers, qui étoit de retourner sur nos pas. Quatre parmi nous résolurent de poursuivre l'entreprise. Accompagnés d'un seul guide et de deux muletiers, nous montâmes en bravant la violence toujours croissante du vent et de la pluie. Nous atteignîmes une vaste plaine, dont l'œil n'apercevoit point les bornes, et qui étoit parsemée d'informes blocs de lave, rejetés, sans doute, par le cratère qui est au sommet du Pic. Le thermomètre descendit à 36 deg.

de Farenheit. Les muletiers, après avoir employé jusqu'à des menaces pour nous faire rétrograder, nous abandonnèrent à nous-mêmes. Les mulets commencèrent bientôt à se montrer aussi réfractaires que leurs conducteurs. Le vent les entraînoit, littéralement parlant; et le docteur Gillan fut porté avec son mulet jusqu'aux bords d'un précipice où, heureusement pour tous les deux, l'animal tomba.

Nous mîmes pied à terre, et attachant ensemble nos mulets, nous essayâmes de marcher au fond d'une vallée qui sembloit conduire au pied du grand cône. Mais à chaque pas, nous enfoncions dans les pierres ponces qui couvroient le sol; à chaque pas, nous étions près d'étouffer dans la poussière et les vapeurs sulfureuses qui s'exhaloient. Le thermomètre étoit descendu à 30 degrés. La tempête s'accroissoit. Il fallut retourner à l'endroit où nous avions passé la nuit. Là, nous remontâmes sur nos mulets, et en cinq heures de temps, au milieu de la pluie la plus affreuse dont il me souvienne, nous atteignîmes la ville d'Orotava, où il n'étoit pas tombé une seule goutte d'eau.

La descente du mercure dans nos baromètres indiquoit pour l'endroit où nous passâmes

la nuit, une élévation de 6,030 pieds (d'Angleterre), et la vallée de pierres ponces peut avoir 2,500 pieds davantage. Toute l'élévation du Pic; depuis la plaine d'Orotava, est, d'après les meilleures observations, de 13,000 à 14,000 pieds (*Voyez* ci-après la note). Quoique sur les Continens, à la même latitude, cette hauteur soit plus que suffisante pour produire une congélation perpétuelle, cependant, à cause, soit de l'absence de toute autre montagne, soit de la proximité de la mer, la neige n'y reste, même au sommet, que du mois de novembre jusqu'au mois d'avril inclusivement. Au printemps, les paysans font rouler des masses de glace et de neige dans les vastes cavernes qui avoisinent le sommet; c'est de ces réservoirs que l'île entière tire des glaces pendant l'été (1).

(1) A ce récit piquant d'un voyage infructueux au *Pic de Ténériffe*, nous joindrons quelques remarques de voyageurs plus heureux.

Selon Bory Saint-Vincent (ou plutôt selon l'espagnol *don Clavijo*, que le voyageur français a traduit), l'île de Ténériffe est formée de plusieurs chaînes de montagnes parallèles aux côtes; de sorte qu'il y a comme plusieurs Ténériffes, l'une en dedans de l'autre. Ces montagnes sont toutes composées de roches primitives, mais recouvertes de laves. Le pic proprement dit, ou

Traçons maintenant en peu de mots l'état moral et politique de Ténériffe. La masse du

le mont *Teyde*, est accompagné de plusieurs autres montagnes coniques et volcaniques, parmi lesquels le mont *Cahorra*, nommé aussi le *Vieux Pic*, le mont *Trigo*, amas de petits fragmens de laves, qui ressemble de loin à un monceau de froment; le mont *Roxa*, le mont *Gorda*, et autres, sont d'une élévation très-considérable. *Essai sur les îles Fortunées*, p. 265 et suivantes.

Les mesures de la hauteur du Pic de Ténériffe varient singulièrement. En voici les plus connues.

Selon *Cassini*	2,634 toises.
Selon *Héberden*	2,409.
Selon *Feuillée*	2,213.
Selon *Bouguer*	2,062.
Selon *Borda* et *Pingré*	1,904.
Selon *Manuel Hernandez*	1,742.

En adoptant la mesure de Borda et Pingré, on sait bien qu'une hauteur de 11,500, ou même si l'on veut de 12,000 pieds, n'est pas suffisante sous le tropique et au milieu d'une mer tempérée, pour produire des neiges éternelles. Héberden dit pourtant qu'il est couvert de neige la plus grande partie de l'année. (*Trans. phil.*)

Les contradictions qui se trouvent entre les diverses descriptions du *cratère* principal, n'ont pas de quoi nous étonner; elles proviennent des changemens continuels opérés par de petites explosions peu remarquées ou même par de simples éboulemens. Les détails suivans

peuple paroît vivre à peu près comme le peuple de Madère; moins encouragés, ils donnent

sont extraits du *Voyage astronomique*, *par Verdun de la Crenne.*

» On ne peut monter au sommet à cause des neiges,
» excepté depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin
» d'août. D'abord on trouve des pierres-ponces, ensuite
» de la pierre obsidienne très-belle et de différentes
» couleurs, enfin de la lave brisée. Le sommet ressemble
» à un cône placé sur une table, ou plutôt
» sur une petite base. On ne peut y grimper que du
» côté du sud, par un petit sentier en zig-zag. Le
» froid y est extrême; les ongles des voyageurs y deviennent
» noirs(!!) leurs mains et leurs pieds enflent(!!)
» Au milieu du plateau qui termine le cône tronqué,
» est un autre cône renversé et profond, appelé le
» *chaudron*. Il a environ 50 verges de diamètre, et il
» est bordé de roches hideuses et calcinées, la plupart
» rouges et blanches. La profondeur perpendiculaire
» est d'environ 150 pieds. Au fond on aperçoit des
» taches rouges, sur une sorte de terre blanche qui
» ressemble à du plâtre, et qui est mêlée de soufre.
» Autour sont de petites bouches, depuis un jusqu'à
» quatre pouces de diamètre, lesquelles, à de courts
» intervalles, exhalent une fumée chaude et fétide.
» Le trou le plus large, d'environ 8 pouces de diamètre,
» est en dedans du cratère. Il en sort un bruit
» semblable au mugissement d'un taureau, et la fumée
» est si chaude, qu'elle brûle à l'instant le poil de la
» main(!!) Cependant, les roches les plus voisines de cet

moins de soins à la culture de leurs vignes et à la préparation de leurs vins : l'abondance des

» endroit, sont couvertes d'une mousse aussi humide » que celles qui seraient à côté d'une cascade. »

On trouve vers le sommet des grottes pleines d'eau froide, et tapissées de nitre. (*Labillardière*, Voyage, tome I, p. 19.)

La dernière éruption du Pic eut lieu, selon Clavijo, en 1706, et elle fut terrible; la ville de Garachico fut détruite, et son port même fut comblé par un torrent de laves. En 1798, le mont *Cahorra* eut une éruption qui répandit l'effroi dans toute l'île, mais qui n'occasionna pourtant aucun désastre.

Les autres îles Canaries sont également sujettes à des explosions volcaniques. En 1446, des feux souterrains ébranlèrent l'île de *Palme*, et en 1588, après un terrible tremblement de terre, il s'y forma un pilon ou cône volcanique. En 1677, une nouvelle éruption désola une étendue de 7 lieues de pays. L'île de *Lancerote* vit se former un volcan en 1730; des torrens de laves descendirent dans la mer, et, en rejaillissant, créèrent un îlot qui se réunit à la grande île.

On dit que l'île de Fer est souvent ébranlée par des feux souterrains; ce qui me feroit penser que la fameuse *île de Saint-Brandon* n'est qu'un îlot volcanique, semblable à celui qui parut et disparut auprès de l'Islande, en 1783. *Brand*, en allemand, flamand, etc., signifie *incendie* ou *feu*. Ce nom a pu venir des anciens navigateurs flamands, ou même normands.

(*Note du Traducteur.*)

vivres et la douceur du climat leur inspire une indolence qui concourt, avec de mauvais réglemens, à les retenir dans la pauvreté. Une jaquette, un pantalon, un mouchoir roulé autour de la tête, voilà le costume des paysans. Les petits marchands et les artisans joignent au luxe d'un habit celui d'une chemise ; ce qui les autorise à porter une épée. Les robes à capuchon que portent les femmes d'une condition moyenne, sont en fine flanelle anglaise, teinte en noire ; la fabrication de cet objet enrichit la ville de Salisbury, aux dépens des colonies portugaises et espagnoles qui le reçoivent par la voie de Lisbonne et de Cadix. Les dames d'un rang supérieur sortent rarement ; leur teint pâle et maladif accuse leur manière de vivre trop sédentaire ; cependant elles ont de longs cheveux noirs, de beaux yeux noirs, et des dents d'une blancheur éclatante ; elles laissent volontiers entrevoir quelques-uns de leurs charmes, en rejetant avec art leur voile, surtout lorsqu'elles se voient admirées par quelque étranger. Leur costume de cérémonie se compose principalement d'une robe à l'espagnole, de drap écarlate, richement brodée et frangée d'or ; leurs voiles longs et flottans sont de soie fine et blanche.

Les nombreux couvens et monastères se peuplent par l'orgueil des familles qui, pour accroître l'éclat d'un seul héritier, consacrent les autres à l'état ecclésiastique. En général, l'influence du clergé est extrême ; elle s'étend même à tous les détails de la vie domestique. La Sainte Inquisition étale encore ses terreurs dans cette île. Les Espagnols, voués d'ailleurs à une vie solitaire et indolente, n'osent lire que la Bible, l'office, et tout au plus les myracles de *Notre-Dame de Candelaria*, protectrice de l'île ; car on dit que la Vierge se plaça jadis dans une caverne, à 10 milles au sud de Santa-Cruz, tenant dans ses mains une chandelle allumée, afin de conduire les vaisseaux espagnols. On a consacré le souvenir de ce miracle et de cent autres, en construisant au dessus de la caverne une chapelle richement ornée, dit-on, d'or, d'argent et de pierreries. Une île si fertile en miracles (1) est natu-

(1) Les miracles de cette Sainte-Vierge se trouvent décrits dans le livre espagnol intitulé : *Conquista y Antiguedadas de las islas de la gran Canaria, y su description*, etc., etc. Dédié à la miraculeuse image de Notre-Dame du Chandelier, *première conquérante des îles sus-dites :* par *don Juan Nunnez de la Penna.* Madrid, 1676. *In*-4°. (*Note du Traducteur.*)

rellement dépourvue de livres ; la Sainte Inquisition en fait un examen si sévère à leur entrée, que nous n'en trouvâmes pas un seul à acheter, ni à Santa-Cruz, ni à Laguna, ni dans les deux Orotava (1).

Malgré ces saintes précautions, le relâchement des mœurs a rendu nécessaire une loi, d'après laquelle un couple de jeunes gens des deux sexes est obligé de se marier, si on peut les convaincre de s'être trouvés tête-à-tête une seule fois. Cette loi a été fortement soupçonnée de n'être qu'un artifice, inventé par les pères confesseurs pour leur propre commodité et bénéfice. De l'aveu même des habitans, les funestes suites de la débauche se sont tellement enracinées parmi eux, qu'elles passent pour être héréditaires dans la plupart des familles. Il y a aussi peu d'individus

(1) M. Bory Saint-Vincent, qui certainement n'est pas un écrivain très-dévot, assure pourtant qu'il règne à Ténériffe moins d'intolérance que ne le prétendent Staunton et Barrow. Mais le voyageur français trouve le nombre des ecclésiastiques trop grand. « Il » y a, selon lui, ou plutôt selon Clavijo, plus de 2,390 » prêtres, moines, hermites, et plus de 746 religieux; » total, 3,136 personnes *au moins* inutiles. » Essai, etc., pag. 259. (*Note du Traducteur.*)

exempts de la gale; la lèpre n'est pas rare; les affections scorbutiques sont générales. On attribue ici les maladies cutanées à la trop grande consommation du poisson (1); mais, peut-être en expliqueroit-on l'origine d'une manière plus satisfaisante, en les supposant héréditaires, comme l'autre mal, et entretenues par des habitudes indolentes, le défaut d'exercice et sur-tout le mépris absolu de la propreté. Cependant, dans l'idée que le poisson pouvoit y contribuer, le bon évêque des îles Canaries accorda à qui en vouloit, des dispenses du jeûne, moyennant un certain nombre de *Pater noster* et d'*Ave Maria*, qu'on devoit réciter publiquement sur le grand marché.

(1) Certes, cette opinion est plus satisfaisante que celle que M. Barrow va proposer. L'espèce de lèpre nommée *spitalska* en Norwège, et celle qui règne dans quelques parties de l'île de Candie, proviennent du trop grand usage de la chair des poissons gras, presque toujours un peu corrompus. Les médecins de ces deux contrées, si éloignées l'une de l'autre, n'ont pas pu s'entendre pour établir cette opinion populaire. La lèpre des Asturies et de la Galice vient peut-être de la même cause. Tous les insulaires de la mer du Sud ont la gale et la lèpre. Ainsi, l'opinion qui attribue ces maladie à l'*ichtyophagie* mérite d'être examinée.

(*Note du Traducteur.*)

Les revenus de cet évêque, qui réside ordinairement à *Palmas*, dans la grande Canarie, montent à 10,000 livres sterling (240,000 francs); mais il les distribue en grande partie en aumônes et charités. Cependant l'entretien d'un clergé nombreux pèse sur ces îles. Outre des honoraires, des donations, des légations, des contributions extraordinaires, ils prélèvent encore la dixme sur toutes les productions du sol (1).

Le Gouvernement retient pourtant sur cette dixme ecclésiastique *le tiers royal*, accordé par le pape. D'ailleurs tous les articles d'exportation et d'importation sont taxés au bénéfice de la couronne. Le tabac en feuilles et en poudre est sous un monopole royal; aucun particulier ne peut en emporter ni en cultiver sous des peines très-sévères. L'orseille est également sous monopole. La couronne a

(1) Et les ministres protestans donc ! ne prélèvent-ils pas la dixme? N'ont-ils pas fait de gros livres pour prouver que la dixme est *de droit divin?* M. Barrow pourrait lire une dissertation très-longue sur ce point, dans *the Constitution of the united Kingdoms of Great Britain*, etc., *by Plowden*. Londres, 1801. Il ne faut pas jeter des pierres à son voisin, quand on a soi-même une maison de verre. (*Note du Traducteur*).

permis, par grace spéciale et extraordinaire, d'employer la petite quantité de soie que l'île produit, à faire des gants et des bas (1). La culture de la canne à sucre n'est pas absolument prohibée, parce qu'elle ne donne aucun profit au planteur (2). Mais quant à tous les articles que la métropole ou ses colonies favorites peuvent fournir, leur culture et l'importation en est sévèrement défendue (3).

(1) Cette manufacture fleurit à *Ico*. On exporte les bas pour l'Amérique méridionale.

(*Note du Traducteur.*)

(2) On croit que les vignes ont nui aux sucreries. D'ailleurs, le sol n'est pas très-favorable. Il y a, dans la paroisse d'Adexe, une sucrerie qui paroît réussir.

(*Note du Traducteur.*)

(3) Malgré tout ce que dit ici M. Barrow, les îles Canaries passent en Espagne pour une colonie favorisée.

Les trois ports *de las Palmas*, dans l'île de ce nom, de *la Luz*, dans la grande Canarie, et de *Santa-Cruz*, dans Ténériffe, ont le privilége de faire des armemens pour l'Amérique. Le seul port de Santa-Cruz en fait un usage habituel. En 1778, les îles Canaries expédièrent pour l'Amérique 9 bâtimens, ayant un chargement pour la valeur de 1,206,625 réaux de veillon; il en revint six, chargés pour la valeur de 1,726,568 réaux. Ce commerce s'est trouvé beaucoup augmenté en 1788. Les Canaries exportèrent des marchandises

Toutes ces restrictions, ces taxes, ces odieux monopoles, ne font cependant monter les revenus publics des Sept-Iles qu'à une somme à peine égale au gain annuel d'un brasseur de Londres (1).

Avec tant de mesures qui semblent prises expressément pour décourager l'industrie, on ne s'étonnera pas de voir, qu'à l'exception de leurs vins, ces îles ont peu de superflu à vendre. La quantité de vin produite à Ténériffe varie de 10 à 20 mille pipes l'année, dont la plus grande partie est exportée pour le marché de Londres au prix originaire de

nationales pour 2,210,576 réaux, et des marchandises d'origine étrangère pour 1,319,624 réaux. Les retours d'Amérique furent évalués à 2,863,437 réaux. (*Bourgoing*, Tableau de l'Espagne, tome II.) Les eaux-de-vie de Ténériffe sont préférées à la Havane aux vins d'Espagne. (*Note du Traducteur.*)

(1) Il est très-difficile de savoir avec certitude ce que les îles Canaries rapportent à la couronne d'Espagne. Staunton dit que, tous les frais d'administration déduits, elles rendent encore 60,000 livres sterling (1,440,000 francs), ce qui paroît exagéré. Bory Saint-Vincent croit que le revenu monte à une somme un peu plus considérable, mais qu'il couvre à peine les dépenses. Raynal avoit eu des renseignemens conformes à cette dernière opinion. (*Note du Traducteur.*)

10 à 12 livres sterling la pipe (1). Le règne animal de l'île n'est pas très-abondant; nous eûmes de la peine à nous procurer aucune sorte de volaille, en la payant fort cher; nous trouvâmes le marché mal garni en fruits et végétaux (2); le pain ne nous parut que pas-

(1) Bory Saint-Vincent évalue le produit de l'année commune à 22,000 pipes, la pipe étant de 680 pintes de Paris. (Essai, pag. 227.) Les autres îles ensemble en produisent à peine autant. Une grande partie de ces vins est consommée dans le pays; une autre est convertie en eau-de-vie. Tout le commerce de vin se fait à Ténériffe, savoir, à Sainte-Croix pour les colonies espagnoles, et à l'Orotava pour l'étranger. L'exportation est d'environ 15,000 pipes, valant près de quatre millions de francs. (*Glats*, History of the Canary Islands, pag. 342.) — Les vins qu'on récolte sont de deux espèces; l'une, nommée de *vidogne*, sèche et forte, est celle dont on recueille davantage; l'autre, plus liquoreuse, est nommée *malvoisie;* elle est originaire d'un plant venu de la Morée. Elle devient rare, parce qu'on ne la paye plus en proportion de ce qu'elle coûte au cultivateur. — Palme et Canarie sont, avec Gomère et Fer, les îles les plus fertiles en vin, après Ténériffe. Les vins de Lancerote et Fortaventure sont convertis en eau-de-vie. (*Note du Traducteur.*)

(2) Les plaintes de Barrow ne prouvent rien. D'abord, la population de Ténériffe et le nombre des bâtimens qui y passent, y rendent naturellement les vivres un

sable. Tels sont, dans une des plus belles îles du monde, les effets pernicieux d'un mauvais gouvernement.

Sans doute, les Canaries sont placées trop près de l'Europe et trop dépourvues de bons ports, pour être d'une extrême importance politique ou navale à quelque puissance que ce soit. Mais elle sont susceptibles d'une grande amélioration commerciale et industrielle. Leur riche sol pourroit se couvrir de vignes, de bleds, d'oliviers, de mûriers, d'amandiers. Leurs pêcheries sur les côtes opposées de l'Afrique pourroient être portées à tel degré qu'on voudroit; le seul article du poisson salé deviendroit un article d'exportation très-lucratif (1). Le climat y est peut-être plus

peu chers; mais on n'a qu'à envoyer en chercher à Canarie. En second lieu, cette rareté de provisions végétales vient de ce que les habitans, plus industrieux que ne le pense Barrow, exportent eux-mêmes leurs légumes aux Antilles. (*Note du Traducteur.*)

(1) Les îles Canaries ne sont ni aussi susceptibles de culture, ni aussi négligées que M. Barrow le pense. Les chaleurs et les sécheresses y ont quelquefois des suites funestes. Les pluies, souvent excessives, font naître des torrens dévastateurs. L'Afrique leur envoie quelquefois des nuées de sauterelles. *Fortaventure* et *Lan-*

délicieux

délicieux qu'en aucune contrée du monde. Pendant notre court séjour, le thermomètre de Farenheit ne descendoit jamais au dessous de 70 degrés, et ne montoit jamais au dessus de 76 ; généralement il se tint à 72 degrés (17 $\frac{3}{4}$ de Réaumur). Nous apprîmes que dans les jours les plus chauds il excédoit rarement 80 degrés, et que les froids ne dépassoient guères 66 degrés. De sorte que la plus grande

cerote, dépouillées de leurs forêts, éprouvent de longues sécheresses ; dans les années pluvieuses, elles abondent en bled et orge. On y trouve des chameaux, des chevaux excellens, des mulets et des ânes en grand nombre. On exporte beaucoup de soude. *Canarie* est très-fertile en bled, légumes, olives, cire, miel, vin et coton. Ses hauteurs sont couvertes de forêts. Ses pâturages nourrissent des troupeaux excellens. Après tout, c'est une des plus négligées, et où il reste le plus de terres incultes. A *Ténériffe*, certains districts sont d'une grande fertilité ; le bled y rend cent pour un ; il y a eu des arbres énormes par l'épaisseur de leur tronc : un pin, par exemple, du bois duquel on tira tout le toit d'une grande église. (*Nunnez de la Penna*, pag. 25.) Mais la moitié de l'île est volcanisée et couverte de rochers. *Gomère* ressemble à la Canarie ; elle exporte des eaux-de-vie, des fruits, des légumes. A *Palme*, outre le vin, qui est fameux, on récolte 3,000 arrobes de sucre, et une quantité de soie. L'île de *Fer* éprouve des sécheresses ; elle manque d'eau. (*Note du Traducteur.*)

variation pendant l'année n'est que de 14 degrés, tandis que dans notre île (en Angleterre), nous éprouvons des variations plus fortes dans l'espace de vingt-quatre heures. Il est vrai qu'à Santa-Cruz, place entourée de rochers arides, il monta quelquefois à 88 degrés. Les bienfaisans effets de la température sont contre-balancés par la manière de vivre des habitans; cependant nous vîmes parmi les paysans quelques exemples de longévité. La mortalité est estimée à un peu moins de trois sur cent. Les épidémies ne ravagent jamais les Canaries; la population devroit donc augmenter rapidement, si elle n'étoit pas arrêtée par une continuelle émigration aux colonies espagnoles d'Amérique méridionale. Le nombre des habitans de Téneriffe monte à 100,000 environ (1).

La tranquillité de la mer entre les Canaries

(1) La population des îles Canaries s'accroît, mais lentement. Le nombre des habitans étoit :

En 1678..............	de 105,637 habitans.
En 1745..............	136,192
En 1803..............	157,759

Cette population étoit distribuée entre les diverses îles, de la manière suivante :

Téneriffe..............	67,399 habitans.
Canaries..............	41,082

et les îles du cap Vert, nous engagea à faire la guerre aux habitans de l'humide élément, que le mouvement imprimé aux eaux par nos gros bâtimens, éveilloit et rassembloit autour de nous. Tantôt la dorade étaloit à nos regards ses brillantes et fugitives couleurs, tantôt la bonette et l'albicore nous étonnoient par la rapidité avec laquelle ils dépassoient même la vîtesse de nos vaisseaux, qui faisoient deux à trois lieues par heure. D'autres fois les poissons volans venoient tomber par bandes sur notre bord. Mais ces scènes qui nous amusèrent, n'auroient rien de neuf pour un lecteur instruit; passons à des observations un peu moins rebattues.

La force musculaire attribuée aux espadons ou *xiphias gladius*, a quelquefois excité des doutes parmi les naturalistes. Nous vîmes

Palme..................	20,096	habitans.
Lancerote (par approximat.)	9,500	
Forteventure (*Id.*)...... ..	8,500	
Gomère (*Id.*)...........	7,000	
Fer.......................	4,022	

Ces indications de M. Bory Saint-Vincent étant fondées sur des documens, méritent autant de confiance qu'il est possible d'en accorder à des calculs toujours sujets à varier. (*Note du Traducteur.*)

un de ces poissons à Porto-Praya ; il ne nous parut pas de force à pouvoir percer les planches de chêne qui couvrent les côtes d'un bâtiment. Mais j'appris qu'on en avoit vu des individus d'une taille bien plus grande, ayant de vingt jusqu'à trente pieds de long, une nageoire d'arrière, large et tachée, ainsi que l'extrémité arrondie du museau. *Van-Schouten*, dans son curieux voyage autour du Monde, en parle ainsi qu'il suit : « Un monstre » marin, ayant une corne semblable aux dents » d'un éléphant, frappa le bâtiment avec une » telle force que sa corne y entra en perçant » trois planches, l'une de chêne et les autres de » sapin ; elle entra même dans une des côtes, » où heureusement pour nous, elle se tourna » en haut. » Deux exemples modernes confirment la vérité de ce fait. En 1801, un bâtiment danois, ayant éprouvé une avarie sur les côtes du Brésil, aborda au cap de Bonne-Espérance. L'examen qu'on en fit, montra qu'il avoit été frappé à la cale par un espadon, dont la corne y restoit encore, s'étant brisée près le bord extérieur des planches. La même année, un petit bâtiment anglais entra dans la baie de la Table, ayant reçu d'un espadon, dans l'Océan Atlantique méridional, un coup

si violent, que la corne, en pénétrant dans l'étambord, empêchoit l'action du gouvernail. Si, à côté de ces deux exemples, venus à ma connoissance, on se rappelle la planche d'un vaisseau d'Inde, perforée par un de ces poissons, et conservée dans le Muséum britannique, on ne révoquera plus en doute un fait connu depuis deux mille ans, et cité par Pline comme tel (1).

Nous fûmes suivis dans la baie de Praya à l'île Saint-Jago, par quatre bâtimens, venus de Dunkerque, sous pavillon français, et un américain de Nantucket, tous destinés à la pêche des baleines dans la mer du Sud, sur les côtes de Pérou, et ayant en même temps à bord une bonne cargaison d'objets d'habillement et autres articles de manufacture, pour faire la contrebande avec les colonies espagnoles. Parmi les vaisseaux soi-disant français, mais équipés d'Anglais, nous vîmes avec regret le bâtiment la *Résolution*, sur lequel l'immortel Cook fit le tour du Monde. « Comment ! m'é» criai-je, ce bâtiment qui a servi à tant de

(1) Pline en parle, livre IX, chapitre 15, en alléguant pour cause de ces attaques des espadons contre les navires, une espèce de fureur que la piqûre d'un crabe fait éprouver à l'animal. (*Note du Traducteur.*)

» nobles découvertes, est converti en un ba-
» leinier, un contrebandier ! Il porte le nom
» de *la Liberté !* et qui est pis encore, le pa-
» villon de la République française ! Ah ! que
» ne puis-je conserver cette maison flottante
» du plus grand de nos voyageurs, comme
» Elisabeth, jadis, fit conserver le vaisseau
» de Francis Drake ! » On sait que gardé dans les chantiers de Deptford, comme une relique, ce bâtiment ne périt que de vétusté; et lorsqu'il n'en restoit que des morceaux, on en fit faire une chaire qu'on donna à l'Université d'Oxford.

L'aspect de l'île de Saint-Jago n'offre rien d'attrayant. En mettant pied à terre, la misère des habitans nous a attristé l'ame. Dans une plaine élevée, à la tête de la baie, est située la soi-disant ville de Praya. Un sentier nous y mena, en serpentant parmi les rochers. Deux allées d'humbles maisons rustiques, mêlées de quelques cabanes encore plus misérables, bordent la plaine; à l'extrémité qui domine la baie, une croix de bois indique l'église. Dans une redoute tombée en ruines, on voit quelques vieux canons, si corrodés qu'on ose à peine les tirer pour rendre le salut; les uns sont par terre, les autres sur de mauvaises lavettes. La prison

est le meilleur bâtiment. Le palais du Gouvernement est une baraque de bois qui commande la vue d'une vallée plantée de cacaoyers. Un officier militaire noir tenoit une auberge. Nous ne vîmes d'Européens que le gouverneur, son secrétaire, l'officier commandant les troupes (c'étoit un sergent écossais, ayant des os saillans et une taille de six pieds), et sa tendre moitié, une petite femme irlandaise. Ces importans personnages avoient une apparence qui excitoit notre pitié.

Le clergé étoit composé de gens de couleur; quelques-uns étoient tout-à-fait noirs. Les officiers de justice, les douaniers, les divers employés, les soldats, les paysans, les négocians, tous enfin avoient la peau si noire que l'on ne supposeroit guères dans leurs veines le moindre mélange du sang européen. Cependant, ils se vantent d'être Portugais, et ils descendent réellement, dit-on, des Portugais, dans la même manière que les habitans de Botany-Bay descendent des Anglais. Tous ils faisoient ouvertement le métier de mendians. Le gouverneur, le chef de la force armée, les prêtres, acceptoient avec plaisir le cadeau d'une paire de bas de soie noire (1). Les habits, les vestes,

(1) Tout ceci a l'air d'une satire. Voici comme un

les gilets, les culottes, les pantalons, enfin ; le moindre objet d'habillement, le moindre chiffon en coton ou en toile, étoit plus convoité que de l'argent. Car que faire de l'argent où il n'y a rien à acheter ? Ils recherchoient aussi avec avidité du pain, du biscuit et de la farine. Un de nos contrebandiers échangea à Buonavista un sac de farine contre quinze sacs de sel; car il y avoit eu une sécheresse de trois années, et par conséquent, la famine régnoit dans toutes ces îles; le gouverneur recevoit tous les jours des nouvelles que dans tel ou tel endroit, les gens mouroient de faim.
« A Lisbonne, me dit le secrétaire, on regarde
» cette colonie comme peu digne d'attention;
» elle ne rapporteque peu de chose, soit par
» le monopole de la traite des nègres, sur la

voyageur allemand parle du gouverneur qui y était en 1774 : « Le gouverneur, homme plein de sens et » de bienveillance, nous entretint en français.... » Il nous fit cadeau de très-beaux fruits, sur-tout » d'oranges magnifiques..... Comme l'île souffroit » de la sécheresse et de la famine depuis trois ans, le » gouverneur nous témoigna le desir d'*acheter* des » choux, du fromage, etc. Nous lui en fîmes un pré- » sent. » M. *de Wurmb*, Lettres écrites pendant un voyage aux Indes, 1 vol. Gotha, 1794, pag. 59, etc.

(*Note du Traducteur.*)

» côte opposée, soit par la vente exclusive
» du sel pour le Brésil. »

Cependant, malgré l'aspect aride et brûlé de cette contrée (1), malgré les plaintes des habitans qui, peut-être, ne vouloient qu'exciter notre compassion, l'île ne manquoit pas de fruits délicieux (2). Je n'ai jamais vu de plus belles oranges que celles de Saint-Jago. Les citrons les égaloient en bonté. Les goyaves, les figues, les bananes, les noix de coco étoient abondans et excellens. Nous n'eûmes que peu de végétaux, et principalement des patates douces, des citrouilles et des melons d'eau (3). Les arbres et les arbustes dans les vallées, sembloient avoir peu souffert de la longue sécheresse (4). Le tronc d'une *adansonia* avoit 56 pieds de circonférence, et avec les bran-

(1) « Des rochers nus, jetés en désordre l'un sur » l'autre, découpés par des déchirures bizarres, s'élèvent du sein de la mer et s'élancent jusques dans les » nues. » *De Wurmb*, ibid, pag. 58. (*Note du Trad.*)

(2) La sécheresse de 1792 n'étoit pas comparable à celle de 1772-74. (*Note du Traducteur.*)

(3) *De Wurmb* nomme parmi les végétaux la vigne et la canne à sucre. (*Note du Traducteur.*)

(4) Selon de Wurmb, la rosée et l'humidité de l'air maritime entretiennent ici le reste de verdure

ches, 80 pieds de hauteur. Les tamariniers étaloient un large ombrage. Les papayers et les cocotiers étoient chargés de fruit. L'indigotier et le cotonnier, quoiqu'abandonnés à eux-mêmes, avoient une croissance plus vigoureuse que je ne leur ai vue nulle part ailleurs, excepté à Rio-Janeïro. L'*asclepias gigantea* fleurissoit par-tout, et une autre espèce (1) produisoit dans ses larges cosses cylindriques un beau duvet soyeux qu'on emploie à rembourrer des matelas et des oreillers. Nous ne vîmes aucune sorte de grain. Le riz et le maïs forment la nourriture ordinaire du peuple; mais le sol étoit resté long-temps durci, au point de résister à la bêche. En effet, cela doit être ainsi dans un pays où le thermomètre de Farenheit ne descend guères au dessous de 80 degrés (2), et monte quelquefois au-delà de 90 degrés.

dans les grandes sécheresses. Les cocotiers et les bananiers résistent le mieux. (*Note du Traducteur.*)

(1) On ne saurait dire si c'est l'*asclepias syriaca*, connue en Egypte, ou l'*asclepias fruticosa* commune en Afrique. (*Note du Traducteur.*)

(2) De Wurmb et autres ont trouvé ici, au mois de décembre, un temps comme celui d'Allemagne en été. (*Note du Traducteur.*)

A des époques plus favorables, ces îles fournissent des rafraîchissemens pour des flottes entières. Les montagnes sont remplies de chèvres et de petits bouvarts. Les paysans prennent en quantité des oiseaux de Guinée, des pigeons et des tourterelles, et d'autre gibier de volaille. Le seul poisson passable de la baie est une espèce de mulet ; mais les tortues de terre qui fourmillent dans les vallées, font une excellente nourriture. L'eau fraîche est épaisse et remplie d'animalcules ; une seule source voisine de la ville en fournit à peine aux habitans.

Laissons le gouvernement portugais et ses sous-gouverneurs noirs étaler leur triste dignité sur ces arides rochers, et hâtons-nous de visiter un pays que la nature a traité avec plus de libéralité.

CHAPITRE III.

RIO-JANÉIRO (1).

L'ÎLE de Saint-Jago, dans le déplorable état où nous la trouvâmes en 1792, ne pouvant nous offrir rien qu'une petite quantité de fruits et un foible ravitaillement d'eau bourbeuse, ne nous engagea pas à prolonger notre séjour au-delà du temps qui étoit

(1) Comme il paroît que M. Barrow a fait un séjour assez long à Rio de Janéiro, qu'il a vu cette capitale du Brésil avec beaucoup d'attention, et qu'il a écrit ce qu'il a vu d'une manière assez piquante, nous avons traduit littéralement ce chapitre, et nous n'avons pas même voulu y joindre aucune note critique, quoique M. Barrow y prodigue des injures aux Français aussi bien qu'aux Portugais.

Mais ayant déterré à Paris la relation d'un voyageur allemand, impartial et bienveillant, nous avons placé un extrait de ce morceau intéressant et qui n'a jamais été traduit, comme un appendice après celle de notre original anglais, à laquelle il sert à la fois de supplément et de correctif. (*Note du Traducteur.*)

absolument nécessaire pour se préparer à continuer le voyage. En conséquence nous levâmes l'ancre le 7 octobre, et courant dans le sud-est, poussés par une forte brise, nous longeâmes les bords de la *mer de Sargasso* (ou la mer d'Alger) des Portugais; quelquefois appelée la *mer Herbée*. Nous n'aperçûmes alors sur sa surface que peu d'herbes éparses çà et là; mais à notre retour, ayant pris plus avant dans l'ouest, pendant plusieurs jours nous vîmes ses eaux couvertes d'herbes, dans toute la rigueur du terme. L'étendue de cette surface verte varie selon la force et la direction des grands vents et des courans. Mais ce qui peut être proprement appelé la mer Herbée, s'étend entre le 18me. et le 32me. degrés de latitude nord, et entre le 25me. et le 40me. de longitude. L'opinion générale que les miriades de ces herbes flottantes, qui couvrent cet espace, sont arrachées par les vagues des bords du golfe de Mexique, et entraînées par le courant, qui se dirige tout-à-coup vers le nord, semble être du nombre de ces faussetées qui obtiennent facilement un assentiment général, par une croyance qui ne coûte rien. Si réellement cette espèce de *fucus* étoit originaire du golfe, ce que je ne suis pas

porté à croire, on le trouveroit plutôt sur les bancs de Terre-Neuve, ou sur les côtes de l'Amérique septentrionale, vers lesquels le courant se dirige, que sur la mer de *Sargasso*, endroit auquel elles ne peuvent avoir été poussées, ni par le vent, ni par le courant. En effet, cette plante n'a ni racines ni chevelure quelconque, qui puissent indiquer qu'elle ait jamais été attachée à des rochers ou au rivage; mais sa tige principale, enfoncée au milieu de ses branches, couvertes de feuilles, prouve assez évidemment qu'elle croît en flottant sur la surface de l'eau, dans laquelle elle ne plonge pas de plus d'une brasse de profondeur. Quelques-unes de ces plantes s'étendent plusieurs pieds en diamètre, et d'autres de quelques pouces seulement, et toutes paroissent en état d'accroissement; les fruits ronds qu'elles portent sont verts sur les unes et rouges sur les autres. Si l'on ôte de l'eau cette plante, elle se flétrit, et dans vingt-quatre heures elle devient brune ou noire.

Un passager curieux qui s'en retourne dans sa patrie, ne peut manquer de beaucoup s'amuser en examinant de près ces buissons de *fucus*, lorsqu'il traverse la mer de *Sargasso*; et le naturaliste trouvera dans chacune

de ces plantes une grande variété d'insectes marins et de vers, dont les uns sont nus et les autres crustacés. Un petit cancre très-joliment bigarré, paroît être le maître et le fléau de ces petits mondes flottans, dévorant et déchirant entre ses pattes les vers doux et visqueux, même lorsque la plante est hors de son élément.

Nous fûmes assez heureux pour passer la ligne sans éprouver ces calmes qui retardent, ni ces rechûtes si fréquentes dans cette partie du globe. Le 29 du mois dont j'ai parlé, nous nous trouvâmes à la vue de cette partie pointue de la côte de l'Amérique méridionale, que l'on appelle le *cap Frio*; et après avoir doublé ce promontoire pendant la nuit, nous entrâmes le lendemain dans le magnifique port de *Rio-de-Janéiro*.

Quoique j'aie entrepris de donner ici un aperçu général de l'aspect de cette partie de la côte du Brésil, je crains cependant beaucoup que tous mes efforts pour la décrire ne donnent au lecteur qu'une idée bien au dessous de la majesté et de la beauté de ces lieux. Le premier objet qui fixe l'attention, lorsqu'on a passé le *cap Frio*, c'est une ouverture dans la chaîne verdoyante de montagnes

qui borde la côte. Cette fente, vue de loin, ressemble à un portail étroit; elle est entre deux piliers de pierre, qui, étant entièrement nus, n'en ressortent que mieux sur le reste des montagnes, qui sont couvertes d'une belle végétation. En approchant de cette ouverture, qui est réellement l'entrée du port de Rio-de-Janéiro, l'on voit que le pilier sur la gauche, ou du côté de l'ouest, est une seule masse solide de pierre, de forme conique, ou, pour me servir de l'expression nautique, en pain de sucre, entièrement détachée du reste de la côte; elle n'est pas tout-à-fait perpendiculaire, mais un peu inclinée vers l'entrée. Nous profitâmes de notre séjour à Rio pour en connoître la véritable hauteur, en mesurant une ligne sur une petite plage sablonneuse qui s'étend au pied, sur le côté, tourne vers le port, et d'après les angles que le rocher formoit avec les extrémités de cette ligne. Le résultat de notre opération fut que cette masse solide de granit dur et brillant, s'élevoit à 680 pieds au dessus de la plage. Le pilier opposé de cette ouverture, du côté du levant, est une montagne nue et composée de la même pierre; mais avec cette différence dans sa forme,

qu'elle a une graduation aisée et régulière depuis le niveau de la mer jusqu'à son sommet, qui est, à peu de chose près, aussi élevé que celui du cône. Tout ce côté est garni de lignes de fortifications et de batteries, pour le détail desquels je suis obligé de renvoyer le lecteur au plan ci-joint. (Pl. V.)

Une petite île très-fortifiée se trouve juste au milieu de l'entrée, et réduit le passage aux trois quarts d'un mille de largeur. Lorsque l'on passe ce canal, la perspective la plus magnifique que puisse offrir la nature, frappe les yeux émerveillés. Que le lecteur s'imagine voir une immense nappe d'eau, qui reflue dans l'intérieur d'une campagne riante, à 30 milles environ, où elle est bornée par de hautes montagnes, toujours majestueuses, soit que leurs sommets sourcilleux et informes se cachent dans les nues, soit qu'ils se colorent d'azur et de pourpre. Qu'il s'imagine voir cette nappe d'eau s'élargissant graduellement de l'étroite ouverture par laquelle elle communique à la mer, jusqu'à une étendue de 12 à 14 milles, par-tout couverte d'une quantité de petites îles, qui, chacune de forme différente, semées çà et là sur sa surface, y étalent ces teintes variées à l'infini, que

peut produire une végétation abondante et continuelle. Qu'il croie voir les bords de ces petites îles garnis de beaux buissons odoriférans qui n'ont point été plantés par la main des hommes, mais que la nature libérale et magnifique y a fait croître en si grande profusion, que ces îlots paroissent totalement ensevelis sous cette robe de verdure. Qu'il se figure cette belle nappe d'eau, avec ses îles nombreuses, encâdrée, des deux côtés, dans des collines de moyenne hauteur, s'élevant les unes au dessus des autres, en amphithéâtre, toutes abondamment tapissées d'une belle verdure, et surmontées de bouquets d'arbres superbes, pendant que leurs bases dentelées laissent voir des petites anses qui s'étendent au loin, au milieu des vallées les plus délicieuses, pour y chercher des ruisseaux murmurans, qui viennent se jeter dans le commun réservoir. Qu'il s'imagine, en un mot, une suite de *monts Edgecombe* (1) qui bordent un lac magnifique, d'une circonférence de 100 milles au moins, sous une température où un printemps perpétuel est toujours dans sa première vigueur, il n'aura encore qu'une idée bien imparfaite du coup-d'œil magnifique qu'offre

(1) Montagne de l'ouest de l'Angleterre.

l'intérieur spacieux du port de *Rio-Janéiro*, qui, si on ne le considéroit que sous le rapport de la commodité et de la sûreté où s'y trouvent les bâtimens, de sa position heureuse et de la fertilité de la campagne voisine, pourroit être à juste titre rangé au nombre des premières stations navales.

Si les beautés que la nature a prodiguées aux bords de Rio-Janéiro, excitent si fort notre admiration dans leur état actuel, combien l'eussent-elles excitée davantage lorsque ce bras de mer formoit un lac d'une eau claire et transparente? car tel fut sans doute son premier état. Ses anciennes barrières ayant donné passage aux eaux dans l'intérieur, les parties les plus solides ont résisté au courant ; et, enfoncées dans la mer, elles existent encore aujourd'hui, et sont, à l'entrée du port, comme une barre, sur laquelle l'eau n'a jamais plus de 7 à 10 brasses, pendant que sur les côtés, à l'extérieur comme à l'intérieur, elle n'à pas moins de 18 brasses. Une partie du fondement de cette ancienne digue se voit dans les rochers pointus qui s'élèvent sur la surface de la mer, à l'extrémité occidentale de la barre.

Si les Portugais de *Rio* ont peu fait pour

perfectionner l'ouvrage de la nature, l'on doit du moins leur accorder le mérite de ne l'avoir pas beaucoup gâté. L'assiette où est bâtie la ville a été fort bien choisie, parmi le grand nombre de jolis endroits qui se présentoient d'eux-mêmes ; les principaux édifices qu'ils ont élevés, quoique sans élégance, sont au moins exempts de tous caprices extravagans, et sont, sous tous les rapports, assez bien proportionnés aux lieux où ils se trouvent. Une forteresse, quoique régulière, est loin d'être un objet désagréable dans un paysage; mais quand les redoutes sont élevées sur les inégalités d'une montagne isolée, dont les côtés sont couverts de bois, elle réunit presque toujours à son air de grandeur un coup-d'œil tout-à-fait pittoresque. Presque toutes les hauteurs qui se trouvent dans les environs de Rio sont ainsi couronnées d'un château ou d'un fort, d'une église ou d'un couvent; et la plupart des îles de son immense port sont ornées de bâtimens de ce genre. L'on ne voit pas le plus petit de ces îlots défiguré par ces constructions ridicules et grossières, qu'ont enfantées les caprices d'une imagination dépravée, pour défigurer et abîmer ces lieux autrefois si beaux, ces rivages charmans de notre superbe lac de

Keswick, constructions qui gâtent maintenant la perspective imposante qui les entoure.

La cité de Rio, ou pour parler avec la dignité qui convient à la capitale du Brésil, la ville de Saint-Sébastien est agréablement située sur un promontoire carré, dont la surface est assez irrégulière; trois de ses côtés donnent sur le port, et le quatrième, bordé de hautes montagnes couvertes de bois, le met à l'abri des bourrasques du vent du couchant, le plus ordinaire dans ce pays. La partie de la ville qui est près de l'endroit du port où les vaisseaux sont ordinairement à l'ancre, a près d'un mille et demi de long, sur trois quarts ou environ de large. L'angle septentrional du promontoire est formé d'un rocher très-élevé et séparé en deux : sur l'une de ses pointes l'on voit une forteresse régulière, et sur l'autre un couvent de moines bénédictins, qui étant aussi entouré de lignes, de fortifications, peut être appelé réellement, autant que par métaphore, une église milittante. Ces hauteurs commandent également la ville et l'ancrage, et même elles paroissent commander, ou du moins être de niveau avec le plus fort ouvrage du port, dont on croit que dépend la sûreté et la défense de la place.

Cet ouvrage est sur l'*ilha dos Cobras*, ou l'île des Serpens. C'est un rocher qui a près de 80 pieds de hauteur du côté où est bâtie la citadelle, et qui descend en pente de l'autre côté jusqu'à la hauteur de huit pieds ; il peut avoir 300 verges de surface, et est séparé par un canal étroit, mais très-profond, de l'éminence sur laquelle est bâti le couvent de bénédictins. Tout autour de cette île si bien fortifiée, et tout près de ses bords, les vaisseaux du plus haut bord, peuvent demeurer à l'ancre en toute sécurité. Il y aussi dans cet endroit un chantier, un arsenal pour la marine, un grappin et un quai pour soulever et caréner les vaisseaux. Néanmoins, la flotte la plus nombreuse pourroit encore demeurer à l'ancre dans cet immense port, entièrement hors de la portée de toutes les pièces de canon qui couvrent ces forts.

En mettant pied à terre dans le port, le premier endroit de la ville qui attire l'attention, est une belle place carrée, entourée de maisons de trois côtés, et le quatrième donnant sur l'eau. Le long de ce dernier côté l'on voit un superbe quai en pierres, qui a un large escalier à chacune de ses extrémités et au milieu ; c'est ordinairement à celui-ci que l'on

débarque. Quand cet ouvrage de maçonnerie s'étendra dans toute la longueur de la ville, ainsi qu'on le projette; il ne sera pas seulement un vain ornement et un objet de commodité, mais encore un grand moyen de défense pour empêcher un débarquement. Près de l'escalier du milieu l'on trouve un obélisque quadrangulaire, qui jette continuellement par ses quatre côtés, un torrent d'eau claire et limpide pour l'usage de la partie basse de la ville et des vaisseaux du port. Le côté de la place le plus élevé, qui fait face au port, est occupé par le palais du vice-roi; c'est un bâtiment très-simple, qui ne se fait remarquer ni par l'élégance de son architecture, ni par ses proportions.

Le palais, l'obélisque et la digue sont également bâtis en blocs de granit bien taillés, et la surface du quai est pavée de la même pierre, recouverte d'un sable quartzeux. Comme ce granit contient une grande quantité de mica brillant, cette pierre est fort nuisible à l'œil qui peut à peine supporter les rayons éblouissans du soleil, réfléchis pendant tout le jour sur l'un ou l'autre côté de cette grande place. Emblême éclatant des brillans exploits de la nation portugaise dans ses premiers temps!

En exécutant un plan pour amener dans chaque quartier de la ville, d'une manière commode, une grande quantité d'eau, objet de première nécessité dans tous les pays du monde, mais sur-tout dans un climat si chaud, le Gouvernement a montré une attention bien louable; et le nom de *Vasconcellos*, vice-roi, sous l'administration duquel les travaux ont été exécutés, est à juste titre placé dans l'inscription latine gravée à ce sujet sur l'un des côtés de l'obélisque qui orne la grande place. Toutes les fontaines tirent leurs eaux d'un grand réservoir creusé dans le sommet d'une montagne qui est tout près de la ville : ce réservoir est avivé par un aqueduc élevé sur des arches qui traversent un vallon très-profond. Il reçoit de l'autre côté l'eau qui lui est apportée par des canaux en pierres, recouverts de voûtes en briques, qui s'étendent jusqu'aux sources premières dans les montagnes. La partie de cette grande construction qui traverse le vallon pour communiquer immédiatement avec les réservoirs, paroît être un ouvrage aussi utile qu'il a certainement été dispendieux à construire; car ici l'aqueduc est porté par un double rang d'arches fort élevées; chaque rang est composé au moins

de quarante, ce qui au reste n'est pas un petit ornement pour la ville, ainsi que l'on en pourra juger par la gravure ci-jointe. (Pl. III.) Cependant une continuation de tuyaux mis sur la terre, ou dedans si on l'eût préféré, eût certainement apporté l'eau tout aussi bien. Mais comme l'observe, avec raison, M. Georges Staonton, « la décoration et la magnificence » sont aussi souvent que l'utilité, le but que » l'on se propose dans les travaux publics. »

Un autre ouvrage d'utilité dans lequel l'on a en vue la santé et l'amusement du public, c'est la *passao publico*, ou jardin public. Ce jardin est formé par des bosquets, des massifs en verdure, des allées et des parterres. L'on rencontre çà et là de beaux berceaux, autour desquels le jasmin, la vigne-vierge et d'autres arbustes odoriférans, mêlent leurs branches flexibles. Nous y remarquâmes plusieurs arbustes indigènes d'une grande beauté; mais il paroît que les Portugais aiment beaucoup mieux, et qu'ils cultivent de préférence ceux d'Europe, malgré l'air foible et languissant que leur donne un climat si différent de celui qui les vit naître. Mais ce que je vis de plus mauvais dans ce jardin, c'étoit un misérable papayer factice, en cuivre, peint en vert,

de grandeur ordinaire, lorsqu'un véritable arbre de cette espèce, qui croissoit tout près de celui-ci, avec toute la vigueur dont est susceptible la végétation entre les tropiques, sembloit regarder avec un sourire moqueur la mine roide de son faux frère. Une grande terrasse, dans la partie basse du jardin qui domine le port, offre une vue charmante de ses bords qui, en s'élevant graduellement sont couverts de taillis. Aux deux bouts de cette terrasse on trouve un pavillon carré très-joliment bâti, dont les murs sont en dedans couverts de peintures. Considérées sous le rapport du talent, ces peintures ne méritent pas que l'on en dise grand'chose, mais les objets qu'elles représentent sont loin d'être dépourvus d'intérêt. Les tableaux de l'un de ces pavillons ne représentent tous que des vues détachées de quelques endroits du port; le plafond est orné de devises exécutées en coquillages, et dans le pourtour la corniche représente des poissons particuliers à ces côtes, faits aussi en petits coquillages. Le lambris de l'autre pavillon est décoré de la même manière, avec des devises, mais exécutées en plumes; et l'on a représenté sur toute la corniche une grande partie des oiseaux de ce pays, chacun avec ses propres

plumes. Sur les murs de ce dernier l'on voit huit peintures descriptives des huit objets que l'on considéroit alors comme ceux d'un plus grand rapport dans le Brésil; ainsi ces peintures représentoient :

1°. *Une vue des mines d'or et de diamans*, qui furent découvertes à peu près vers le commencement du 18e. siècle, et dont les plus avantageuses étoit, à *Villa Rica*, deux cent milles environ derrière *Rio-Janéiro*.

2°. *Une vue d'une plantation de cannes à sucre, et d'un moulin qui les broye*. Cette plante est peu cultivée dans les environs de Rio, parce qu'on pense qu'elle fructifie davantage dans la partie du pays plus voisine de l'équateur. Le petit nombre de moulins que nous vîmes étoient très-mal faits, et assez ordinairement tournés par une couple de petits chevaux. Les cannes passoient entre trois rouleaux de bois : c'étoit de même qu'ils étoient figurés dans ces peintures.

3°. *Une vue de la culture et des préparations de l'indigo*. Malgré que cette plante croisse et grossisse sans demander beaucoup de soins, et que la préparation de la couleur soit très-simple, et ne demande pas grand travail, cependant la petite quantité que pro-

duit ce pays ne peut guère le faire regarder comme un objet de commerce important.

4°. *Une vue d'une plantation de cactus-opuntia, avec la manière d'extraire la cochenille du ver.* Il n'y a pas de doute que cet article d'une si grande utilité pour les arts et les manufactures, ne puisse être recueilli en aussi grande quantité dans le Brésil que dans le Mexique. Cependant ce que l'on en exporte à présent est fort peu de chose.

5°. *Une vue des différentes préparations du manioc.* Cette plante se cultive pour la nourriture des esclaves. Le pain cassava, que l'on trouve si communément dans les îles de l'Inde occidentale, et cette substance que l'on vend dans les boutiques de Londres, sous le nom de tapioca, ne sont pas autre chose que la farine de ces longues racines tubéreuses, dont ils font de la poudre à friser aussi blanche que la neige. Cette plante se provigne, et ses racines se réduisent en farine, avec des roues couvertes de lames métalliques dentelées.

6°. *Une vue d'une plantation de café.* La culture de cet objet sembloit s'augmenter, et dans le fait il est certain que la perte de Saint-Domingue, pour la France, ne contribuera pas peu à son augmentation dans le Brésil.

7°. *Une vue d'une plantation de riz.* Comme c'est de tous les grains celui qui rapporte davantage, il est cultivé en quantité dans toutes les provinces du Nord.

8°. *Une vue d'une plantation de chanvre, et de la manufacture de cordages.* Cet article se cultive principalement dans les districts méridionaux, près l'île de Sainte-Catherine; mais jusqu'à ce jour il a peu reçu d'encouragemens.

Je donnerai dans le chapitre suivant un détail succinct des autres productions du pays, autant ou plus importantes que celles-ci.

Il y a à Saint-Sébastien un autre jardin qui appartient au Gouvernement, destiné à la culture des différentes espèces de *cactus* sur lesquelles se nourrit le ver qui produit la cochenille. Il doit recevoir en outre toutes les plantes utiles et curieuses, particulières à ce pays; mais nous le trouvâmes extrêmement négligé, et la collection fort peu nombreuse, ne renfermant guères de plantes qui n'aient déjà été cultivées dans les serres chaudes d'Angleterre. Le sur-intendant n'avoit pas les moindres connoissances botaniques. Les arbres à fruits les plus communs dans le Brésil, s'y trouvoient en assez grand nombre, et ils

étoient mêlés de quelques autres arbustes, parmi lesquels, ainsi que je le trouve sur mes notes, l'on voyoit diverses espèces de *yucca*, d'*agave*, d'*euphorbia*, et de *cactus*; le *laurea persica*, des *mimosa*, une espèce de *cassia*, et le *theobroma cacao*, ou l'arbre au chocolat; le *jatropha curcas*, ou la noix de muscade, et le *ricinus-palma christi*, le poivrier commun; une espèce de *capsicum*; un poivrier de Cayenne, et une espèce de *physalis*. Parmi les plantes rampantes l'on distinguoit de belles fleurs de passion, et différentes especes de *convolvulus*. La reine de Portugal a envoyé un homme pour faire une collection d'oiseaux et d'insectes; mais ses connoissances en histoire naturelle sont des plus bornées : c'est tout simplement un empailleur; mais dans sa partie il est assez instruit; il a déjà procuré un certain nombre de beaux exemplaires.

Plusieurs des maisons de Saint-Sébastien sont assez bien bâties ; elles ont pour la plupart deux étages d'élevation, elles sont couvertes en tuiles et ont des balcons en bois qui s'étendent le long de la façade, devant les étages supérieurs; mais les plus belles ont cet air baroque et sombre qu'ont nécessairement

celles auxquelles on met des treillages aux croisées en place de verre. Les rues sont assez droites, et quelques-unes extrêmement larges, mais la majeure partie fort étroites. Les principales sont pavées des deux côtés de larges pierres de granit. L'on ne se seroit pas attendu à trouver dans une colonie portugaise des trottoirs, ce rafinement de commodité que l'on rencontre si rarement hors de l'Angleterre. Les boutiques sont larges et commodes, assez ordinairement bien assorties en marchandises de manufactures d'Europe, sur-tout de celles d'Angleterre, qui, après qu'elles ont été exposées aux fenêtres des magasins de Londres et des autres villes du royaume, jusqu'à ce qu'elles soient passées de mode, sont embarquées et vendues aux nations les plus commerçantes du Continent, pour être transportées dans leurs colonies. Dans le nombre des marchandises que l'on nous montra dans les boutiques de *Rio-Janéiro*, les médecines des charlatans anglais et les caricatures, n'étoient pas les objets les moins estimés ni les plus rares.

La ville de Rio est d'une si grande étendue, que l'on dit qu'elle contient soixante mille ames, y compris les esclaves. Cependant l'on

n'y trouve ni auberges, ni hôtels garnis, ni aucune espèce de logement, ni distraction pour les étrangers. Il y avoit cependant une sorte de taverne sur le côté droit de la grande place, tenue par un Français, un certain monsieur Philippe, qui, à l'arrivée d'un vaisseau étranger, court au grand escalier où l'on débarque, offrir ses services comme agent de change, courtier en marchandises, interprète, médecin ou traiteur; en un mot, c'est un homme qui est prêt à faire tout ce que les étrangers peuvent desirer. Quant à la nature des services qu'ils peuvent avoir envie qu'il leur rende, ils ne doivent jamais craindre d'affecter sa délicatesse, car c'est un Français dans la force du terme. Dans le fait, une auberge est assez inutile, puisque ce Gouvernement foible, et peut-être à cause de cela jaloux, pousse l'inhospitalité jusqu'à ne pas souffrir qu'un étranger tel qu'il soit, reste à terre après le coucher du soleil. On est si soupçonneux qu'on ne vous permet pas de marcher pendant le jour dans les rues, sans avoir un soldat continuellement sur vos talons. Sous ce rapport, leurs précautions semblent être aussi inutiles et aussi incommodes que celles des Chinois. Avant le débarquément de l'ambassadeur, le docteur

docteur G. et moi allâmes à terre. En mettant le pied hors de notre canot, nous fûmes accostés par l'officier de garde, qui nous enjoignit de le suivre au palais. « Veuillez me dire, mes» sieurs, pourquoi vous descendez à terre, » fut la première question que l'on nous fit. Nous répondîmes : « C'est pour prendre des papillons »; et c'étoit réellement notre dessein. Cependant, pour les convaincre que nous disions la vérité, et n'avoir pas l'air de vouloir les plaisanter, nous tirâmes de nos poches nos réseaux de gaze, nos petites pincettes, les boîtes, et enfin tout le reste de l'appareil nécessaire pour cette sorte de chasse. Ils comprirent mieux de quelle nature pouvoit être cette sorte d'occupation, que le passage de Vénus, qui, à ce que nous dit le capitaine Cook, parut au vice-roi devoir être le passage de l'étoile du pôle du nord au pôle du midi. Ils parurent satisfaits sous ce rapport, et nous demandèrent ensuite quel emploi nous occupions dans l'ambassade; ce à quoi leur ayant répondu comme ils le desiroient, aussitôt un officier reçut l'ordre de nous accompagner. Nous étant avancés dans la campagne qui déborde la ville, nous vîmes des myriades de superbes papillons qui flottoient dans l'air; des

essaims de ces insectes, particulièrement d'une espèce marquée de rayures noires et jaunes, voltigeoient autour de la tête des arbres et des grands buissons, en si grande quantité, que tout en paroissoit couvert, comme dans l'Afrique méridionale l'on voit quelquefois les sauterelles couvrir la terre. Notre chasse continua si long-temps que l'officier, qui ne prenoit point du tout part à ce plaisir, trouva un prétexte pour s'en aller, nous laissant à notre grande satisfaction poursuivre en liberté cet amusement. L'on disoit que l'on ne donnoit aux étrangers des gardes que pour les empêcher d'être volés ou insultés par les noirs et les vagabonds qui pourroient être cachés dans les environs de la ville. Mais après que la suite de l'ambassadeur fut descendue à terre, lorsqu'on leur eut dit que nous les dispenserions très-volontiers de cette protection, nous eûmes la satisfaction de voir disparoître ces gens qui épioient notre conduite.

La maison que l'on avoit préparée pour l'ambassadeur étoit assez spacieuse, mais assez sale; et quoiqu'elle fût donnée comme étant meublée, il n'y avoit en réalité que très-peu de meubles, si l'on en excepte de vieilles chaises grossièrement faites, d'un bois fort

pesant, quelques tables, et des bois de lits à fond de roseaux, tout prêts à recevoir des matelas, mais qui n'avaient ni rideaux ni couvertures. Heureusement, nous débarquâmes nos lits; et bientôt nous nous aperçûmes que c'étoit le moyen de ne rien perdre en commodité ni en propreté; car les Portugais ne sont pas fort difficiles de ce côté-là. Derrière notre hôtel, il y avoit une longue pièce de terre, qui avoit été autrefois un jardin, mais qui alors étoit dans un état d'abandon total, et par-tout couverte de chiendent. La majeure partie des belles maisons de Saint-Sébastien ont d'un côté des pièces de terres plantées en arbres fruitiers, en fleurs ou en arbustes odoriférans.

Nous n'eûmes pas à nous plaindre du climat de *Rio-Janéiro* pendant notre séjour dans cette ville, quoiqu'alors le soleil fût juste sur le tropique méridional, et par conséquent très-peu vertical. Néanmoins, dans tout le temps que nous y restâmes, nous fûmes rarement incommodés par la chaleur, ou privés de prendre nos exercices accoutumés. La température ordinaire de l'atmosphère pendant le jour, étoit du 76e. au 84e. deg. de Farenheit. Les nuits ou les soirées étoient beaucoup plus

désagréables : si nous voulions prendre l'air, les chauves-souris et les mouches luisantes étoient à chaque instant prêtes à se jeter dans notre figure ; si nous restions à la maison, les scorpions, les mille-pieds, les scolopendres, rampoient sans cesse sur le plancher, et une espèce de grillon (*gryssus-gryllotalpa*), petit animal désagréable et dégoûtant, quoique nullement dangereux, grimpoit sans cesse sur les plats ou dans nos verres pendant le souper. Mais de tous les tourmens que j'aie jamais éprouvés de la part des insectes, dans quelque partie du monde que je sois allé, il n'en est aucun qui soit comparable à celui que m'a causé l'aiguillon des *musquitos* de Rio-Janéiro. J'ai senti le venin de leur petit dard, dans plusieurs parties du monde ; mais il ne m'a jamais occasionné une douleur qui pût d'aucune manière être comparée à celle dont leur piqûre étoit suivie dans ce pays. Je ne pouvois cependant attribuer l'extrême souffrance qu'ils me causoient, à une irritabilité accidentelle de mon sang, puisque tous les gens de l'expédition, sans en excepter un seul, étoient livrés au même tourment. Les yeux, la bouche, le front et les joues de ceux qui couchoient à terre, étoient enflammés et

ampoulés à un tel point, qu'ils en devenoient méconnoissables. Ceux qui avoient eu la précaution de se procurer des rideaux en réseaux, malgré qu'ils ne souffrissent pas autant que les autres, n'étoient pourtant pas entièrement à l'abri de ces insectes. Si un seul musquito se trouvoit par hasard renfermé dans le rézeau, le bourdonnement continuel qu'il faisoit autour de votre figure, et la crainte où l'on étoit toujours de sentir son dard, fatiguoit et empêchoit presqu'autant de dormir celui qui étoit renfermé dans cette sorte de rideaux, que celui qui étoit exposé sans défense à leurs attaques multipliées.

La quantité de ces insectes et des autres espèces d'animaux vermineux, doit s'attribuer plutôt à l'extrême mal-propreté des Portugais, qu'à la chaleur du climat. Les pièces du rez-de-chaussée de chaque maison, ne sont presque jamais balayées : elles servent de magasin pour mettre le bois, les vieux meubles, et loger leurs nombreux esclaves. Ce défaut de propreté se fait aussi remarquer dans leurs habillemens et sur leur personne; il y en a fort peu, même s'il y en a, qui ne soient affligés de quelques maladies de peau, que l'on regarde chez nous comme l'effet de la misère

et de la mal-propreté ; plusieurs ont une véritable lèpre, et même l'éléphantiasis n'est pas rare. Leurs repas se composent en grande partie de poissons, de fruits et de végétaux, avec l'immanquable plat de *farinha de pao*, ou farine de racine de manioc. Leurs mets, quels qu'ils soient, sont d'abord plongés dans l'huile ou dans la graisse, ensuite roulés dans cette farine, et formés en boules dans le creux de la main. Ils mangent très-rarement du lait, du beurre ou du fromage. Ce fut même avec beaucoup de peine que nous pûmes nous procurer un peu de la première de ces denrées pour notre thé, et même étoit-il horriblement mauvais. Leur bœuf est maigre et détestable ; quant au mouton, l'on peut à peine s'en procurer à quelque prix que ce soit. Les poules et les dindes s'y trouvent en quantité, et sont passables. Le marché est garni d'un grand nombre d'espèces de poissons excellens. Le pain que l'on fait avec la farine du froment qui croît dans la partie méridionale, est délicieux ; et les fruits, en général, ne sauroient être plus exquis dans aucune autre partie du globe.

L'une des premières demandes que peut faire, en entrant dans une ville, un voyageur

qui desire s'instruire, c'est qu'on lui indique une boutique de libraire. Un Anglais surtout, est si accoutumé à la commodité d'un Guide imprimé, par-tout où il voyage dans son propre pays, qu'il s'attend tout naturellement, mais trop souvent en vain, à trouver dans les autres pays un semblable moyen d'information. Après avoir cherché long-temps et avoir beaucoup demandé, nous découvrîmes enfin qu'il y avoit deux magasins de librairie à Saint-Sébastien; mais il ne fallut pas autant de temps pour voir qu'ils n'avoient rien de semblable à ce que nous desirions. Beaucoup de vieux bouquins de médecine et d'alchimie, encore davantage sur l'histoire de l'église et les disputes théologiques, et quelques volumes des exploits de la maison de Bragance, composoient leur catalogue; mais l'on n'y trouvoit rien qui eût rapport au Brésil. Cette partie de l'Amérique méridionale, l'une des régions du globe les plus fertiles, n'a peut-être pas fourni à la plume portugaise une seule page d'histoire naturelle, d'économie ou de statistique, outre ce que l'on voit dans les rapports généraux sur la conquête du Brésil. Un moine franciscain nous dit qu'il amassoit depuis long-temps des matériaux pour une *flora flu-*

minensis : c'étoit ainsi qu'il avoit l'intention d'intituler son ouvrage, par allusion au nom de Rio. Il avoit le projet de le publier incessamment ; mais je n'ai pas entendu dire depuis qu'il ait paru. L'on a dernièrement imprimé un petit ouvrage sur l'importance du commerce du Portugal et de ses colonies, par *Coutinho*, évêque de *Pernambuco*; mais il dit peu de chose du Brésil, et encore n'est-ce qu'un aperçu général, nullement descriptif. L'on prétend, il est vrai, que dans cette ville et à *Saint-Salvador*, le Gouvernement possède un grand nombre de volumes manuscrits, qu'ont écrits les Jésuites missionnaires. Si le fait est vrai, il est plus que probable qu'ils ne contiennent guère autre chose que le journal de leurs missions, et des copies de leur correspondance avec leurs supérieurs d'Europe. Si la majeure partie du loisir qu'ont les prêtres et les moines de Rio, où ils sont fort nombreux, n'étoit consacrée à la débauche et à l'indolence, ou employée à se mêler des affaires de famille, et de ce qui se passe dans l'intérieur des ménages, ou à répéter d'une maison dans l'autre, la chronique scandaleuse du jour; quelle belle occasion, quelle facilité ces hommes n'auroient-ils pas pour donner au

monde une histoire détaillée de tout ce qui regarde ce pays si intéressant, et cependant si peu connu !

La curiosité de ces personnes sacrées, qui les portoit à vouloir découvrir la nature et le but de l'ambassade en Chine, étoit trop grande et trop vive pour qu'ils eussent mis beaucoup de cérémonies à nous être présentés. C'étoit un concours perpétuel entre les couvents et notre hôtel. Dès que leur curiosité étoit satisfaite quant à ce qui nous regardoit, la conversation tomboit toujours sur l'obstination des Indiens, qu'ils injurioient trop souvent et trop grossièrement à cause de leur peu d'envie d'embrasser la religion chrétienne, attendu que ces braves moines avoient d'ailleurs fait peu d'efforts pour les convertir. Puis ils faisoient des contes sur les différens poids des gros diamans que l'on trouvoit dans les mines, et sur les fourberies affreuses des esclaves. Mais ce qui paroissoit le plus criminel chez eux, c'étoit la disposition des femmes de Saint-Sébastien à la galanterie. Madame l'abbesse d'un couvent qui n'étoit pas très-éloigné de notre demeure, se plaignit un jour au docteur G., d'être sujette à de violens maux de tête, pour lesquels il lui promit de lui donner quelques pilules. Dans

l'embarras que nous causoit notre réembarquement, il chargea d'une boîte un gaillard de moine de l'ordre de S. Benoît, en le priant de vouloir bien la remettre à l'abbesse le plus tôt possible. La curiosité de ce nourrisson de l'église, montée à son comble, l'engagea à ouvrir la boîte, et en se la portant au nez, il dit au docteur, en lui lançant un coup-d'œil significatif : « *Aha Domine, mercurialia ! ista* » *sunt mercurialia !* » et comme le docteur manifestoit un certain air de mécontentement, mêlé d'étonnement, de ce qu'il pût supposer que madame l'abbesse devoit avoir besoin de remèdes contre la maladie qu'il vouloit faire entendre; « madame l'abbesse, s'écria-t-il, » avec de longs éclats de rire, madame l'ab- » besse et toutes les dames de Rio, *pronæ* » *sunt omnes ac deditæ veneri,* » et il nous dit en termes non équivoques, que la plupart d'entre elles souffroient des suites funestes que leur avoient causées leur licencieux abandon et leur fréquent commerce avec les étrangers. Sa critique accusa encore les hommes plus sévèrement, et, soit que les sarcasmes du révérend monsieur fussent fondés ou non, ils n'en étoient pas moins indécens et indignes du caractère dont étoit revêtue la personne

qui les débitoit. Si ce n'est pas une impiété, c'est au moins un procédé lâche que de se servir du voile sacré de la religion, pour arracher l'aveu de ses foiblesses et de ses fautes à ce sexe, que nous, seigneurs de la création, appelons avec plaisir le sexe foible; et de l'exposer ensuite au ridicule, à la médisance et au mépris des hommes.

La familiarité avec laquelle les dames de Rio en usent avec les étrangers, n'est peut-être pas entièrement d'accord avec nos notions sur la retenue du sexe; mais je suis bien loin de croire qu'elle soit aussi criminelle qu'on l'a fait entendre dans les excellens voyages du capitaine Cook, où il est dit : Que c'est le moyen ordinaire des dames de Rio, pour assigner un rendez-vous aux étrangers, de leur jeter des fleurs sur la tête lorsqu'ils passent dans les rues. L'on ne peut nier que cette manière de jeter des fleurs ne soit un usage généralement adopté par les dames de Rio; mais je suis porté à croire ce que je ne voudrois cependant pas prendre sur moi d'assurer, qu'il vient plutôt d'une coutume qu'elles prennent dans les couvents, dans leur enfance, que d'aucun motif immoral; et qu'elles continuent de garder cet usage, non-seulement par ha-

bitude, mais encore pour paroître affables et plus sociables. A la grille du parloir du couvent de Santa-Clara, que plusieurs de nos compagnons visitoient chaque jour, l'habitude de présenter des fleurs étoit si générale, même parmi les enfans de 8 à 10 ans, qu'après y avoir fait quelques visites, personne n'y alloit sans se munir au moins d'un œillet; et il y avoit ordinairement une dispute entre ces jeunes filles, pour savoir laquelle viendroit la première à la grille, échanger sa fleur, prenant toujours soin, avant de la présenter, de la porter à ses lèvres; et après avoir baisé celle qu'elle recevoit en échange, elle se retiroit pour faire place à une autre de ses compagnes. Cet usage nous parut très-innocent, du côté de ces jeunes filles, et fut si loin d'être regardé comme criminel de la part de l'abbesse, qu'elle l'encourageoit au contraire ouvertement, sans autre dessein que celui de contribuer aux petits amusemens que peut admettre le triste confinement de la vie religieuse. Or, comme la majeure partie des dames de Rio a été élevée dans quelques-uns de ces couvents, on s'imagine facilement que, dans un pays où l'on se procure si peu de divertissemens, elles se rappellent avec plaisir les jeux fa-

voris de leur enfance, quoiqu'elles se trouvent alors dans un état bien différent, mais guères plus libres. Les femmes qui, comme je suis porté à le croire, sont, dans tous les pays, plus sociables que l'autre sexe, et dont le caractère est infiniment plus bienveillant, ont aussi, dans leur conduite, une tâche bien plus difficile à remplir. Si elles sont sérieuses et réservées, elles passent pour prudes; si, au contraire elles sont enjouées et ingénues, elles s'exposent à des critiques d'un autre genre.

Par rapport à celles de *Rio-Janéiro*, j'avoue que, malgré les fortes présomptions qu'on a élevées contre elles, je n'ai jamais rien pu découvrir, dans leur conduite, qui me confirmât dans l'opinion, qu'elles fussent plus galantes ou plus immorales que les femmes des autres pays. On peut être frappé d'abord de leur humeur enjouée, qu'elles manifestent par leur sourire, par leurs signes de tête, et par les fleurs qu'elles jettent de leur balcon sur les étrangers qui passent dans la rue ; mais après leur avoir vu faire cela cent fois, leur père ou leur mari étant à leurs côtés, peut-on raisonnablement y voir une manière d'inviter à un rendez-vous en tête-à-tête, ou sauroit-on même l'interpréter

de toute autre manière, que comme un usage du pays, pratiqué sans aucune réflexion? Ce seroit encore bien moins une raison suffisante pour les censurer aussi cruellement qu'on l'a fait. Il est à peine possible de juger des dispositions et du caractère moral de toute une nation, d'après les rencontres accidentelles, et les observations que l'on a pu faire durant quelques heures seulement de la journée, pendant une semaine de séjour ; et toutes les fois que le caractère du beau sexe est mis en question, nous devons au moins incliner du côté favorable, ne fût-ce que par cette raison que, dans tous les pays possibles, cette moitié de la société doit en grande partie ses bonnes et ses mauvaises qualités, et sur-tout celles-ci, à la conduite des hommes.

Les usages diffèrent selon les pays ; et les coutumes locales sont quelquefois si extraordinaires, que les conséquences qu'en tireroit un témoin oculaire, pourroit souvent être fausses. Il étoit autrefois d'usage en France, que les messieurs embrassent toutes les dames qu'ils pouvoient rencontrer dans les rues, le jour du premier de l'an. Celui qui n'eût pas rempli ce devoir, eût été regardé comme un jeune homme sans usage et sans

éducation. Je me rappelle qu'en passant dans les rues de Liverpool, vers le milieu du jour, je rencontrai une fois une demi-douzaine de jeunes filles qui, d'un air fort éveillé, m'arrêtèrent, et qui, à en juger par leur ton, sembloient vouloir me traiter très-sévèrement. J'appris bientôt qu'il existoit dans cette ville un ancien usage qui permettoit aux femmes de saisir tous les messieurs qu'elles voudroient, *dans la rue*, le mardi de Pâques, pour les faire sauter en l'air; et s'ils refusoient de faire ce qu'elles desiroient, de les jeter dans le ruisseau; et que pour cela ce jour se nommoit le *jour des sauts*. Supposé que le hasard eût voulu que le capitaine d'un vaisseau portugais se promenât dans les rues de Liverpool, pour la première fois, le mardi de Pâques, et fût traité de la manière dont je viens de parler, puis renvoyé de suite à son bord, ainsi que les Portugais de Rio envoient les étrangers, chacun sur son vaisseau, dès le coucher du soleil; l'on peut aisément s'imaginer quelle sorte de caractère ce capitaine eût été disposé à donner aux femmes de Liverpool. Le jugement qu'il en auroit porté eût certainement été aussi injurieux qu'éloigné de la vérité.

Que l'on dise que les dames de Rio sont extrêmement vives et peu réservées, j'en serai très-d'accord ; mais en vérité doit-on beaucoup s'en étonner? Elles passent toute la journée chez elles, dans une sombre retraite, et elles voient bien rarement d'autres personnes que celles qui composent leur famille, si ce n'est le soir, quand elles se montrent sur leur balcon ou vont à vêpres. L'on peut les comparer dans ces momens, à l'oiseau qui vient de recouvrer la liberté en s'échappant de sa cage. Malgré cela, je ne doute point que cette ville ne renferme uu assez grand nombre de femmes d'une vertu fort traitable. En effet, s'il en est un petit nombre qui, malgré une apparence de vertu, sont cependant assez indiscrettes pour faire aux étrangers des avances déplacées, je crains fort qu'elles ne trouvent un trop grand moyen d'excuse dans la conduite abominable de quelques hommes, à l'égard desquels l'affreuse accusation des moines ne paroît être que trop bien fondée.

La plupart des femmes de Rio, en raison de leur réclusion et du peu d'exercice qu'elles ont, sont sujettes à prendre de l'embonpoint de bonne heure. Leur teint ordinairement est pâle ou blême; mais elles ont presque

toutes de grands yeux noirs fort expressifs, et de belles dents. Leurs longs cheveux noirs sont généralement tressés, attachés avec des rubans blancs ou de couleur, et ornés de guirlandes de fleurs, mais plus volontiers de celles qui ont une odeur forte et agréable, comme le *plumeria*, le *polianthes*, ou la tubéreuse et le jasmin.

Cependant les dames un peu âgées, et celles qui veulent avoir l'air de suivre les modes d'Europe, remplissent leurs cheveux noirs d'une quantité d'huile et de farine. Leur habillement, lorsqu'elles sont chez elles, se compose d'une camisolle en mousseline fine, ou de calicos bordés d'une dentelle, avec un jupon à falbala; quelquefois elles portent des bas, mais le plus souvent elles s'en passent. Elles vont rarement à pied dans les rues; ordinairement elles sont dans des chaises ouvertes des deux côtés, portées par des esclaves, de la même manière que les Chinois portent les leurs, c'est-à-dire, par le moyen de deux perches qu'ils se mettent sur les épaules. Les hommes qui sont assez riches vont communément dans des espèces de cabriolets grossiers, traînés par deux chevaux. Ils sortent rarement sans leur épée et leur chapeau relevé; ils por-

tent une paire d'énormes boucles en or ou en argent, sur leurs souliers, et aux jarretières elles sont montées en diamans ou en topazes du Brésil. Ordinairement ils sont enveloppés dans un grand manteau, même pendant la plus forte chaleur.

Nous eûmes peu d'occasions de juger quel était l'état de la société à Saint-Sébastien ; mais l'on peut s'en former une idée assez juste, par ce qu'il est dans leurs autres établissemens. On dit que les habitans se rassemblent quelquefois au *passeo publico*, où ils se donnent à souper, se promènent, font de la musique, tirent des feux d'artifice, et enfin restent fort avant dans la nuit; mais pendant notre séjour, nous ne vîmes rien de tout cela. L'on dit aussi qu'il se donne de temps en temps des bals et des concerts au palais du gouvernement. Le vice-roi étoit regardé comme un homme extrêment avare, qui n'avoit d'autre desir que celui d'amasser une fortune de prince. Il y a aussi une salle d'opéra, mais elle étoit fermée depuis quelque temps, à cause de la maladie de la reine de Portugal : ainsi nous fûmes assez malheureux pour ne voir aucune de leurs assemblées, ni de leurs amusemens, ni de leurs grands repas. Les habitans de cette ville sont

fort indolens, très-jaloux les uns des autres, et extrêmement superstitieux. Ils partagent la journée entre le sommeil et la cérémonie; d'ailleurs, leur défiance mutuelle n'est guères propre à les inviter aux plaisirs de la société. Effectivement, l'esprit de la masse du peuple n'est pas assez cultivé pour qu'il puisse y trouver de l'agrément. Car c'est une vérité reconnue, ainsi que l'a observé un écrivain philosophe: « Que l'homme s'attroupe sans former une » société (1). »

Comme le but que l'on s'étoit ostensiblement proposé en faisant la conquête du Brésil, étoit la conversion des naturels à la religion chrétienne, toutes les églises et tous les couvens sont richement dotés; mais quel qu'ait été autrefois le zèle du clergé pour exécuter ce projet, il a déjà depuis long-temps fait place à l'indolence et au luxe de la vie monastique; et quoique ces saints personnages croient qu'il est de la prudence de conserver un extérieur de dévotion, en observant d'une manière extraordinairement ponctuelle, les cérémonies religieuses qui frappent l'œil du vulgaire; ils se relâchent cependant dans leur morale et

(1) « Without intelligence, man is not *sociable*, he » is only *gregarious*. »

dans leur conversation, et ils ne sont pas du tout enclins à la sévérité à l'égard des laïques. Leur influence est néanmoins fort grande; mais ils sont peu craints, parce que l'on n'a point établi de tribunal de l'Inquisition dans le Brésil. On n'entend que le son des cloches pour matines, vêpres, la grand' messe, ou pour annoncer le *Requiem* solennel que l'on va chanter à une bonne ame qui, en s'en allant dans l'autre monde, a fait un legs considérable à l'église; joignez-y les fréquens éclats des fusées volantes et des pétards; vous aurez une idée du perpétuel tintamare par lequel les prêtres du Brésil, comme le dit Boileau :

Pour honorer les morts, font mourir les vivans.

A peine se passoit-il un jour que nous ne vîmes quelques pompes funèbres, accompagnées par des prêtres qui portoient des flambeaux, en chantant le long des rues leur lugubre office des morts; et il n'y avoit pas de soirée que quelque saint du calendrier, ou la statue de la Vierge, qui est renfermée dans une boîte à chaque coin de rue, ne fût porté en procession dans la ville, au milieu des prêtres, des soldats sous les armes, et de la musique. Ces sortes de statues que l'on porte

ainsi en procession, sont quelquefois couvertes de diamans fins, de topazes et d'autres pierres précieuses, sans compter la dentelle d'or et d'argent dont elles sont enveloppées. Tous ces bijoux sont quelquefois fournis par les églises auxquelles appartiennent les statues, et d'autres fois par les plus riches habitans, dont fort peu seroient assez impies pour refuser leurs diamans, lorsque la Vierge est exposée aux regards du public. Malgré l'habitude de voir, presque chaque jour, ces fêtes religieuses, le peuple n'y est pas moins attentif. Quand la cloche sonne, tous les hommes qui sont dans la rue ôtent leurs chapeaux, et ils en font autant quand ils passent devant la niche où est placée la statue de la Ste. Vierge. En outre, lorsque les fusées volantes ou les pétards éclatent en l'air, les yeux se tournent naturellement vers les hauteurs sur lesquelles les églises et les monastères sont bâtis.

L'on ne s'attend pas, je pense, à recevoir de moi aucun détail sur l'état de la campagne, ni sur ce qui regarde le mode et les progrès de la culture, ou la condition des habitans. Une courte excursion que nous fîmes à la vallée de *Tejeuca*, à vingt milles environ

au sud-ouest de Saint-Sébastien, nous fournit cependant une occasion d'observer de quelle pitoyable manière étoit négligé ce pays si riche et si fertile, même dans le voisinage de sa ville la plus peuplée. Dès que l'on est sorti des faubourgs, l'on ne trouve pas de chemins qui soient pratiquables pour des voitures pendant plus de dix milles. Dans notre course, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, à la fin de la sixième à peu près, où nous trouvâmes des chevaux préparés pour continuer notre voyage. Nous entrâmes aussitôt dans une grande forêt, où nous fûmes souvent forcés de descendre pour enjamber par dessus de gros troncs d'arbres, qui étoient tombés en travers dans le passage, où on les laissoit pourrir tranquillement. Là, nous eûmes tout le temps de nous reposer sous l'ombrage frais de ces arbres majestueux qui n'avoient pas cessé d'être verts depuis plusieurs siècles qu'ils existoient, et d'y entendre à notre aise le concert champêtre que nous donnèrent des oiseaux qui tous nous étoient inconnus. Cependant les embarras fréquens que nous causoient les arbres, les rochers, les marécages, devenoient ennuyeux et même insupportables. Depuis l'instant où nous avions

quitté la ville, jusqu'à celui auquel nous étions arrivés sur le bord de la forêt, la campagne nous avoit paru assez mal cultivée ; mais au-delà elle l'étoit encore bien davantage. Le pied des montagnes étoit bordé de forêts ; les vallons étoient couverts d'arbres d'une immense hauteur, et le sommet de la côte des mêmes montagnes étoit garni de taillis; en sorte qu'on ne voyoit pas un pouce de terre qui fût à découvert.

En gravissant les hauteurs vers l'ouest, nous passâmes près d'une magnifique cascade, qui nous parut avoir été autrefois extrêmement visitée; car nous vîmes un grand nombre de noms qui avoient été gravés sur les côtés d'une caverne voisine, dans laquelle se trouvoient une table taillée dans le roc. Le torrent tomboit dans un vallon fertile et romantique, qu'il traversoit en serpentant pour aller se jeter dans un petit bras de mer. Nous ne vîmes dans tout ce vallon que deux habitations, dans l'une desquelles nous nous rendîmes pour passer la nuit ; elle n'étoit presque pas meublée, et fort sale. Nous y endurâmes des tourmens presqu'insupportables de la part des *musquitos*, qui nous attaquoient continuellement pendant que nous étions couchés sur-

des lits de bois, à fond de roseaux, sans matelas ni rideaux. Les plantations étoient entièrement cultivées par des esclaves, et abondoient en coton, café, cacao, sucre, fruits, et autres productions de valeur. Le propriétaire qui avoit cent esclaves sur cette habitation étoit un gros négociant de Rio, regardé comme un homme fort riche; mais sa manière de vivre, autant que nous en pûmes juger, ne devoit offrir aucun agrément. Au milieu de la plus grande abondance des choses nécessaires à la vie, et même au luxe, il étoit entièrement étranger aux avantages qu'il eût pu en tirer: il se plaignoit très-haut de l'oppression de la mère-patrie; il disoit que le monopole, les prohibitions et les taxes avoient ruiné le commerce, détruit l'agriculture et découragé l'industrie; que le mécontentement étoit devenu si général depuis les impôts et les restrictions dont le Brésil étoit accablé, qu'il ne seroit point surpris de voir les habitans de cette colonie, secouer le joug du Portugal, et assurer leur indépendance, à l'instar de leurs frères dans le nord du même continent.

ADDITION

AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Rio-Janéiro, en 1782, *d'après une Relation allemande qui n'avoit pas encore été traduite* (1).

.....« Quoique l'hiver fût déjà commencé,
» le temps étoit doux et agréable.... Les
» brouillards qui sembloient s'élever de la
» mer jusqu'au firmament, nous cachoient
» souvent l'aspect pittoresque de la baie;
» souvent aussi leur rideau, en se déchirant,

(1) Le titre de l'ouvrage d'où nous tirons ce morceau est, en allemand : *Reisen nach Sud-Amerika, Asien, Afrika, von F. L. Langstedt*, etc.; c'est-à-dire : Voyage en Amérique méridionale, en Asie et en Afrique, par *Langstedt*, 1 vol. *in*-8°., Hildesheim, 1789. L'auteur servit comme aumônier d'un régiment hanovrien aux Indes orientales, dans la guerre de 1778-83. Il écrit sans élégance, sans prétention, sans ordre même; mais il a le grand mérite de n'être ni déclamateur, ni mauvais plaisant, enfin, de rendre fidèlement les impressions qu'éprouva son ame loyale et sensible. Nous avons souvent transposé, abrégé ou coupé ses phrases.

» nous découvroit le rivage avec ses monta-
» gnes singulièrement variées de figures, cou-
» vertes de forêts magnifiques et exhalant une
» odeur aromatique. Les nègres, jouant sur
» des trompettes, voltigeoient autour de nous
» sur de très-longs canots, qu'on gouverne
» en se tenant debout. D'autres bateaux, cou-
» verts de parasols, amenoient des seigneurs
» portugais qui venoient admirer la belle
» flotte anglaise. On nous apporta une im-
» mense quantité de fruits.... Les oranges se
» vendirent à un *schelling* anglais (24 sous)
» les 150.... Les canots étoient faits du bois
» *vermiatico* qui a la qualité de ne pas pou-
» voir couler à fond.

» Nos malades furent débarqués dans l'île
» d'*Inchades*; ils s'y construisirent des her-
» mitages au milieu des bosquets charmans
» que la nature leur offroit. L'air frais ra-
» nima chez la plupart d'eux les forces vi-
» tales.... J'y prêchai le second jour de la
» Pentecôte, sous le magnifique ombrage des
» citronniers et des orangers. Les malades m'é-
» coutoient, couchés sur le gazon odoriférant.
» Quels sentimens de reconnoissance péné-
» troient nos cœurs pour le divin Auteur de
» tant de bienfaits!

» L'eau, qui est conduite dans la ville par » l'aqueduc de Cariacos, est infiniment meil- » leure que les voyageurs n'ont dit. Quoi- » que prétende le capitaine Cook, la farine et » le pain sont bons. Le bœuf et le mouton » ne sont pas d'une qualité supérieure, mais » le porc est si excellent, et d'une digestion » si facile, qu'on l'ordonne même aux ma- » lades. On ne mange pas du veau, mais du » bœuf jeune.... Le rhum, l'arak, le vin, le » café, le sucre sont à bon marché; la volaille » est un peu chère, mais délicieuse, sur-tout » les canards de Turquie et les dindes. On » vend les singes et les perroquets pour 2 » schellings la pièce. On reconnoît les au- » berges (1) à un morceau de toile de coton, » suspendu à un bâton, comme chez nous » l'enseigne des cabarets. Elles sont mauvaises » et l'on vous y surfait.

» La ville de Rio-Janéiro a des rues assez » larges et régulières, mais sans pavé (2); les » maisons sont construites sans goût et sans » symétrie; des balcons en bois les défigurent

(1) Il y en a donc, quoiqu'en dise M. Barrow? (*Note du Traducteur.*)

(1) Les principales rues l'ont été depuis. (*Note du Traducteur.*)

» presque toutes. Le palais du vice-roi, l'hô-
» tel de la monnaie, l'opéra, la maison de
» détention, les écuries royales, voilà les édi-
» fices les plus distingués, auxquels il faut
» joindre quelques vastes couvens, situés dans
» des positions superbes, et plusieurs églises
» surchargées d'or, d'argent et de pierreries.
» A l'exception d'un petit nombre des mai-
» sons, on ne trouve ici point d'appartemens
» tapissés; par-tout ce sont les quatre murs
» blanchis; par-tout, au lieu des vitres, on
» voit des jalousies en cannes fendues, au tra-
» vers desquelles les belles et blanches Portu-
» gaises contemplent, et quelquefois même
» agacent les voyageurs passans, en se gar-
» dant pourtant bien de se laisser prendre
» la main, au moins en plein jour....

» Les dames d'un rang distingué portent
» des manteaux rouges (1); les femmes de

(1) Ainsi, il est probablement faux qu'aucune femme comme il faut se montre publiquement à Bahia, en chemise et jupon, quelque bordée et ornementée que puisse d'ailleurs être la chemise. Ce costume, sans doute, n'appartient qu'aux femmes d'un rang inférieur, ou est au moins réservé pour l'intérieur des appartemens. Voyez *Lindley*, Voyage au Brésil, page 190.

(*Note du Traducteur.*)

» couleur et les négresses n'en peuvent porter » que des noirs, avec des jupons bleus. Les » diamans dont on charge la tête et les bras, » les patenôtres en perles et en corail, quel- » quefois des amulettes précieuses, font partie » de la toilette des femmes.

» Les habitans d'une fortune médiocre » sortent dans des demi-chaises, attelées de » mulets; ceux d'un rang supérieur se laissent » porter, par leurs nègres, dans un lit de » toile de coton, suspendu à un bambou » de 12 à 14 pieds. On appelle ces lits des » *serpentines*. On met beaucoup de luxe à » orner ces lits, de franges et de broderies; » les rideaux permettent à celui ou celle qui » s'y trouve, de passer sans se faire con- » noître, ou de saluer ses connoissances; et si » l'on prend ce dernier parti, on se compli- » mente, on s'entretient même pendant un » assez long espace sans sortir du lit. » (On a depuis introduit à Rio, les chaises à porteur, usitées à Bahia; chaises qui, au reste, ne diffèrent pas beaucoup des serpentines, si ce n'est par la boiserie et la sculpture. *(Lindley,* page 192.*)*

« Les Portugais ont été calomniés (1); on

(1) Sur-tout par leurs soi-disant alliés, les Anglais.

» les a représentés comme la nation la plus cor-
» rompue, la plus avilie, la plus indolente,
» et en même temps la plus vindicative, la
» plus hypocrite, la plus barbare; rien de
» tout cela. Ils ont les vices des autres peu-
» ples méridionaux; la populace porte à l'ex-
» cès ses passions, parmi lesquelles pourtant
» le goût des fêtes, du luxe et de l'oisiveté
» prédomine. Les classes supérieures m'ont
» paru renfermer d'aussi honnêtes gens que
» dans aucune autre contrée (1). Les Por-
» tugais se sacrifient pour les intérêts de
» celui qu'ils ont une fois pris en affection.
» J'ai été voir le célèbre couvent de Saint-
» Antoine; le prieur m'embrassa cordiale-
» ment, quoique je ne me fusse pas caché d'être
» protestant; il me questionna sur l'état de la
» philosophie et de la religion en Europe,
» et m'entretint assez long-temps d'une ma-
» nière fort agréable.... Un autre jour j'exa-
» minai tous les bâtimens de ce couvent et

On sait que les Anglais partagent le genre humain en deux classes, l'une composée de ceux qu'ils haïssent, l'autre, de ceux qu'ils méprisent. Les nations de l'Europe n'ont que le choix. (*Note du Traducteur.*)

(1) Toutefois, M. de Langstedt n'a point vu les officiers de justice. (*Note du Traducteur.*)

» principalement la *bibliothèque.* Elle ren-
» ferme une collection complette des pères
» de l'Eglise, et en général un assez bon choix
» d'ouvrages de théologie, de droit et d'his-
» toire, c'est-à-dire, d'ouvrages catholiques;
» ils dirent avoir perdu la clef de la salle où
» étoient les *libri prohibiti.*

» Au reste, ces dignes pères ne savent que
» faiblement le latin, et encore moins le grec
» ou l'hébreu (1). Il suffit, me dit un des
» moines, de savoir lire *le missale roma-*
» *num.* Ils me firent beaucoup de compli-
» mens sur mes connoissances, et me don-
» nèrent à entendre que si j'avois été de leur
» religion, ils m'auroient offert une des pre-
» mières places parmi eux.

» Le clergé est fort tolérant. Il lui est
» défendu de faire des prosélytes et même
» de parler avec chaleur contre les autres
» sectes religieuses. L'Inquisition n'a plus
» aucune influence. » (Dans la conscription
on comprend sans façon les jeunes gens pro-
tégés ou, comme on dit, *familiers* de l'Inqui-

(1) On voit que c'est un ministre protestant qui parle. Les *trois* langues savantes sont exigées des candidats de théologie en Allemagne et dans le Nord, je crois même en Angleterre. (*Note du Traducteur.*)

sition, malgré leur petit médaillon. (*Lindley*, page 128.)

« Les fêtes religieuses forment une partie » essentielle des amusemens publics. On cé- » lèbre la veille des fêtes en allumant de grands » feux de joie, où l'on brûle souvent des bois » odoriférans; le peuple lance des raquettes; » Nous vîmes une croix en feux de Bengale, » qui fit un effet magnifique. » (Même coutume à Bahia. La veille de la fête de Saint-Jean ils coupèrent un grand nombre d'arbres droits, grands et minces, semblables aux peupliers, et les plantèrent dans tous les environs de la ville. On amassa du bois sec autour des arbres jusqu'à la hauteur des branches, et le soir on alluma nombre de grands feux. » (*Lindley*, page 126.)

« Les religieuses jouissent d'une très-grande » liberté. Il leur est permis de donner de » petites collations à des messieurs connus » de madame l'abbesse; d'entretenir avec eux » une correspondance, et même de se trouver » avec eux tête-à-tête. L'abbesse du couvent » Justinien se laissoit faire la cour par le » vice-roi, les généraux et l'évêque *in par-* » *tibus*...... J'ai vu dans ce même couvent » une fort jolie novice prendre le voile. La

» musique

» musique étoit infiniment supérieure à mon
» attente.

» J'ai assisté à un *oratorio* en l'honneur de
» S. Jean, et à un opéra intitulé *la Buona*
» *Figlia*. Les décorations étoient mau-
» vaises, le poëme étoit suranné, mais l'exécu-
» tion de la musique étoit excellente, et le jeu
» des acteurs n'en étoit pas indigne. Le local
» de l'opéra est assez grand et bien arrangé.

» Même dans les convois funèbres, les
» personnes du cortège, leur long cierge à
» la main, chantoient d'une manière assez
» agréable.

» Le vice-roi, *don Louis de Vasconcellos*,
» montroit à nos chefs toute sorte de poli-
» tesse. Il les reçut assis sur un trône, mais
» la salle n'avoit pour ornement que les quatre
» murs nouvellement blanchis. Don Vascon-
» cellos sortoit dans un carrosse attelé de
» quatre mulets, sous l'escorte de cinq dra-
» gons.

» Une preuve des idées libérales des Por-
» tugais, c'est la confiance que le Gouverne-
» ment avoit montrée à un étranger, à un de
» nos dignes compatriotes (1), qui étoit venu

(1) C'est un Allemand qui parle.

» en Portugal avec le comte de la Lippe ; je » veux parler de l'estimable général *Bœhme.* » Il occupoit le poste d'inspecteur-général » des troupes portugaises au Brésil. Il me » montra toute sorte de bontés, me procura » des renseignemens curieux, et m'admit dans » sa bibliothèque nombreuse et choisie. Dans » un beau jardin qui dominoit la vue de toute » la baie, il avoit réuni plusieurs sortes de » plantes et d'arbres du Brésil.

» Cet officier avoit établi le meilleur ordre » parmi les troupes portugaises. La garnison » de Rio-Janéiro étoit composée de cinq » régimens d'infanterie, deux de cavalerie et » un d'artillerie (1). Toutes ces troupes se mon- » troient, du moins à la parade, très-habiles » dans la grande et la petite manœuvre. La » marine étoit insignifiante et les bâtimens de » guerre étoient à cale plate, pour servir entre

(1) Les Portugais dirent, en 1792, au capitaine Parish, compagnon de voyage de notre *Barrow*, qu'il y avoit, en 1792, à Rio-Janéiro, six régimens d'infanterie, deux d'artillerie, deux escadrons de cavalerie, deux bataillons de milice disciplinés, et 200 nègres libres disciplinés, faisant en tout plus de 10,000 hommes.— M. Barrow prétend qu'il y avoit beaucoup d'exagération dans ce rapport. (*Note du Traducteur.*)

» les rochers; la mâture en étoit foible, les
» bords très-bas, les cordages médiocres.

» Une excursion dans la campagne m'ap-
» prit à admirer la beauté de ce pays. Je vis
» beaucoup de jardins, de plantations et de
» maisons de campagne. Des haies vives
» d'orangers de 20 pieds, séparoient souvent
» les champs où l'indigotier étaloit sa fleur
» d'un jaune rougeâtre. Beaucoup de champs
» étoient plantés en laitue, fèves, pois, patates
» et ignames. Au lieu de fumier, je vis les
» nègres porter sur le sol une sorte de sable
» rougeâtre. (Ceci mériteroit un examen.)
» Mais les mines et les sucreries ont soustrait
» à l'agriculture le nombre de bras néces-
» saire pour rendre le Brésil indépendant de
» la métropole quant à la subsistance.... Le
» terrain est bien fertile; tout y vient spon-
» tanément. Les papayers, les bananiers, les
» pisangs, les lentisques y abondent. On n'y
» trouve pas de bons raisins, quoiqu'en aient
» écrit quelques auteurs (1). Une espèce de

(1) *Barrow* se récrie beaucoup contre ceux qui disent que le raisin de l'Amérique ne vaut rien pour faire du vin; mais *Lindley* assure que les habitans de Bahia ne pouvoient pas tirer de vin de leurs raisins, quelqu'excellens que fussent ceux-ci. La fermentation étoit trop rapide et trop forte.

» courges sert à faire des pâtés d'un bon goût.
» Le fruit du pisang est recommandé comme
» très-sain aux enfans, aux vieillards, même
» aux malades; la tige sert à nourrir les vaches
» et les chèvres. Cet arbre devient ici très-
» haut et donne beaucoup d'ombrage. Une
» espèce de pin, dont le tronc est recouvert
» d'aiguilles vertes, porte un fruit semblable
» aux châtaigniers.... Le tabac en feuilles me
» parut abonder trop en suc mucilagineux.

» La chaleur de l'été brûle ici tous les
» végétaux, et pendant cette saison les tra-
» vaux champêtres souffrent de grandes dif-
» ficultés. L'hiver, la plus agréable et la plus
» bienfaisante des saisons, est aussi l'époque
» choisie pour labourer les champs et pour
» travailler aux jardins. Je vis fleurir pendant
» l'hiver, les roses et les lys d'Europe, les
» pois et les fèves d'Espagne, qui donnent
» deux cents pour un; l'herbe, dans les *sa-*
» *vannes* ou prairies, étoit rude et peu abon-
» dante: les fleurs que je vis me parurent
» moins belles que celles de l'Europe.

» Les lézards fourmillent aux environs de
» la ville: j'en vis de toutes les tailles et de
» très-belles couleurs. Les moustiques et les
» mouches vous tourmentent.

» Dans le port de Rio l'on trouve une
» grande quantité d'oignons de mer (*squilla*),
» des étoiles de mer et autres mollusques.
» Les coraux de toute sorte y abondent.

» La population de Rio n'est que de
» 30,000 individus (1). Il y a 14 nègres ou
» mulâtres pour un blanc. On trouve dans la
» ville des cordonniers, des tailleurs, des
» menuisiers, des horlogers, des orfèvres et
» sur-tout beaucoup de joailliers. »

(1) Cela paroît au dessous de la vérité.
(*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE IV.

MÉMOIRE SUR LE BRÉSIL (1),

(PAR LE TRADUCTEUR.)

L'Amérique portugaise rappelle, par sa vaste étendue, les fameux empires de l'antiquité; elle leur ressemble encore en ce que nous ne la connoissons guères : tâchons au moins de réunir sous un seul point de vue le peu de choses que nous en savons.

Le nom de *Brésil* n'a été donné originai-

(1) Ce mémoire remplace le chapitre 5 de l'original, portant pour titre : *General Observations on the Brazils*. M. Barrow y trace le tableau général du Brésil, d'une manière certainement bien moins rapide, moins superficielle, moins inexacte que ne l'a fait *Pinkerton* dans sa géographie, tant vantée par les Anglais et par les ignares anglomanes du continent; mais pour savoir plus que Pinkerton, notre auteur n'est pas encore fort instruit. Ce chapitre de M. Barrow, admirable à Londres, eût paru très-médiocre à Paris; il eût fallu des notes et des additions en très-grand nombre, qui en auroient rendu la lecture désagréable.

rement qu'aux côtes maritimes depuis Para jusqu'à la grande rivière de Saint-Pédro. Les contrées situées sur les rivières des Amazones, de Madéra, de Xingu, portoient, dans les anciennes relations, le nom de pays des Amazones ; elles sont à présent, pour la plus grande partie, comprises dans le gouvernement de Para. La dénomination de Paraguay, dans les cartes un peu anciennes, s'étend sur la plus grande partie du gouvernement de Matogrosso, et sur la partie occidentale de celui de Saint-Paul ; mais l'usage moderne comprend toutes les possessions portugaises dans l'Amérique méridionale, sous le nom général de Brésil.

Le Brésil, qui s'étend du 3me. parallèle de latitude nord jusque vers le 35me. latitude sud, et depuis le 37me. degré au 75me. de longitude de Paris, renferme probablement plus que les deux cinquièmes parties de la surface de l'Amérique méridionale.

Les limites terrestres du Brésil commencent, au nord, à la rivière Araouary, qui se jette dans l'Océan au sud du cap Nord ; elles suivent les bords de cette rivière jusqu'à sa source, et ensuite une ligne droite jusqu'à la rivière Blanche (rio Branco) ; telle est la frontière

vis-à-vis des Français. Elle continue des environs du lac Parima jusqu'à San-Carlos sur le rio Négro. Quoique déterminée par des traités, les frontières entre les colonies espagnoles et portugaises sont assez vaguement marquées sur les cartes. D'après le traité de Saint-Ildefonse, en 1778, les frontières commencent à 34 degrés 50 minutes au sud, à la Punta de Castillos et de là à travers le lac Mérin jusqu'aux hautes terres, et suivant celles-ci, jusqu'au Parana; suivant le cours de cette rivière jusqu'à l'Uraguai: de là elles remontent ce fleuve pendant quelques lieues, par une ligne entre celui-ci et la rivière de la Plata, jusqu'au lac de Xarayes; puis elles suivent la rivière Ytenas, branche de la rivière Madéra, jusqu'au confluent de l'Yalo; de là, en croisant plusieurs rivières, elles arrivent auprès de l'embouchure de l'Yahuarai, près de Saint-Paul d'Omaguas, sur le fleuve des Amazones. Au nord de cette rivière, elles sont marquées, par une ligne tirée de l'entrée de l'Ica jusqu'à un point sur les bords de l'Yupeira, et par différentes lignes jusqu'aux montagnes qui versent leurs eaux dans la Guyane hollandaise, etc., etc., etc.

Quoique *Cabral* soit incontestablement le

premier navigateur européen qui ait vu la côte orientale du Brésil, il y a lieu de croire que Vincent Pinçon, en 1499, un an avant la découverte de Cabral, avoit visité l'embouchure de l'Amazone, ou du moins les côtes de l'île Maranjo. Améric Vespuce examina, en 1501, la côte septentrionale, et en 1503, il découvrit la baie de Tous-les-Saints; Magellan découvrit la côte méridionale depuis Rio-Janéiro à la Plata. Ces premiers voyageurs désignèrent le pays sous le nom de *Terre de la Sainte-Croix*, donné par Cabral. Peu de temps après le bois de teinture rouge, trouvé à Pernambuco, fit donner à cette contrée le nom de *Brasil* ou Brésil, nom sous lequel ce bois étoit connu sous le douzième siècle (1), et qui vient, selon notre opinion, d'une racine, commune aux gothiques Danois, Suédois, Français, etc., *brasa*, braise, etc. Cette racine dénote, dans toutes les langues gothiques, un feu ardent et rouge. Les Français tentèrent sans succès, en 1556, de s'établir près de l'endroit où s'élève aujourd'hui Rio-Janéiro; mais les essais réi-

(1) *David Kinechi*, diction. hébreu, *Herbelot*, *Edresi*, etc.

térés que les Hollandais firent pour s'emparer du Brésil, depuis 1626 jusqu'en 1654, menacèrent sérieusement les Portugais de la perte de ce pays. Les Hollandais avoient profité du malheureux asservissement où le Portugal se trouvait, pour s'établir d'abord à San-Salvador, et ensuite à Olinda de Pernambuco. Sauver le Brésil fut une des premières opérations par lesquelles la dynastie de Bragance se montra digne du trône des Emmanuel et des Sébastien. Depuis cette époque, le Portugal est resté possesseur tranquille de cette riche et vaste contrée.

Cependant ils n'ont pas encore réduit toutes les peuplades brasiliennes au même degré d'obéissance et de tranquillité, puisqu'encore, en 1782, il y avoit aux environs de Rio de petites bandes de sauvages, de 50 à 60, qu'on poursuivoit en vain dans les montagnes (1).

La géologie du Brésil offre encore un vide absolu. La principale masse des montagnes paroît devoir se trouver au nord-ouest de Rio-Janéiro, vers les sources de la rivière de Saint-François, de celles de Parana, et de la

(1) *Langstedt*, Voyage, page 64. Comparez *Lindley*, Voyage, page 28.

rivière des Tocantins. En partant de ce point, une chaîne s'étend parallèlement à la côte du nord, sous les noms de *Serra-das-Esmeraldas*, *Serra-do-Frio* et autres ; une seconde chaîne, ou plutôt la même, suit une direction semblable au sud, et une troisième, sous le nom de *Matogrosso*, se courbe au nord-ouest, jusque vers les *Campos-Paresis*, ou le plateau central de l'Amérique méridionale. Cette dernière chaîne partage les eaux entre les rivières des Tocantins et de Xingu, d'un côté ; et les affluens du Paraguay et de Parana, de l'autre. Diverses chaînes peu connues bordent pendant un long espace la grande rivière des Tocantins et ses principaux affluens.

Selon d'Anville (1), qui ne travailloit jamais que sur des renseignemens authentiques, il y a sur les bords de la rivière de Saint-François une grande plaine élevée, nommée *Campos Géraes* ; mais la côte septentrionale, entre Maranho et Olinda, renferme encore une chaîne particulière ; on l'appelle la chaîne d'*Itiapaba* ; c'est même une des plus considérables du Brésil. Les bords de l'Amazone ne présentent de tous côtés qu'une immense

(1) D'Anville, carte de l'Amérique méridionale, 2e. feuille.

plaine, où l'on trouve des fragmens de granit.

Les côtes septentrionales du Brésil, depuis Para jusqu'à Olinda, sont bordées d'un récif sur lequel les vagues de l'Océan se brisent, et qui, en plusieurs endroits, ressemble à une chaussée ou à une digue. Il consiste sans doute en roc de corail. Les habitans d'Olinda et de Parayba s'en servent pour construire leurs maisons (1). De semblables récifs forment tous les ports et les rades de la province de Porto-Seguro; ils offrent l'image d'un môle naturel qui s'étend parallèlement à la côte (2). Enfin, l'abondance de rochers de corail dans le port de Rio-Janéiro est confirmée par un observateur très-exact (3). Je ne sais jusqu'où ces récifs de corail s'étendent au sud.

Les principaux promontoires sont le cap Saint-Roch au nord-est, le cap Saint-Augustin à l'est, et le cap Saint-Thomé, avec le Cabo-Frio au sud-est.

(1) *Piso*, medic. Brasil, lib. I, pag. 3, ed. de Laet. in-folio. *Barlœus*, res Brasil. pag. 66, edit. secunda, Clèves, 1660.

(2) *Lindley*, Voyage, p. 135 et 150.

(3) *Langstedt*, Voyage, p. 76.

La rivière des Amazones descend des flancs orientaux de l'immense chaîne des Andes, où elle est formée par la réunion de l'Ucayal et du haut Maranon. Entrée sur le territoire portugais, cette rivière est grossie par le *Rio-Negro* ou rivière Noire, et le *Rio-Madera* ou rivière des Forêts. Le cours de la rivière de Madéra est de près de 700 lieues. La rivière de *Topayos* vient des plaines centrales ou Campos-Paresis. Son cours est de plus de 300 lieues. La grande rivière de *Zingu* descend des flancs du Matogrosso, et son cours, interrompu par plusieurs sauts, est de plus de 400 lieues. Toutes ces rivières se jettent dans le vaste courant de l'Amazone.

La rivière des *Tocantins*, grossie de l'*Aracaya*, forme un des fleuves les plus majestueux du monde; son cours est, à peu de chose près, de 500 lieues : sa largeur, à son embouchure, est égale à celle de l'Amazone; elle est de 12 à 13 lieues. Plusieurs cataractes prouvent qu'il descend d'une contrée élevée. Des montagnes et des forêts bordent ses rives. Près de son embouchure, les établissemens de Para, et autres, lui donnent un aspect plus animé que celui de l'Amazone.

La rivière *Guapana*, qui se réunit par un

très-large canal au fleuve de Para ou des Tocantins, communique, par un autre bras, à l'Amazone, et ces divers courans d'eau forment la grande île *Marojo dos Joannes.*

Toutes les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone et des Tocantins (1) sont des terrains bas, marécageux ou vaseux, formés par les alluvions de la mer et des fleuves. Aucun récif n'arrête ici la violence des flots et des marées; des bancs de sable, des îles basses et même à moitié noyées, resserrent cependant les embouchures; et le concours de tant de grands fleuves qui s'écoulent en sens contraires de la marche générale des courans et des marées (de l'est à l'ouest), produit ici une espèce de marée extraordinaire et qui a peu de pareilles au monde.

Les Portugais de Macapa, et les Indiens, l'appellent la *Pororoca;* les Français de Cayenne la nomment la Barre ou *le Mascaret.* Le célèbre la Condamine, embarqué dans un grand canot conduit par des Indiens portugais, après avoir doublé le cap Nord,

(1) Il est fastidieux d'avoir toujours à répéter le mot rivière ou fleuve; voilà pourquoi j'ai pensé qu'on pouvoit dire tout simplement l'*Amazone*, le *Tocantin*, etc.

échoua, en 1774, sur un de ces bancs dont la côte est bordée.

Voici ce que le même voyageur dit à ce sujet (1). « Entre Macapa et le cap Nord, à
» l'endroit où le grand canal de la rivière des
» Amazones se trouve resserré par les îles,
» et sur-tout vis-à-vis de la grande em-
» bouchure de la rivière d'Arouary, qui
» entre dans l'Amazone, du côté du Nord,
» le flux de la mer offre un phénomène sin-
» gulier. Pendant les trois jours les plus voi-
» sins des pleines et des nouvelles lunes, temps
» des plus hautes marées, la mer, au lieu d'em-
» ployer près de six heures à monter, parvient
» en une ou deux minutes à sa plus grande
» hauteur. On juge bien que cela ne peut se
» passer tranquillement. On entend d'une ou
» deux lieues de distance, un bruit effrayant
» qui annonce la pororoca. A mesure que ces
» terribles flots approchent, le bruit aug-
» mente, et bientôt on voit un promontoire
» d'eau de 12 à 15 pieds de hauteur, puis
» un autre, puis un troisième, et quelquefois
» un quatrième, qui se suivent de très-près,
» et qui occupent presque toute la largeur du
» canal. Cette lame avance avec une rapidité

(1) *Journal d'un voyage*, etc.

» prodigieuse, brise et rase en courant tout
» ce qui lui résiste. On voit en quelques en-
» droits de grands terrains emportés par la
» pororoca ; de très-gros arbres sont déra-
» cinés : elle cause des ravages de toutes es-
» pèces par-tout où elle passe. Le rivage de
» la mer est net, comme s'il eût été balayé
» avec soin. Les canots, les pirogues, les
» barques même, n'ont d'autres moyens de se
» garantir de la fureur de cette barre, qu'en
» mouillant dans un endroit où il y a beau-
» coup de fond. » M. de la Condamine, après avoir examiné en différens endroits les causes de ce phénomène, les explique en disant, « qu'il ne l'a vu arriver que lorsque
» les flots montant, s'engageant dans un canal
» étroit, rencontroient un banc de sable ou
» un haut-fond qui leur faisoit obstacle; que
» c'étoit là, et non ailleurs, que commençoit
» ce mouvement impétueux et irrégulier des
» eaux, et qu'il devenoit plus calme un peu
» au-devant de la barre, quand ce canal re-
» devenoit profond et s'élargissoit considéra-
» blement. »

Pour expliquer d'une manière plus satisfaisante ce phénomène, il faudrait examiner la

direction et la force des courans de mer, depuis le cap Saint-Roch jusqu'au cap Nord.

La côte, depuis Para jusqu'à Pernambuco, n'offre aucune rivière de long cours. Le Rio-Grande du nord, et le Parayba, ont de larges embouchures dans un terrain meuble, comme les rivières de la Guyane : dans la saison pluvieuse, ce sont des torrens qui inondent toute la contrée; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau; c'est comme si le sol (probablement calcaire) des montagnes intérieures les absorboit (1); souvent même leurs lits, absolument desséchés, servent de chemins aux Indiens (2).

Le fleuve de *San-Francisco*, ou de Saint-François est un des plus considérables de l'Amérique : il descend des montagnes qui sont au nord-ouest de Rio-Janéiro, et parcourt un plateau élevé, en se dirigeant du sud-ouest au nord-est; puis, son cours, interrompu par plusieurs cataractes, se tourne brusquement au sud-est; il parcourt une ligne de 400 lieues au moins.

Les rivières des provinces de Bahia, d'Ilheos

(1) *Piso*, lib. I, p. 4.

(2) *Marcgrav*, Hist. nat. Brasil, lib. VII, cap. 1, p. 262.

et de Porto-Séguro, sont représentées sur les cartes comme n'ayant que très-peu de longueur, bien qu'elles soient larges et profondes à leur embouchure. Cependant, un voyageur moderne assure qu'on vient de remonter la *Rio-Grande de Porto-Seguro*, pendant 15 jours, sans y avoir rencontré aucune chûte ni aucun courant rapide; que cette rivière, environnée d'une contrée riche en bois précieux et en mines de diamans, de topazes et d'améthystes, vient des montagnes Pitangui, coule d'abord vers le nord, et puis se tourne vers l'est (1). Tout cela suppose que cette partie du Brésil étoit jusqu'ici mal connue, même des habitans.

La rivière *Parayba*, dite du Sud, pour la distinguer des deux autres du même nom, est remarquable en ce qu'elle coule pendant 150 lieues parallèlement à la mer, dont elle est séparée au sud par la chaîne de montagnes qui forme le cap Frio et le cap Saint-Thomé.

Depuis ces deux caps jusqu'au 30e. parallèle de latitude sud, sa côte, très-élevée, ne verse dans l'Océan aucune rivière tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent

(1) *Lindley*, Voyage, p. 148 et suiv.

vers l'intérieur, et s'écoulent vers la Parana; ou vers l'Uraguay, qui tous les deux ont leurs sources dans ces montagnes.

Le *Rio-Grande de Sao-Pedro*, c'est-à-dire, la grande rivière de Saint-Pierre, n'est pas d'un long cours; mais il a une très-large embouchure sur une côte basse et bordée de dunes de sable.

Les avantages que tant de rivières offrent aux colons du Brésil, seroient comblés, si ce pays s'étendoit jusqu'à la rivière de Plata, qui devroit lui servir de limite naturelle au sud et à l'ouest.

La vaste étendue du Brésil indique assez que le climat et l'ordre des saisons n'y peuvent pas être par-tout les mêmes. L'humidité continuelle qui règne sur les bords marécageux de l'Amazone, y rend les chaleurs moins intenses. Les tempêtes sont aussi dangereuses sur ce fleuve qu'en pleine mer. Le climat de de l'île de Maragnan ou Maranhao, a été singulièrement vanté par les pères Capucins. « L'air y est toujours d'une chaleur modérée; » le vent perpétuel d'est, la fraîcheur délicieuse des nuits, l'abondance des rosées, » l'ombrage des forêts, et les exhalaisons des » rivières, tout concourt à y entretenir une

» température salubre et agréable; c'est un
» printemps et un automne perpétuel; jamais
» on ne sent le corps s'affoiblir ni s'appe-
» santir. La saison pluvieuse est de quatre
» mois; elle commence au mois de février,
» et se termine vers le mois de juin (1). »

Toutes ces assertions du révérend père Claude, se trouvent confirmées par le témoignage de l'historiographe du Brésil hollandais (2).

En remontant la Madéra, le Xingu, le Tocantin, le San-Francisco, on trouve des plaines élevées et des montagnes; le climat y doit être tempéré, sur-tout vers Minasgeraes, Villarica et Saint-Paul; la température des environs de Saint-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir. Les cerises, sur-tout, y abondent. Ce point paroît offrir le meilleur climat de tout le pays (3). Un voyageur a entendu dire à Rio-Janéiro qu'à l'extrémité méridionale du Brésil, le froid étoit très-

(1) Hist. de la Mission des PP. Capucins, en l'île de Maragnan, p. 196-200.

(2) *Barlœus*, de reb. Brasil, p. 377.

(3) Notes communiquées par M. *Correa da Serra*, de l'académie des sciences de Lisbonne.

sensible (1). Pison dit que le vent d'ouest est mal-sain dans les parties intérieures du Brésil, parce qu'il passe par-dessus de vastes forêts marécageuses (2).

La côte maritime, depuis Para jusqu'à Olinda, paroît jouir d'un climat analogue à celui de la Guyane, mais moins humide et moins mal-sain. La saison pluvieuse, à Olinde-de-Pernambuco, commence en mars, quelquefois en février, et se termine en août (3). Les observations de Marcgrav prouvent que les vents du sud-est dominent, non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même un peu avant et un peu après (4). Le vent du nord règne avec quelques interruptions pendant la saison sèche ; alors les collines n'offrent qu'un sol brûlé, et une végétation mourante, ou du moins languissante. Les nuits, dans cette saison, sont très-froides. Tout le reste de l'année, la chaleur du climat y est tempérée par des vents de mer rafraîchissans, et la nature y est dans

(1) *Langstedt*, p. 63. Ep. *Pernetty*.

(2) *Piso*, med. Brasil, lib. 1, p. 1.

(3) *Piso*, ibid, p. 2.

(4) *Marcgrav*, Hist. nat. Bras. lib. VII, cap. 2.

une activité continuelle. Dans les endroits humides et ombragés, une agréable verdure couvre presque toute l'année la surface de la terre : il y règne un printemps continuel ; les arbres offrent en même temps des fleurs, des fruits verts et des fruits en maturité.

La brise d'est s'élève tous les matins avec le soleil, et continue pendant une partie de la nuit. Mais un peu avant le matin, la condensation de l'air a lieu, et la rosée tombe en grande abondance. Les effets de la rosée y sont aussi incommodes que dans les Antilles et à la Guyane (1).

Les observations de M. Dorta, académicien de Lisbonne (2) à Rio-Janéiro, depuis le commencement de 1781 jusqu'à la fin de la même année, et pendant tout 1782, donnent pour chaleur moyenne des huit mois de la première année, 71, 65 de Fahrenheit, et pour la moyenne de la seconde, 73, 89. La quantité de la pluie fut dans cette dernière année, de 47 pouces 1 ligne 53 centièmes. Le mois d'octobre fut le plus humide; celui de juillet le

(1) Même à Rio-Janéiro. *Langstedt*, p. 55.

(2) *Memorias de l'Academia das Sciencias*, tome I, page 3451.

plus sec. L'évaporation fut de 35 pouces 5 lignes 1 cinquième. Le mois de la plus grande évaporation fut celui de février; celui de la moindre, d'octobre. Il y eutdans cette année-là 112 jours sereins, 133 avec des nuages, 120 pluvieux : le tonnerre se fit entendre dans 77 jours, et il y eut des brouillards dans 43.

Don Pernetty ne fait pas éloge du climat de l'île Sainte-Catherine, située par 27 deg. et demi, latitude sud.

« L'air mal-sain de ce climat est vraisem-
» blablement la cause de la pâleur des blancs
» qui y font leur séjour. De ces bois, où le
» soleil ne pénètre jamais, s'élèvent des va-
» peurs grossières, qui forment des brumes
» éternelles sur le haut des montagnes dont
» l'île est environnée. Les bas, qui sont fort
» marécageux, en sont également couverts
» depuis six à sept heures du soir jusqu'au
» lendemain à huit heures, où le soleil les
» dissipe. Ces vapeurs ont souvent une odeur
» de vase, et la circulation de l'air n'y étant
» pas libre, elles semblent ne se dissiper que
» pour faire place à celles qui leur succèdent.
» Cet air mal-sain n'est qu'à peine corrigé
» par la quantité des plantes aromatiques,
» dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou

» quatre lieues en mer, lorsque le vent de » terre l'y porte (1). »

Les maladies dominantes au Brésil, du temps de Pison, paroissent avoir été les mêmes que celles de la Guyane, d'aujourd'hui. Ce médecin observa des fièvres putrides plus ou moins violentes, sur-tout pendant la saison pluvieuse, des catarrhes et des dissenteries fréquentes, des maux d'yeux très-dangereux, beaucoup de maladies vermineuses et cutanées; mais la lèpre et l'éléphantiasis y étoient alors inconnues (2). On vient d'y introduire la vaccine, qui y a trouvé une très-grande faveur, s'il en faut croire la correspondance des vaccinateurs. Mais il paroît essentiel, avant tout, d'inculquer aux Portugais ces principes de propreté que tous les peuples méridionaux négligent; car, selon un voyageur récent, la gale doit être commune au Brésil, même chez les femmes élégantes. Ce mal dégénère en une lèpre écailleuse. Personne n'en rougit, personne ne songe à s'en guérir (3).

(1) *Pernetty*, Voyages aux îles Malouines, tome I, p. 154.

(2) *Pison*, liv. II, chap. 21. — Il dit, chap. 18, que la petite-verole y étoit très-bénigne; observation contraire à celle des Jésuites dans le Paraguay.

(3) *Lindley*, p. 41.

Passons aux productions de ce pays, parmi lesquelles les métaux et les pierres précieuses sont, sinon les plus importantes, du moins les plus célèbres.

Vers le commencement de ce siècle on a découvert des diamans dans le district de Serra-do-Frio. Leur lieu natal est la croûte même des montagnes; mais on préfère, pour la facilité du travail, de chercher ceux qui se trouvent dans les rivières et dans les attérissemens voisins. Ces rivières sont le Riacho-Fundo, le rio de Peize et la Giguitinogna. L'enveloppe des diamans est aussi une terre ferrugineuse qui, dans les attérissemens, est mêlée de cailloux roulés, réunis en *pouddings*. D'autres parties du Brésil, telles que le Guyaba et les campagnes de Ejuara-Paara, dans la province de Saint-Paul, renferment encore des mines de diamans, mais qui ne sont pas exploitées (1).

On a prétendu que les diamans du Brésil avoient moins de dureté que ceux des Indes orientales; on a cru que le diamant d'Orient affectoit plus particulièrement la forme de l'octaèdre, et celui du Brésil la forme du

(1) Actes de la société d'histoire naturelle de Paris, tome I, pages 78 et suiv.

dodécaèdre; mais le célèbre Hauy ne regarde pas ces différences comme prouvées (1). C'est une opinion générale parmi les lapidaires, que les diamans du Brésil ont l'eau moins belle et la couleur brune foncée. Le roi de Portugal possède un diamant de Brésil qui pèse 1680 carats. Les topazes du Brésil sont d'un volume plus considérable que les topazes de Saxe et de Sibérie; leur couleur naturelle est jaune et jaune-roussâtre : il y en a d'un bleu-verdâtre (2). Leur défaut de transparence est occasionné par des glaces et autres accidens semblables. Très-souvent elles deviennent électriques par le chauffement. On assure que la plupart des pierres que l'on débite sous le nom de rubis du Brésil, n'est autre chose que des topazes du même pays, que l'on a exposées au feu pour remplacer, par une teinte plus agréable, le jaune-roussâtre, qui étoit leur couleur naturelle. Il est certain qu'une topaze du Brésil, mise dans un creuset, et exposée à un feu capable de faire rougir ce

(1) Hauy, Minér., tome III, pag. 296.

(2) Il y a une semblable topaze au Muséum d'histoire naturelle. M. Brisson l'appelle aigue-marine orientale *Voyez* Pesant. specif., page 68. *Delisle*, Crystallog., tome II, pag. 139, note 109, l'appelle saphir du Brésil.

creuset, prend une couleur de rouge de rose (1).

Les tourmalines du Brésil, lorsqu'elles sont de couleur verte, prennent vulgairement le nom d'éméraude; et si leur couleur est bleue, on les décore du titre de saphir; mais leur teinte, ordinairement un peu sombre et comme enfumée, les rend d'un prix médiocre (2).

Le Brésil produit encore des cymophanes et différentes espèces de cristal de roche.

Cudena nomme parmi les métaux du Brésil, « l'or, l'argent, le mercure, l'étain, le plomb, » le fer, l'antimoine, le soufre et l'alun : tous » sont exploités, à l'exception du dernier. »

Il n'est pas précisément prouvé que le Brésil possède tous ces minéraux; ceux qu'on y connoît le mieux, sont l'or, le fer et le cuivre. Le fer y abonde, mais l'exploitation en est défendue. M. Link vit à Lisbonne, dans le cabinet d'Ajuda, un morceau de mine de cuivre vierge qu'on y conserve, et qu'on a trouvé dans un vallon, à deux lieues de Cachaira, et à 14 lieues de Baja en Brésil; il est d'une grandeur et d'un prix extraordinaires : il pèse

(1) Encyclopédie méthod., arts et métiers, tome II, partie 1, pag. 48; et Hauy, tome II, pag. 505.

(2) Encyclopédie, etc. *Ibid*, pages 41 et 58.

2,616 livres : il a, dans sa plus grande longueur, 3 pieds 2 pouces; dans sa plus grande largeur, 2 pieds 1 pouce 6 lignes, et, dans sa plus grande épaisseur, 10 pouces; sa surface est raboteuse, couverte çà et là de malachoste et d'ocre de fer. Les minéralogistes verront par-là combien cette pièce doit être curieuse dans son genre.

« Outre cet objet, dit M. Link, on trouve encore dans cette collection une pierre élastique de sable, couverte de cristal de spath calcaire ». C'est sans doute du grès pliant qu'il veut parler; c'est un grès feuilleté, d'une épaisseur peu considérable : il contient des lames de mica blanc, très-minces. On en a de grandes tables qui plient.

Toute la chaîne de Matogrosso, depuis les environs de Saint-Paul et de Villarica jusqu'aux bords de la rivière d'Ytines, paroît renfermer des mines d'or; mais on n'exploite aucunes de ces mines : elles sont encore intactes; et tout l'or que le Brésil a envoyé en Europe est provenu des lavages qu'on a établis le long des rivières qui sortent de ces montagnes (1).

On a récemment ordonné la recherche des

(1) Notes de M. *Correa da Serra.*

gîtes de l'or dans les montagnes, et leur exploitation. Le Gouvernement a mis à la tête de cette opération M. Camara, qu'il avoit fait voyager pour la minéralogie et la métallurgie, dans toute l'Europe, et qui est élève du célèbre professeur Werner de Freyberg.

Le sel est d'une extrême cherté dans le Brésil, et cette cherté empêche les habitans de saler les viandes d'une quantité innombrable de bœufs et d'autres animaux que l'on tue pour en avoir la peau, et qui deviennent la proie des bêtes féroces.

Ce n'est pas que la nature ne produise au Brésil beaucoup de sel marin; à Baya, près Cabo-Frio et près Cabo de Saint-Roch, il y en a tant, qu'on pourroit en charger des vaisseaux (1); mais le commerce du sel est défendu dans cette province; il est exclusivement réservé à un fermier royal. Il y a aussi, à 60 lieues à l'ouest-sud-ouest de Bahia, d'immenses mines de salpêtre; mais la difficulté d'ouvrir un chemin de la côte jusqu'à ces mines, en a jusqu'ici empêché l'exploitation. Le Gouvernement s'occupe de lever cet obstacle. Le salpêtre y est, dit-on, de première qualité.

(1) *Vasconcellos*, Noticias do Brasil, liv. I, n°s. 42 et 57.

Le sel est tellement cher au Brésil que, dans plusieurs cantons, la quantité nécessaire pour saler un bœuf coûte deux ou trois fois autant que le bœuf même; il en est de même pour le poisson dans la province de Rio-Grande. Un taureau coûte 700 rées, un cheval 600 à 800, un bœuf de la meilleure espèce, 1,600, un fromage de neuf livres, 160; une livre de beurre, 40 (1).

Le commerce du sel est défendu au Brésil. Le privilége exclusif de ce commerce est affermé 48 millions de rées du Brésil, par an, payables à la trésorerie royale. Le fermier en tire annuellement plus de 96 millions de rées; et, après avoir payé 48 millions à la trésorerie royable, il lui en reste encore le double et plus pour lui, tous frais déduits. Il tire encore un bénéfice considérable de l'intérieur du pays. Les troupeaux étant très-nombreux dans ce pays, le sel y est encore plus recherché, et il y est plus cher en raison des frais du transport, qui sont très-considérables, à cause des montagnes presqu'impraticables. A Serra-Frio, un plat de sel est réputé à bon marché lorsqu'il ne coûte que

(1) 240 rées équivalent à 1 livre 9 sous monnoie de France.

225 rées : aussi est-ce un des plus agréables présens qu'on puisse faire.

Pour un seul homme que la ferme du sel enrichit, tous les habitans du Brésil perdent ou du moins éprouvent une diminution considérable sur les bénéfices qu'ils devroient faire. Le commerce portugais est également frustré des avantages immenses que lui procureroit, sans d'aussi funestes entraves, l'abondance de poisson et de viande salée, de lard, de fromage et de beurre; et le trésor royal, se privant lui-même des impôts que lui fourniroient ces productions du pays, sans la cherté excessive du sel.

Un auteur indigène (1) assure qu'au Brésil on n'a point de pierres calcaires, et que toute la chaux est faite avec des coquillages, et est d'ailleurs d'une mauvaise qualité. Cette assertion paroît trop générale.

Il y a, aux environs de Rio-Janéiro, une excellente espèce d'argile, très-fine, dont on pourroit se servir avantageusement dans les manufactures de porcelaines.

Considérons maintenant les productions végétales, ces véritables richesses d'un pays.

(1) *Da Acunha de Continho* (évêque de Pernambuco), Essai sur le commerce du Portugal, chap. 9, art. 7.

L'intérieur du Brésil n'est qu'une immense forêt : les principales espèces d'arbres de haute-futaie paroissent être les mêmes que celles de la Guyane ; seulement les noms brasiliens diffèrent de ceux de la langue caribe. Les côtes sont couvertes de paletuviers rouges. A peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier brasilien (*cocos butyracea*, Linn.); il est plus gros et plus élevé que celui des Indes (1). On tire de ses fruits un excellent beurre ; mais cette opération ne peut se faire avec succès qu'autant que la chaleur de l'air est moindre de 20 degr. de Réaumur ; si elle monte à 23 deg,, le beurre devient une huile très-liquide. Le *mirthus brasiliana* brille par son écorce argentée ; la *bignonia leucolyxon*, nommée dans le pays *guirapariba*, fleurit plusieurs fois dans l'année, et sa floraison annonce ordinairement les pluies ; cet arbre, tout couvert de belles fleurs jaunes, ne forme alors qu'un seul bouquet qu'on

(1) *Pindova* est le nom brasilien, selon *Piso*, lib. II, chap. 10. *Marcgrav*, lib. III, chap. 18. La description de ces auteurs excite pourtant quelques doutes sur l'espèce de cet arbre.

apercoit

aperçoit à une très-grande distance (1) ; l'*icica heptapylla* , la *copayïera officinalis* , et plusieurs autres , donnent des résines précieuses. Le couroupitau, l'arbre à boulets de canon de la Guyane, est connu au Brésil sous le nom de *pekia*. Son fruit, gros et dur, ressemble réellement, pour la forme et la grosseur, à un boulet de 36 ; et il est dangereux de s'exposer à en recevoir une contusion au moment où il tombe à terre. Lorsque ce même arbre est en fleurs, il forme, de ses énormes calices et pétales, revêtus des couleurs les plus vives et les plus variées, une grande pyramide fleurie, de l'aspect le plus brillant. Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des sous-bois, entre autres une espèce d'aloës épineux ; elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres les plus élevés; quelques-unes de ces lianes, comme la *passiflora laurifolia*, étalent des fleurs magnifiques.

Un auteur portugais que nous citerons souvent (2), prétend qu'aucun pays ne renferme

(1) *Marcgrav*, lib. III, cap. 2.

(2) *Da Acunha de Coutinho*, Essai sur le commerce, partie I, chap. 8.

des bois aussi précieux pour la construction, que le Brésil. Tous les ingénieurs constructeurs, dit-il, connoissent la qualité supérieure du tapinhoam, de la péroba, du pin du Brésil, du cerisier, du cèdre, du canellier sauvage, de la guerrama, de la jaquetiba, etc., etc. Quelques-unes de ces espèces de bois résistent mieux à l'influence de l'eau, d'autres à celle de l'air; l'olivier et le pin du Brésil sont particulièrement propres à la mâture.

Si on donne des soins à ces espèces de bois, ils se conservent sans se gâter pendant beaucoup d'années, particulièrement dans les pays froids. En les travaillant, ils sèchent de plus en plus, et deviennent meilleurs.

Ces beaux arbres sont exposés à plusieurs dangers, malgré leur hauteur. Les arbres, dans ce pays, ne jettent que des racines peu profondes; elles s'étendent au loin sur la surface de la terre. Ces arbres parviennent à une hauteur extraordinaire de plus de 150 palmes, et à une épaisseur proportionnelle. Chaque coup de vent ébranle leurs fortes branches et les abat; pour comble de malheur, celles-ci, dans leur chute, font tomber encore beaucoup d'autres arbres précieux. La Condamine, dans la relation de son voyage à la rivière des Amazones,

fait mention d'une branche renversée sur la rive de ce fleuve, par la violence du courant, et sur laquelle il faisoit ses observations astronomiques. Quoique cette branche fût déjà creuse et presque entièrement pourrie, elle avoit encore 126 palmes de longueur, et 36 de circonférence. Dans un endroit, La Condamine parle des canots dont se servoient les carmes envoyés par les Portugais, comme missionnaires, sur cette rivière. Il monta un de ces canots, et il assure qu'il étoit fait d'un seul arbre, et avoit 90 palmes de longueur, 10 et demie de largeur, plus de 100 de hauteur, et exigeoit 40 rames pour le faire naviguer.

Rocca Pitta, dans son histoire de l'Amérique portugaise, parle de ces sortes de canots construits d'un seul tronc, dont le diamètre étoit de 16 à 20 palmes, qui avoient de chaque côté 20 ou 24 rameurs, et qui étoient chargés de 5 à 600 tonneaux de sucre, dont chacun étoit de 40 arobes (1).

Un compagnon de voyage de Villagnon écrivoit de Rio-Janéiro à un de ses amis près de Paris, qu'il se trouvoit dans ce canton

(1) *Rocca Pitta*, liv. I, nos. 58 et 59.

du Brésil, des arbres d'une longueur de 150 palmes et de 9 de diamètre. Les racines de plusieurs de ces arbres, dit l'évêque de Pernambuco (1), entourent les troncs à la hauteur de 8 à 10 palmes et au dessus, de la surface de la terre, où elles diminuent de manière à former, pour ainsi dire, autant de rectangles avec le tronc qu'elles sont en nombre. Il n'existe pas de bois plus propre à faire des courbes que celui des racines, sur-tout celles de la succupira, de l'ipe, de l'arbre courbé en arc, de la péroba ou de la sapacaja : toutes ces racines précieuses sont également arrachées et brisées par la violence des ouragans.

L'auteur que nous venons de citer prétend que les forêts du Brésil ne sont point utilisées comme elles pourroient l'être. Cependant, nous sommes informés que cette assertion est assez peu fondée; les bois de teinture et de menuiserie sont déjà en quantité importés en Europe. La marine royale de Portugal est construite en bois brasilien. Bahia et quelques autres ports du Brésil font, de la construction des bâtimens, une branche de leur commerce. Non-seulement le Portugal

(1) *Da Acunha de Coutinho*, partie I, chapitre 8, art. 7.

en tire presque tous ses vaisseaux marchands, mais on en vend même aux Anglais qui en font grand cas.

Cet éclaircissement honorable pour le gouvernement de Portugal, et qui nous a été donné par un des savans et des plus distingués de cette nation (1), se trouve confirmé par M. *Barrow*. Dans le chapitre supprimé de son voyage, où il traite du Brésil, il assure « que » l'on a construit à Bahia, des bâtimens de » la grandeur d'un vaisseau anglais de 74 » canons, et que le bâtiment étant mis à flot, » les frais de construction montoient à 15 ou » 16 livres sterling, par tonne, tandis qu'en » Angleterre elle eût coûté, par tonne, 24 » à 34 livres sterling (2). »

Les bois de teinture du Brésil sont connus; celui sur-tout qui porte le nom du pays même chez quelques nations européennes, et chez d'autres, celui de bois de Pernambuco. Cet arbre (*cæsalpinia echinata*) est de la hauteur de nos chênes: il est chargé de branches, mais en général d'une vilaine apparence; les fleurs, très-semblables pour la forme à celles du mu-

(1) M. *Correa da Serra*, de l'Académie des Sciences de Lisbonne.

(2) *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, page 119 de l'original.

guet, sont d'un très-beau rouge; la feuille est semblable à celle du buis; l'écorce de l'arbre est d'une épaisseur considérable; cet arbre croît dans les rochers et les terrains arides. On reconnoît la bonté du bois pour la teinture, à la pesanteur, indice de sa densité. On en tire entre autres une espèce de carmin et du laque liquide dont on se sert dans les miniatures.

Le manioc est ici, comme dans toute l'Amérique, la principale ressource pour la nourriture de l'homme. Il y en a des espèces diverses, une entre autres particulière au Brésil, qui s'y nomme aypi, et qui peut se manger crue sans aucun danger, peut-être est-ce la même que le ca-manioc de la Guyane. Marcgrav décrit : « Quelques nations de la race des Tapouyras mangent cru le manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, et n'en ressentent aucun mal, parce qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance. »

Les ignames, le riz, le maïs, et depuis 1770, le froment, sont cultivés avec soin. Les melons, les citrouilles, les bananes abondent dans toutes les parties basses. Les citronniers, les pampelmouses, les orangers, les goyaviers, sont très-communs sur la côte; les figuiers de

Surinam (*cecropia peltata*) viennent sur-tout parmi les ronces dans les champs abandonnés. L'arbre mangaba ne croît que dans les environs de Bahia. On tire de ses fruits une espèce de vin. Les pommes de pin abondent sur-tout sur les côtes de la province de Saint-Vincent et dans l'intérieur, vers les frontières du Paraguay. L'*ibipitanga* (1) donne un fruit agréable, qui ressemble aux cerises. Le Brésil est situé sous les deux zônes les plus heureuses, la torride et la tempérée : ce qui manque sous l'une, l'autre le produit en abondance. Selon un auteur portugais (2), Rio-Grande produit tous les fruits européens d'une bonne qualité et en abondance. « Cette » province seule seroit capable d'approvi- » sionner le Portugal de chanvre pour la ma- » rine, et d'autres productions extrêmement » nécessaires. »

Même les lianes, ou plantes grimpantes, portent en partie des fruits sains et agréables. La grenadille du Brésil est ronde, cependant un peu applatie par les deux bouts, grosse

(1) C'est une *plinia*, selon Jussieu et Correa da Serra. Dans l'Encyclopédie méthod. on la regarde comme une *eugenia*.

(2) *Da Acunha Coutinho*, chap. 2, art. 71.

comme un œuf de poule ;l'écorce en est très-lisse, luisante en dehors, et de couleur incarnat lorsque le fruit est dans sa maturité. En dedans elle est blanche et molle, son épaisseur est d'environ une ligne et demie, la substance qu'elle renferme est visqueuse, d'une saveur aigre-douce, rafraîchissante et cordiale. On y trouve une quantité de petits grains ou pepins, faits à peu près comme la graine de lin et moins durs que ceux des grenadiers ordinaires. Toute cette substance est séparée de l'écorce par une pellicule extrêmement fine. La plante qui porte ce fruit grimpe le long des arbres, et ressemble, par ses feuilles et par sa fleur, à celle que l'on nomme fleur de la passion. Elle répand une odeur fort douce. Pour manger la grenadille bonne, il ne faut pas la laisser mûrir parfaitement sur la plante ; elle s'y flétriroit et se dessécheroit. On la cueille peu avant qu'elle soit mûre, et on la garde quelques jours (1).

La culture du café, du coton et de l'indigo s'est considérablement augmentée : l'indigo est de meilleure qualité que celui de la Caroline. Le fameux tabac du Brésil n'y est cultivé

(1) *Pernetty*, Voyage aux îles Malouines, tome 1, pag. 199.

que dans le district de Cachoéira, à 15 lieues de Bahia; mais ce district est très-vaste. Cette culture est très-lucrative, mais n'est pas comparable à celle du coton (1). Le cacaoyer forme des forêts immenses dans le gouvernement de Para, le long de la Madéra, du Xingu et du Tocantin. On y trouve partout le vanillier; plante qui, au moyen de ses vrilles, s'attache comme le lierre ou les lianes au tronc des arbres. Ses feuilles sont extrêmement épaisses et d'un vert sombre; son fruit consiste en une gousse triangulaire de 6 ou 8 pouces de long, et remplie de petites semences polies. Il y a plusieurs espèces de vanilliers, mais la plus estimée a ses gousses plus longues, plus déliées et plus aromatiques. Il y vient plusieurs autres plantes très-aromatiques, telles que le gingembre, la turmérique, plusieurs espèces de poivre, entre autres le *capsicum frutescens*. Linn.; le canelier sauvage et la *cassia fistula brasiliana*. On tire une huile très-fine de la pistache de terre, *arachis hypogœa* (2). Le caopia des Brasiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne, par

(1) Notes de M. *Correa*.

(2) C'est le *mundubi* chez *Marcgrav*, lib. 1, chap. 1.

incision, une résine semblable à la gomme-gutte.

Il ne manque ni de fleurs d'ornement, telles que l'éclatante *fuchsia triphylla*, la *rosa-biflora*, ou rose de tous les mois, l'*amaryllis formosissima* et plusieurs sensitives, ni de plantes médicinales, telles que le caacica, ou herbe à serpent (*euphorbia capitata*, Juss.) la rapabaca (*spigelia anthelmia*), le mechoacan, le jalap, le gayac et l'amyris, qui produit la gomme élémi. Le conami du Brésil sert aux pêcheurs à engourdir les poissons.

La zoologie du Brésil n'est guères connue que par les applications qu'on peut faire à ce pays, des descriptions des contrées limitrophes. Plusieurs des animaux du Pérou, de la Guyane et du Paraguay, se retrouvent aussi au Brésil : tels sont les jaguars, les couguars, les tapirs, les pecaris, les coatis et autres. Ils abondent sans doute dans l'intérieur, puisque, même sur plusieurs points des côtes les mieux peuplées, on en aperçoit des troupes entières. Mais il paroît que ni le *lama*, ni la *vigogne* ne se trouve au Brésil. Des habitans moins indolens s'empresseroient d'y transporter ces utiles animaux.

On peut lire sur les animaux quadrupèdes

de l'Amérique méridionale, l'ouvrage de M. *Félix Azara*, qui a séjourné 20 ans dans le Paraguay (1). Nous en avons donné un extrait dans un ouvrage que les lecteurs curieux de s'instruire, ne manqueront pas de consulter (2). Ici nous ne parlerons que des quadrupèdes que les voyageurs ont mentionnés comme particuliers au Brésil. Nous distinguerons sur-tout les suivans : le singe marikina, *simia rosalia*, que M. d'Azara, qui ne le connoissoit pas, semble avoir confondu avec son miriquouina, ou *simia pithecia*, qui est une espèce très-différente. Son titi, ou l'istiti de Buffon, le simia jacchus de Linné, est indiqué par lui comme particulier au Brésil, et il ne l'a jamais rencontré au Paraguay (1). Les autres singes sont le sajou, *simia apella*, et le pinche, *simia œdipus*, plus petit encore que le titi. Les chauves-souris sont très-grandes et très-nombreuses;

(1) *Apuntamientos para la historia natural de los quadrupedes del Paraguay*, par D. *Felix Azara*. Madrid, 1802.

(2) Géographie de toutes les parties du monde, publiée par *Edme Mentelle*, de l'institut, et *Malte-brun*, vol. XV, p. 182-191.

(3) *Azara*, tome II, p. 200 de l'original.

on distingue le vampire et la chauve-souris musaraigne, *vespertilio soricinus*. Le Brésil a les deux espèces de paresseux, l'aï et l'unau, *bradypus tridactylus* et *didactylus*. C'est probablement à tort que Linné indique la dernière espèce comme se trouvant aux Indes ou à Ceylan. Il y a lieu à croire, avec Buffon, que ces animaux sont particuliers au Mexique et à l'Amérique méridionale, et que Linné et les autres ont été induits en erreur par Séba (1).

On trouve au Brésil cinq espèces de *tatou*, ou armadilles; le *tatou-assu* est le plus grand; il approche d'un cochon; le *tatou-peba* est un peu moindre; le *tatou-verdadeiro* est l'espèce généralement décrite. Le *tatouin* est plus petit; enfin, le *tatou-bolla*, le plus petit des cinq, peut rouler comme le hérisson, et présenter de tous côtés sa cotte de mailles impénétrable (2). La marmose, *didelphis murina*, les *cavia capa* et *aperea*, sont aussi particuliers au Brésil et à la Guyane, ainsi que le *sciurus æstuans*, qui porte le nom distinctif d'écureuil du Brésil. Le tapetis,

(1) *Buffon*, édition *in*-12, tome II, pag. 89.

(2) *Lindley*, p. 145.

lepus brasiliensis, n'a point de queue. Nous parlerons plus bas des abeilles.

Les mulets et les ânes réussissent supérieurement au Brésil; la race des mulets, au Porto-Seguro, est une des plus belles au monde. Les chevaux sont petits, vigoureux et endurans.

Il y a des provinces au Brésil, sur-tout le Rio-Grande, au midi, et le Maranhao et le Para au nord, où le bétail à cornes abonde. Loin de dégénérer, comme Buffon le dit, en faveur de son système, le bœuf s'accroît et prend de la vigueur en Amérique. Les chasseurs brasiliens tuent les bœufs sauvages uniquement pour en sucer la moëlle des os, et pour se faire de leurs peaux des bateaux sur lesquels ils passent la rivière (1).

Mais dans toute la partie centrale du Brésil, les eaux et les herbes ne contiennent pas assez de parties salines pour que les bestiaux puissent se passer de sel. Il y a des plaines qui se couvrent naturellement de sel et de nitre; on les appelle *barreros*; les bestiaux les recherchent particulièrement par instinct et en lèchent la croute saline Mais, où il n'y a pas de *barreros*, les habitans donnent du sel aux

(1) *Langstedt*, p. 64.

bestiaux, comme on fait dans l'ouest des Etats-Unis (1). Or, le monopole royal rend le prix du sel exhorbitant.

« Ainsi, dit M. Barrow, pour un misérable » gain de 15,000 livres sterlings, par an, le » Gouvernement force les habitans à jeter » aux tigres les carcasses des bœufs par milliers, et à renoncer, en partie, à la pêche » maritime, tarissant de cette manière deux » branches considérables de l'industrie nationale. Un bœuf de moyenne taille est vendu » à Rio-Janéiro, pour 20 schelings (24 fr.), » et dans l'intérieur des terres, de 5 à 10 » schelings (6 à 12 francs) : c'est que l'on n'y » estime autre chose que la peau.... Les engraisseurs de bétail, au Brésil, sont dans » le cas des paysans hollandais, au cap de » Bonne-Espérance ; riches de milliers de » bœufs, possesseurs de terrains fertiles, ils » manquent d'habillement, de nourriture, de » maisons commodes, de tout enfin. La seule » différence est que les paysans du Cap peuvent se transporter librement dans leurs » chariots, par dessus leurs vastes plaines, » tandis que les Brasiliens sont confinés dans

(1) *Azara*, tome II, p. 257.

» leurs forêts, où il n'y a pas un seul chemin
» dans lequel on puisse passer en voiture. »

Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature a revêtu leur plumage. Pernetty assure cependant que la couleur rouge de quelques perroquets est due à des opérations artificielles. « Lorsque cet oiseau est fort jeune, et n'a presque encore que les tuyaux des plumes sortis après le duvet, on les lui arrache en différens endroits, et aussitôt on insère à la place une espèce de poison en liqueur ; les plumes qui succèdent aux tuyaux, deviennent alors jaunes ou rouges, au lieu de vertes qu'elles auroient été naturellement. Sur cent de ces oiseaux, à qui l'on fait cette opération, à peine y en a-t-il cinq ou six qui n'y perdent pas la vie ».

Le toucan (*anser-americanus*) est poursuivi à cause de ses belles plumes, qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, et en partie noires par bandes transversales, d'une aîle à l'autre.

Un des plus jolis oiseaux du Brésil, est celui qu'on nomme dans le pays, guranthé-engera ; il est de la grandeur d'un serin de Canarie; il a les ailes, le dos, le cou et la queue

bleus, avec quelques taches blanches au milieu des grandes plumes des ailes et à celles de sa queue; ce qui le fait ressembler au chardonneret. Depuis le dessous du bec, en suivant sa poitrine, jusqu'au dessous de sa queue, toutes les plumes sont d'un beau jaune doré, vif, éclatant; son ramage est varié comme celui du serin, et il imite le chant des autres oiseaux. Il y en a de plusieurs espèces. Les Brasiliens le nomment aussi teitei.

« Les baleines, nous dit M. *Barrow*, abon» dent sur les côtes du Brésil. On pourroit » équiper des flottes entières à Rio-Janéiro, » et s'emparer de tout le commerce et de » toute la pêche des mers australes. » Selon Lindley, les habitans de Bahia pensoient à équiper, pour la pêche des baleines, des bâtimens où on devoit faire l'huile à bord. Jusqu'ici on s'étoit borné à les poursuivre, sur la côte, en des bateaux pêcheurs ordinaires, et la pêche, soumise à un monopole, produisit près d'un million de livres (1).

La division politique du Brésil est mal exposée par les géographes ; nous l'avons rectifiée d'après les notes que nous a fournies M. Correa da Serra.

(1) *Raynal*, Hist. phil., liv. IX, chap. 19.

Le Brésil est divisé en neuf grands gouvernemens, indépendans les uns des autres, mais dont celui de Rio-Janéiro est réputé le premier, et porte le titre de vice-royauté. Pour la défense du pays, seulement, le vice-roi exerce une certaine autorité sur les autres.

L'accroissement de la population et de la culture a occasionné la création de dix autres gouvernemens du second ordre, qui ont chacun leur degré de subordination à un des grands gouvernemens; quelques-uns même, où la population s'est fort augmentée, ont été dernièrement déclarés indépendans, dans le civil et le militaire; nous les marquerons ci-dessous; voici le tableau:

GOUVERNEMENT DU PREMIER ORDRE.

Rio-Janéiro	avec titre de vice-royauté.
Para	sur l'Amazone.
Maranhao	Sur la côte orientale.
Pernambuco	Sur la côte orientale.
Bahia	Sur la côte orientale.
San-Paulo	Dans l'intérieur.
Mattogrosso	Dans l'intérieur.
Goyaz	Dans l'intérieur.
Minas-Geraes	Dans l'intérieur.

GOUVERNEMENT DU SECOND ORDRE.

Rio-Grande	Subordonnés à Rio-Janéiro.
Sainte-Catherine	Subordonnés à Rio-Janéiro.

Spirito-Santo........ Sergippe...........	à Bahia.
Céara.............. Paraiba.............	à Pernambuco (indépendans au civil et au militaire.)
Pianhy............. Rio-Negro..........	à Maranhas.
Macapa............ Rio-Grande do Norte.	à Para.

Quant à l'église, toutes les dîmes du Brésil appartiennent au roi, par plusieurs bulles de papes. Le souverain paie les évêques, chapitres et curés. L'archevêque a 6,000 cruzades (15,000 francs); les Evêques ont 4,000 cruzades (10,000 francs); les curés 200,000 réis (1,250 francs). Il y a un archevêque primat du Brésil, à Bahia, et six évêques; Belem dans le Para, Maranhao, Olinda dans Pernambuco, Rio-Janéiro, Saint-Paulo, Mariana dans Minas-Geraes. Il y a outre cela deux diocèses sans chapitre, que l'on appelle *prélacias*, administrés par les évêques *in partibus*, qui sont Goyazes et Cuyaba. Les curés ne sont pas très-nombreux, mais leur petit nombre est suppléé par une foule de succursales entretenues par les particuliers.

Pour ce qui est de la justice, il y a deux cours souveraines *(relaçoes)*, l'une à Bahia, l'autre à Rio-Janéiro; Para, Maranhao, Pernambuco, Goyazos, Bahia, sont du ressort de

la première; Minas-Geraes, Matogrosso, Saint-Paul, du ressort de la seconde.

Le Brésil est, outre cela, divisé en *comarcas*, comme le Portugal, dans chacune desquelles il y a un *ouvidor*, juge en seconde instance, duquel on appelle aux Cours souveraines. Ces comarcas sont vingt-quatre.

Alagoas.	Matogrosso.	Rio-Janéiro.
Bahia.	Para.	Rio-Negro.
Ceara.	Paraiba.	Sabara.
Espirito Santo.	Pernagua.	Sainte-Catherine.
Goyazes.	Pernambuco.	San-Paulo.
Jacobina.	Pianhy.	Serro do Frio.
Ilheos.	Porto-Seguro.	Sergippe del Rio.
Maranhao.	Rio des Mortes.	Villarica.

Quant à la population, nous avons des renseignemens moins positifs. Les évêques et curés du Brésil sont obligés d'envoyer, à des périodes fixes, le dénombrement des habitans de leurs diocèses et paroisses, au tribunal dit « de Conciencia », à Lisbonne. A la fin du règne du roi Joseph, vers 1776, leurs listes donnoient environ un million et demi, dont environ les deux tiers étoient des quatre gouvernemens, de Minas, Bahia, Rio-Janéiro, San-Paulo. Ces ecclésiastiques ne comptent, dans leurs

dénombremens, que les personnes qui sont en âge de communier, desquelles ils retirent, tous les ans, à Pâques, une petite rétribution. Ceux qui sont au dessous de l'âge d'environ 10 ans, ne sont, par conséquent pas compris dans leurs listes. Si l'on suppose (ce qui est bien de l'exagération), que celles-ci composent le cinquième de toute la population, il en résultera que les habitans du Brésil, à l'époque citée, étoient entre 18 et 1,900 mille de toutes les races et couleurs. Il n'est pas aisé de savoir l'augmentation que ce nombre aura subi dans les 30 années qui se sont écoulées depuis. Durant cette période, l'émigration des Portugais n'a pas été encouragée, quoiqu'elle continue ; mais l'introduction et le mariage des esclaves ont été favorisés ; la réduction et la civilisation des Indiens ont continué avec vigueur. Il y a environ six ans, que Rodrigue de Sousa, alors ministre des colonies, en fit faire un dénombrement très-détaillé, par le concours des autorités civiles et ecclésiastiques ; mais ce recensement n'a pas été publié. Nous savons seulement que la population du Brésil monte à près de 3 millions, dont la cinquième partie de race pure portugaise ; le reste est composé de nègres, mulâtres, Indiens, et de races métives.

Ce seroit sortir des bornes de cet ouvrage, que de vouloir entreprendre de donner une topographie détaillée des provinces du Brésil; mais nous croyons qu'on lira avec plaisir, les rapides aperçus qui suivent, et qu'on n'avoit encore nulle part réunis.

La partie la plus méridionale du Brésil est la province de *Rio-Grande de San-Pedro*. Elle produit beaucoup de vaches, des chevaux, du froment et du chanvre. L'abondance de ces productions, indispensables, rend cette province la plus riche de toutes; mais sa rivière n'admet pas de forts navires, à cause de ses bas-fonds. *Portalègre*, capitale de Rio-Grande, a environ 6,000 habitans.

La province *Santa-Catarina*, sert de débouché aux productions de celle de Rio-Grande, non-seulement à cause de sa proximité; mais particulièrement par son excellent port qui, après celui de Rio-Janéiro, est le meilleur entrepôt du Brésil.

En nous acheminant vers le nord, nous rencontrons, sur la côte, le port et la ville de *Santos*, d'où il n'y a que 6 à 7 lieues pour arriver à la fameuse ville de *San-Paulo* ou Saint-Paul. Mais pendant deux heures, on grimpe, avec beaucoup de peine, les mon-

tagnes de *Pornabiacaba*, coupées à pic du côté de la mer; la route n'est qu'un sentier taille en zig-zag sur les flancs de la montagne.

Rien n'égaloit jadis la férocité des habitans de Saint-Paul. Ces *Paulistes* étoient originairement des mécontens et des malfaiteurs qui s'étoient rassemblés dans une position presque inattaquable. Ils ne reconnoissoient pas l'autorité du Portugal. Obligés de se maintenir à force de brigandages, ils parcouroient le pays en dévastateurs impitoyables. Ils donnoient la chasse aux Indiens, comme à des bêtes féroces, et les emmenoient attachés à la queue de leurs chevaux. Ils brûloient les villages des sauvages civilisés par les jésuites. Mais ils ont quitté leur vie vagabonde, et sont devenus plus humains. Tous les fruits de l'Europe viennent sous le climat de Saint-Paul, et l'on y éprouve même des gelées.

Nous en avons dit assez sur Rio-Janéiro, dans le chapitre précédent.

Poursuivons notre route vers le nord. Le port d'*Espirito Santo* s'annonce de loin par un rocher qui s'élève majestueusement sous la figure d'un énorme clocher. Ici se termine le gouvernement de Rio-Janéiro, et celui de *Bahia* commence. La première province qui

se présente, celle de *Porto-Seguro*, est une des plus riches en bois de construction. C'est de là, et du canton de Patape, qu'on tire tous les bois pour les chantiers royaux de Bahia. Les arbres dont on fait principalement usage, s'appellent le *sippepira*, le *peroba*, le *louro* (1). Le premier ressemble au *têk* de l'Inde ; les autres sont des espèces de chêne et de mélèze. On emploie le *putumuyu*, l'*angelin* et une sorte de cèdre à faire les planches des ponts. Le *piquasa* et le *peroba* sont des bois légers qui ressemblent au sapin. Enfin, selon Lindley, le *jackaranda* fournit une espèce de bois de rose. En outre, cette province abonde en oranges, bananes, noix de cocos, et sur-tout en manioc ; on pêche sur les roches d'Abrolhos un poisson semblable au saumon, et qu'on nomme *garoupa*. Les arbres de gomme et de baume sont si communs que, pour en tirer le suc précieux, les indolens Portugais les coupent tout bonnement, au lieu d'employer le moyen plus économique de l'incision. L'apathie dans laquelle les colons végètent, les rend pauvres au milieu de leurs richesses. *Porto-Seguro*, le chef-lieu, avec le

(1) *Lindley*, p. 148.

village adjacent, peut avoir de 7 à 8,000 habitans. Les villes de *Prado* et d'*Alcobas* fleurissent par la pêche, et celle de *Caravellos* par l'exportation du manioc. Le vieux Porto-Seguro, est l'endroit où débarqua Alvarès de Cabral, lorsqu'il découvrit le Brésil. On conserve encore la croix qu'il planta sur cette terre nouvelle.

Nous entrons dans la province *dos Ilheos* ou des Ilots; elle est fertile en sucre et en manioc. Dans un grand lac qui communique avec la mer, par des canaux fort étroits, on voit se jouer une foule de gros lamantins (1).

Des côteaux verdoyans, des rochers dentelés, de florissans villages, des champs fertiles et des forêts épaisses, telles sont les scènes variées qui charment l'œil du navigateur, lorsqu'en passant devant le fort *do Mar*, il entre dans la superbe baie de Tous-les-Saints. Bientôt il voit s'arrondir à perte de vue cette

(1) J'aurois pu dire davantage de cette province, si j'avois eu sous la main les *Mémoires Economiques* de l'académie de Lisbonne, où don *Ferreira do Camara* en a donné une description. La publication de semblables morceaux prouve que le gouvernement portugais est trop éclairé pour vouloir défendre à l'Europe savante les recherches sur le Brésil, qui ne compromettent pas la tranquillité publique.

baie, ou pour mieux dire, ce lac tranquille cristallin, mais animé par des centaines de barques qui viennent de la mer, ou qui descendent par une des six rivières qui s'écoulent dans le golfe. A droite, sur un rocher, s'élève la ville de *San-Salvador*, à présent généralement connue sous le nom de *Bahia*. Cette ancienne capitale du Brésil y tiendroit encore le premier rang par sa population, s'il est vrai, comme un voyageur prétend, qu'elle renferme 100,000 habitans, dont 30,000 blancs (1). A la vérité, d'autres écrivains n'en comptent que 40,000; mais ces mêmes auteurs n'en donnent à Rio-Janéiro que 30,000. Quoi qu'il en soit de ces estimations incertaines, Bahia est une ville très-considérable, bâtie dans le genre de Rio, mais avec des rues inégales et mal pavées, à cause de la qualité rocailleuse du terrain; elle est fortifiée par la nature et par l'art. En 1801, la garnison consistoit en 5,000 hommes d'infanterie, dont un régiment d'artillerie, 3 de troupes de ligne, 3 de milices et un de mulâtres et de nègres libres, commandés par un maréchal-de-camp aux ordres du gouverneur. La solde des soldats est très-chétive, mais ils

(1) *Lindley*, p. 172. Il y comprend les faubourgs.

sont bien armés, la mère-patrie fournissant au Brésil des fusils anglais à l'épreuve.

Selon Lindley, l'on ne peut construire dans les chantiers qu'un vaisseau de ligne à la fois. On lança, pendant son séjour à Bahia, un vaisseau de 64, le Prince du Brésil (*Principe do Brésil*), qui lui parut beau, bien bâti et fort : il avoit été 4 ans à construire. Il y a, près de la ville Tappagippe, des chantiers particuliers où l'on fait de beaux navires marchands de toutes les dimensions, et avec beaucoup de célérité.

Les églises et les couvens offrent autant de luxe et de magnificence qu'à Rio. L'église des ci-devant Jésuites est construite toute entière en marbre d'Europe ; tous les ouvrages en bois sont incrustés en écaille de tortue. Dans la bibliothèque du ci-devant collége des Jésuites sont ensevelies les précieuses collections que ces religieux avoient faites pour l'histoire naturelle et civile du Brésil. Le palais du Gouvernement est vaste, mais peu imposant. La ville est remplie de mendians. Les métiers qui fleurissent, sont les mêmes qu'à Rio. La seule manufacture admise, est la tannerie. Peut-être les Portugais ont-ils d'assez bonnes raisons pour ne pas vouloir que l'industrie des fa-

briques soutire des bras et des capitaux à la culture.

Un voyageur moderne (1) nous a donné sur le commerce de cette ville des renseignemens dont nous sommes obligés de transcrire une partie, afin de ne pas laisser de lacune dans ce tableau du Brésil.

« Bahia fait un grand commerce, qui est » plutôt dû à sa position avantageuse, » qu'à l'industrie de ses habitans. Ses princi- » pales affaires sont directement avec Lis- » bonne et Opporto ; on y emploie 50 gros » navires. Ces bâtimens fournissent à la co- » lonie des marchandises des manufactures » d'Europe et de l'Inde, du vin, de la farine, » de la morue, du beurre, du fromage de Hol- » lande, du sel, et d'autres denrées ; et re- » çoivent en échange du coton, du sucre, de » l'*aqua ardente* (2), du café, du tabac, du » *lignum vitæ*, de l'acajou, des bois de satin » et de tulipe, une variété de gommes, de

(1) *Lindley*, pag. 177 et suiv. Nous corrigeons de notre mieux la traduction presque inintelligible qu'on vient d'en donner.

(2) Distillation spiritueuse de canne à sucre et de mélasse; mais différente du rhum : c'est peut être de l'arack.

» baumes et de racines médicinales. Il y a » une balance considérable en faveur de Lisbonne. Les Bahiens ont la permission d'importer leurs propres esclaves, et d'apporter » dans les mêmes vaisseaux différentes marchandises de la côte d'Afrique, telles que » de la cire et de la poudre d'or, qu'ils reçoivent en échange de grosses toiles de coton peintes (1), d'*aqua ardente* et de tabac. » Un esclave vaut à Bahia environ trente » louis.

» Le commerce colonial des Bahiens est » d'ailleurs très-étendu, et celui du sud, » particulièrement de Rio-Grande, très-lucratif, eu égard à l'indolence avec laquelle il est conduit. Environ 40 navires » de 250 tonneaux chacun y sont employés. Ils font à peine un voyage en » deux ans, quoique la distance ne soit » que de 20 degrés au sud. Ils prennent » avec eux une petite quantité de rhum, de » sucre, de poterie de terre et de marchandises européennes (principalement d'Angleterre et d'Allemagne), qu'ils vendent en » contrebande aux Espagnols de Maldonado » et de Montevideo pour de l'argent comptant.

(1) Principalement manufacturées à Lisbonne.

» Pendant ce commerce, les équipages sont
» employés à embarquer du bœuf salé et des
» cuirs, provenant des beaux bestiaux qui
» abondent dans les plaines du Paraguay.
» Après avoir tué ces animaux, ils en coupent
» la chair en tranches minces, d'environ deux
» pieds de long, qu'ils salent et enfument
» ou font sécher au soleil : ils en curent en
» même temps les cuirs.

» De retour à Bahia, on vend le bœuf en
» détail, à deux *vintins* la livre. En vendant
» ainsi une cargaison, au lieu de la débarquer,
» un navire reste cinq mois dans le port, et
» quelquefois davantage; de sorte qu'en
» comptant le temps qu'ils perdent à Rio-
» Grande, ils pourroient faire *trois* voyages
» au lieu d'*un*.

» Le trafic qui se fait dans les limites de
» la baie est étonnant. Une grande partie
» vient de l'intérieur. Il arrive tous les jours
» au moins 800 barques et polaques pour
» apporter leur tribut à la capitale. Elles
» sont chargées de tabac, de coton, et de
» diverses drogues de Cachoeira, d'un grand
» assortiment de poterie de terre d'Iguaripe,
» de rhum et d'huile de baleine d'Itaporica,
» de bois de construction d'Ilheos, de farine

» et de poisson salé de Porto-Seguro, de » coton et de maïs des rivières de Real et » Saint-François, de sucre, de bois à brûler » et de légumes de tous les côtés. Les régle- » mens gênent le commerce. Bahia et Per- » nambuco sont des entrepôts de coton. » Cette denrée est importée dans des barges » et des polaques ; on la débarque dans un » magasin destiné à cet usage, où on la pèse ; » on l'assortit et on la presse ; on marque » ensuite sa qualité, première, seconde ou » inférieure, sur les bales, après quoi le coton » est admis à l'exportation. Il reste dans ce » magasin général jusqu'à ce que le proprié- » taire en ait disposé aux prix communément » fixés par les préposés à l'entrepôt (1). » L'*aqua ardente* est entre les mains d'une » compagnie privilégiée, à laquelle chaque » barrique qui n'entre pas dans les magasins » paye un droit qui la fait monter au taux où

(1) Dans son chapitre 5, Barrow raconte « comme » quoi la cour de Lisbonne s'empara des cotons du Brésil » qu'elle avoit reçus dans ses magasins, et les livra aux » Français, pour s'acquitter d'une somme stipulée dans » le dernier traité de paix, sans que les propriétaires » brasiliens aient été indemnisés. » Nous sommes autorisés à dire que ces propriétaires ont été indemnisés.

» elle vend la sienne. Le tabac, le bois de
» Brésil, le lingot, et les métaux précieux
» sont, comme je l'ai déjà remarqué, exclu-
» sivement entre les mains du Gouvernement.
» Les étrangers n'y peuvent faire aucune es-
» pèce de commerce, pas même charger les
» productions coloniales dans des vaisseaux
» portugais. En un mot, les prohibitions et
» les monopoles sont en si grand nombre, que
» le commerce est entravé dans ses opéra-
» tions, et la contrebande encouragée; car
» dans tous les pays, les hommes ne sont que
» trop portés à faire ce qui est défendu.

» Les Bahiens font le commerce par échange,
» malgré l'abondance de numéraire qu'il y a
» en circulation, et il se fait un grand crédit
» de part et d'autre. Ils pratiquent dans leur
» commerce des ruses basses, sur-tout en
» traficant avec les étrangers; ils demandent
» le double de la valeur de leurs marchan-
» dises, en s'efforçant de déprécier par tous
» les artifices imaginables les articles qu'ils
» doivent avoir en échange; les gros négo-
» cians sont même sujets à cette petitesse : en
» un mot, à quelques exceptions près, ils
» n'ont aucun sentiment d'honneur, ni au-
» cune idée de cette droiture qui devroit tou-

» jours dominer dans toutes les affaires des
» hommes (1). »

La province de Bahia comprend 50 lieues de côtes, principalement dans les environs de la baie et d'une langue de terre au nord qui y est contiguë. Quoique la plus petite division du Brésil, c'est la plus fertile, la plus peuplée et la plus florissante. Elle renferme de grandes richesses.

La capitale est *Cachoeira;* elle est supérieurement située sur les bords d'une petite rivière, à 14 lieues de Bahia ; c'est l'entrepôt des mines d'or septentrionales.

Jagoaripe, Amoro, Jacobina, Do-Sitio, et San-Francisco, sont toutes des villes bien vivantes de la même province, à laquelle appartiennent aussi les îles précieuses d'Itaporica et de Saint-Paul.

Le pays est en général cultivé, même jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur, et est divisé en plantations fort étendues, dont plusieurs ont 2 ou 300 esclaves, avec des chevaux en proportion, pour faire marcher les machines, excepté dans les endroits où l'eau est en usage pour

(1) C'est un *contrebandier* anglais qui parle.

mettre en mouvement les moulins à sucre, qui ont depuis peu éprouvé de grandes améliorations par le secours d'un émigré français.

Les riches propriétaires de ces plantations ont de beaux châteaux, avec chapelles, où ils résident habituellement, excepté dans la saison pluvieuse.

En 1624, une flotte hollandaise, commandée par *Perez*, Anglais, et ayant à bord 3,000 hommes, sous les ordres de *Wilkes*, Hollandais, surprit Bahia et s'en rendit maître, presque sans aucune résistance (1). L'évêque don *Marcos-Teixeira* remplit les devoirs que le gouverneur avoit négligés; « dans cet illustre personnage, la modestie et la sagesse de l'homme religieux ne diminuèrent en rien la valeur du guerrier et du capitaine (2): » il rassembla les fuyards sous l'étendard de la croix, et tint les ennemis bloqués dans la ville, jusqu'à ce qu'une flotte espagnole et portugaise arriva, avec une forte armée, qui reprit la ville l'année suivante. Tel fut le com-

(1) Le père *Bertolomé*, jésuite, dans l'ouvrage : *Jornada dos Vassalos*, etc., *per à se recuperar Bahya*, etc., etc. f. 6. *Lisboa*, 1625.

(2) *Jornada de Bahya*, f. 36.

mencement des entreprises des Hollandais sur le Brésil.

Sergippe, ville de 7 à 8,000 ames, est encore surbordonnée au gouvernement de Bahia. Plus au nord commence le gouvernement de *Pernambuco*, faussement nommé *Fernambuc* dans toutes les géographies. Cette province produit beaucoup de sucre et la plus grande partie du bois du Brésil, importé en Europe. *Olinda de Pernambuco*, peuplée de plus de 20,000 ames, est probablement la troisième ville du Brésil. *Ressif* lui sert de port; c'est là que les Hollandais construisirent leur capitale *Moritz-Stad*, ou cité de Maurice(1). *Parayba*, *Garassu*, *Rio-Grande* (du nord), dépendent encore de ce gouvernement général.

C'est dans la province de Pernambuco que le Nouveau-Monde a vu le premier exemple d'un *Etat indépendant* fondé par des nègres révoltés. Je vais en raconter l'intéressante histoire, d'après deux auteurs, l'un Portugais (2) et l'autre Hollandais.

(1) Le plan, dans *Barlœus*, en montre la forte position.

(2) *Rocha Pitta*, América Portugueza, lib. VIII.

Selon Barlœus (1), des nègres fugitifs, réunis à des Brasiliens, avoient déjà, dès l'an 1620 à 1630, formé deux états indépendans, nommés le grand et le petit Palmarès. Les Hollandais, en 1644, firent une expédition dont le résultat fut une destruction presque totale de l'Etat de Grand-Palmarès.

Rocha Pitta qui paroît avoir ignoré l'ancienne origine de cette peuplade, prend leur restauration en 1650 pour leur commencement réel. Il parle à peu près en ces termes :

« Il y a plus d'un siècle et demi, à la fin » de la guerre avec les Hollandais, les esclaves » du voisinage de Pernambuco, accoutumés » aux souffrances et à la guerre, résolurent » de chercher dans les bois et les plaines de » l'intérieur la liberté qu'ils desiroient. Qua- » rante d'entre eux mirent cette résolution à » exécution; et après avoir volé des fusils » et d'autres instrumens de guerre qu'ils » purent cacher, ils abandonnèrent leurs » maîtres, et se retirèrent dans un endroit » choisi, à 9 deg. de lat. sud, près de Porto » do Calvo, et contigu au pays bien cultivé » d'Alagoas et de Pernambuco. Ils y furent

(1) *Barlœus*, p. 407 et 494.

» joints par un nombre considérable de mu-
» lâtres et d'autres nègres.

» Ils sentirent cependant bientôt le manque
» de femmes; et se déterminèrent à suppléer
» à ce besoin par la force. L'enlèvement des
» Sabines ne fut pas plus général ni plus
» complet. Ils prirent toutes les femmes de
» couleur dans une vaste étendue de pays;
» ils violèrent les filles et femmes des plan-
» teurs, emportèrent leurs effets les plus
» précieux, et se retirèrent à leur ville de
» *Palmarès*, ainsi appelée du nombre de
» palmiers qu'ils y avoient plantés.

» Ces rebelles ne tardèrent pas à devenir
» très-formidables. Plusieurs Portugais des
» pays voisins sollicitèrent leur amitié, en
» leur fournissant secrettement de la poudre,
» des balles, des fusils et des étoffes d'Europe,
» recevant en échange des assurances de pro-
» tection, et une partie de l'or, de l'argent
» et des espèces que les nègres avoient volés
» à d'autres. Ils formèrent en peu de temps
» une nation, et prirent le nom de *Palma-
» résiens*, d'après celui de leur ville. On les
» vit tracer une constitution et choisir un
» prince qu'ils appelèrent *Zombi* (ou puis-
» sant). Cette dignité devoit être à vie, mais

» élective; c'étoit d'entre les plus expéri-
» mentés, les plus braves et les plus prudens
» de la nation, que le prince devoit être
» choisi. Ils élurent ensuite des magistrats,
» firent des lois, et composèrent une milice
» de tous les hommes en état de porter les
» armes. La religion ne fut pas oubliée : ils
» adoptèrent une sorte de christianisme.

» La population s'accrut immensément, et
» la culture de l'intérieur du pays alla de pair
» avec le reste; mais appréhendant toujours
» l'irruption des Portugais, ils bâtirent chaque
» village sur une éminence, et le fortifièrent
» aussi bien qu'ils purent. Palmarès avoit alors
» une lieue de circonférence, et étoit envi-
» ronné d'une double estacade de gros troncs
» d'arbres qu'ils avoient pris dans les bois voi-
» sins. Ils les équarrissoient, et les mettoient
» les uns sur les autres jusqu'à une hauteur
» considérable, formant une espèce de rem-
» part, percé de trois vastes portes, sur les-
» quelles il y avoit des plate-formes. Ces
» portes étoient gardées, en temps de paix,
» chacune par 200 soldats sous un chef d'une
» valeur reconnue.

» Dans l'intérieur des murs, les maisons
» étoient éparses et irrégulières, parce qu'ils

» avoient conservé une grande portion de
» terrain pour la culture. Les habitans tiroient
» leur eau d'un lac poissonneux d'où couloient
» des ruisseaux dans diverses directions. Au
» centre de la ville, on voyoit un mont sin-
» gulier, dont l'un des côtés étoit perpendi-
» culaire, et si élevé, qu'il commandoit toute
» la perspective des environs. Le palais du
» prince étoit étendu, les maisons de quelques
» individus étoient magnifiques dans leur
» genre, et la population montoit à 20,000
» ames; en un mot, la nouvelle nation avoit
» fait tant de progrès en civilisation et en
» puissance, ses déprédations étoient si éten-
» dues, et ses vengeances si redoutables, qu'elle
» alarmoit tout le pays, et sembloit finale-
» ment menacer l'existence des colonies euro-
» péennes. Le Gouvernement tourna toute
» son attention vers l'assujétissement des Pal-
» marésiens, qui, à cette époque en 1696,
» étoient restés 60 ans sans être attaqués, et
» voyoient s'élever leur troisième génération.
» Caetano-Mello, gouverneur de Pernam-
» buco, fit en conséquence passer un plan
» à don Juan de Lancastro, capitaine-général
» et gouverneur de Bahia, qui, pour le faire
» exécuter, envoya sur-le-champ 1,000

» hommes pour joindre les troupes de Per-
» nambuco. Ces dernières seules étoient au
» nombre de 3,000, outre un corps d'Indiens,
» de domestiques armés et de volontaires, le
» tout formant une armée de 6,000 hommes,
» avec tout ce qu'il falloit pour une guerre
» offensive, excepté de l'artillerie.

» Les Palmarésiens, instruits du projet
» d'invasion, avoient rassemblé toutes leurs
» petites ressources. Ils avoient fait entrer la
» milice et les habitans des villages, dévasté
» le pays des environs, et mis toutes les en-
» traves possibles à l'approche des troupes
» ennemies. Néanmoins les Portugais ne tar-
» dèrent pas à paroître; mais ils furent frappés
» d'étonnement, et même d'une espèce de
» terreur, lorsqu'ils aperçurent ces boule-
» vards garnis de soldats, et où l'on faisoit
» par-tout des préparatifs pour un vigoureuse
» résistance. Bientôt le prince Zombi, avec
» un gros détachement, fit une sortie subite,
» et causa une grande perte aux assaillans.

» La ville fut cependant investie dans les
» règles, et l'on fit diverses tentatives pour
» s'ouvrir une entrée à coups de haches; mais
» elles furent inutiles. D'autres tentatives
» d'escalade ne réussirent pas davantage, et

» les Portugais furent par-tout repoussés par
» la mousquetterie des assiégés. Dans peu de
» temps la poudre vint à manquer aux Palma-
» résiens ; pourtant cela n'abattit pas leur
» courage. Ils lancèrent des flèches, de grosses
» pierres, de l'eau bouillante, et dans les dif-
» férens assauts, tuèrent et blessèrent un si
» grand nombre de leurs ennemis, que ces
» derniers commencèrent à se décourager. Le
» manque de vivres et de rafraîchissemens
» occasionna d'ailleurs des murmures dans
» l'armée des assiégeans. Le général expédia
» un courrier au gouverneur de Pernam-
» buco, pour demander de l'artillerie et des
» vivres, qu'on eut bien de la peine à leur
» fournir. Les Palmarésiens commençoient à
» éprouver les horreurs de la famine, à cause
» du grand nombre d'habitans qui s'étoient
» retirés dans la ville.

» Ils supportèrent tous leurs maux avec
» beaucoup de fermeté ; les citoyens dans
» l'attente de jouir bientôt de leur liberté,
» et les villageois dans l'espoir de retourner
» sous peu à leurs travaux champêtres. Mais
» ces espérances étoient illusoires ; un déta-
» chement et de l'artillerie arrivent au secours
» des assiégeans. Du mont situé au centre

» de la ville, les Palmarésiens virent venir
» ces secours dans toutes les directions, et
» quand ils aperçurent les gros canons et
» le renfort de troupes, ils commencèrent
» à désespérer, en prévoyant le sort auquel ils
» étoient destinés.

» Les Portugais donnèrent un assaut géné-
» ral, et la résistance des habitans fut foible,
» parce qu'ils sentoient qu'elle seroit infruc-
» tueuse. L'une des portes fut forcée, et les
» troupes entrèrent. Le choc fut violent, mais
» momentané ; les rangs des Palmarésiens
» furent rompus. Le prince Zombi, avec le
» reste de ses compagnons d'armes, résolut
» de ne point survivre à la liberté. Ils se
» retirèrent sur le sommet du mont et se
» précipitèrent par le côté perpendiculaire,
» où ils trouvèrent la mort.

» Les Portugais ne purent assouvir leur
» vengeance, mais ils avoient obtenu leur
» objet principal; les trophées de la conquête
» furent les blessés, les vieillards, les femmes
» et les enfans, avec l'or et l'argent. Leur
» armée revint à Pernambuco, où les captifs
» furent vendus, excepté quelques vieillards
» et les guerriers blessés, qui, après leur
» guérison, furent aussitôt déportés à Bahia,

» à Rio-Janéiro, et dans d'autres parties éloi-
» gnées pour y être aussi vendus. Par ces
» moyens, les vainqueurs réussirent à les
» disperser, pour prévenir toute réunion fu-
» ture d'hommes aussi dangereux. »

C'est le fertile gouvernement de Pernambuco, y compris les anciennes capitaineries de Tamaraca, de Parayba et de Rio-Grande-de-Parahibo, qui formoit le siège de la puissance hollandaise, au Brésil, vers le milieu du 17e. siècle. Le comte Jean-Maurice de Nassau défendit avec succès ce *Brésil hollandais*, et en étendit les limites par la conquête de Sérégippe et de Céara. Mais la compagnie des Indes occidentales méconnut cet habile capitaine; après l'avoir mécontenté, elle le remplaça, dans le gouvernement, par des marchands qui ne rêvoient qu'augmentation des revenus. Leurs exactions amenèrent une rebellion qui, en 1654, remit ces provinces sous la domination du Portugal. D'après les rapports officiels, faits par ordre du comte Maurice, les revenus publics, sous son administration, montoient à 288,000 florins; les dîmes du sucre en formoient la principale branche; elles s'élevoient à 148,500 florins, pour Pernambuco, à 19,000 florins, pour

Tamaraca, et à 54,000, pour Parayba (1). La flotte qui ramena Maurice, portoit pour 2,600,000 florins de marchandises (2). Le nombre des esclaves étoit de 40,000; l'abbé Raynal, 150 ans plus tard, n'en comptoit que ce même nombre. La force armée étoit rarement au-delà de 6,000 hommes (3). La vente des biens confisqués sur les Portugais émigrés, produisit une somme de 1,963,250 florins. Le butin de guerre donna une somme de 2,017,478 florins. On exporta pendant 8 ans, 218,160 caisses de sucre, et 2,593,630 livres de bois de Brésil (4). Enfin, la colonie se relevoit des désastres de la guerre; le sort des armes favorisoit par-tout l'intrépide Maurice. Les arts de la paix n'étoient pas négligés. Des géographes et des naturalistes, comme un Pison, un Marcgrav, examinoient les richesses du sol: tout fut en vain. La stupide intolérance des ecclésiastiques calvinistes, la parcimonie et la défiance de la compagnie hollandaise, l'ineptie de quelques bourgeois qui succédèrent au comte Maurice dans le

(1) *Barlœus*, p. 170.
(2) *Ibid*, p. 533.
(3) *Ibid*, p. 235.
(4) *Ibid*, p. 557.

gouvernement, voilà les circonstances qui facilitèrent aux Portugais la reprise de ces belles provinces.

L'île de *Fernand de Noronha* est aujourd'hui une dépendance du gouvernement de Pernambuco. Les Portugais y ont une garnison et plusieurs forts; il y a deux hâvres, dont celui du nord est le meilleur (1). Améric Vespuce découvrit cette île en 1502; on la trouve nommée *Fernando de Larongue*, dans toutes les cartes du 16e. siècle. Les Français s'y établirent en 1733, mais ils la quittèrent à la réquisition du Portugal. Ce n'est pas pour la première fois que les Français y abordèrent. L'escadre qui, en 1612, alla s'emparer de l'île Maragnan, toucha en route à Fernando-Noronha. Voici ce qu'en dit le révérend père Claude, dans son vieux style:

« Ceste île a 5 ou 6 lieues de circuit; elle » est très-belle et gracieuse, et est une des » meilleures et plus agréables terres qui se » puisse dire, forte de sa nature, mais extré» mement fertile et capable de rapporter » toute sorte de biens.... Nous y séjournâmes » 15 jours pour nous rafraischir et y prendre » des eaux fraisches; et trouvâmes force bons

(1) *Ulloa*, noticias, tome II, chap. 3.

» melons, gyromons, patates, pois verts,
» febues et autres fruits excellens, auec une
» grande quantité de maïs et de cotton, de
» chèures sauvages, poules communes, plus
» grosses que celles de France, et sur-tout
» une si grande multitude d'oyseaux de di-
» verses espèces, incognues par-deçà, que
» le nombre en estoit infini....Non-seulement
» ils se laissoient tuer en l'air et sur les arbres,
» à coups de gaules et bastons, mais encore
» de plus, prendre à la main, dans leurs nids,
» sans se mouvoir. Il n'y en auoit pas moins
» en l'île de Feu qui est auprès de Fernand
» de la Rongue (Noronha), lesquels estoient
» gros comme les oyes et chappons de par de-
» çà, et d'autres plus petits, ainsi que les pi-
» geons, la pluspart desquels couuoient leurs
» œufs dans les herbes et sur terre, d'où ils
» ne se retiroient, bien qu'on les poussast
» avec le pied (1). »

Les Français trouvèrent dans l'île un Portugais avec 18 Indiens qui y avoient été exilés par le gouverneur de Pernambuco ; ils les emmenèrent avec eux à Maragnan.

Retournons aussi en terre-ferme. La pro-

(1) Histoire de la Mission des PP. Capucins, en l'île Maragnan, fol. 52.

vince de *Céara* ou *Siara*, peu connue, fournit du cristal de roche, du chanvre et du bois de teinture. Derrière Céara, dans l'intérieur, s'étend le *Pianhy*, plateau élevé, sablonneux et aride; on y élève beaucoup de bœufs et de chevaux; il y a des mines d'alun, de vitriol, de soufre (1).

Les montagnes voisines de Pianhy paroissent renfermer de grandes curiosités naturelles et historiques. Le grand comte Maurice y envoya une expédition, sous la conduite d'*Elias Herkmann*; le voyage de cet intrépide Hollandais est vraiment remarquable (2). Les montagnes et les plaines mêmes étoient couvertes d'un talc très-brillant, tantôt en lames, tantôt en poudre. Quelquefois l'odeur suave qu'exhaloient les forêts, arrêtoit nos voyageurs, fatigués de grimper par dessus des rochers taillés à pic; plus souvent la sombre obscurité des bois les livroit à la bonne foi de leurs guides brasiliens qui, la hache à la main, leur ouvroient un chemin. En plusieurs endroits, le sol retentissoit sous leurs pas, chose ordinaire dans les pays calcaires, mais que ces avides étrangers prirent pour

(1) *Raynal*, Histoire philos., liv. IX, chap. 17.
(2) *Barlæus*, p. 358-374.

un indice de métaux cachés. Il paroît qu'ils s'arrêtèrent vers les sources de la rivière *Corente* ou de la rivière *Verde* , où ils trouvèrent des eaux mauvaises , troubles et saumâtres. Des monumens singuliers frappèrent par-tout leurs regards ; c'étoient d'énormes rochers , de figure ronde et aplatie, taillés avec beaucoup de précision, placés l'un au dessus de l'autre , et quelquefois diminuant en diamètre , de manière à former une pyramide (1). Quel est le peuple inconnu dont ces monumens indiquent l'antique existence?

La côte septentrionale du Brésil , depuis le cap Saint-Roch jusqu'à l'île de Maragnan , est bordée de ressifs et de bancs de sable qui en rendent l'approche dangereuse. Depuis Maragnan jusqu'à l'embouchure de l'Amazone , c'est une suite des terrains noyés et mouvans, couverts d'une forêt continuelle de palétuviers (2).

L'île de Maragnan, très-forte par sa position, ayant 45 lieues de tour , offre encore d'autres avantages, tels qu'un climat salubre, des sources fraîches, une pêche abondante ,

(1) *Ibid*, p. 364 et 369.

(2) Histoire de la Mission des PP. Capucins, p. 179 et suiv.

des forêts remplies d'abres utiles. Les productions les plus remarquables sont le sucre, le tabac, les divers bois de teinture; le meilleur coton et le meilleur rocou de l'Amérique, le gingembre, une espèce de poivre très-fort, des gommes pouvant servir de vernis, et un baume qu'on dit égal à celui d'Arabie (1); on y a aussi recueilli de l'ambre gris.

La ville *Saint-Louis de Maragran* a été fondée en 1612 par les Français. Les Portugais s'en emparèrent; ils en furent chassés par les Hollandais, en 1641; ceux-ci la perdirent avec toutes leurs conquêtes du Brésil, en 1654. Cette ville, pourvue d'un bon port, doit avoir environ 10,000 habitans.

Para, dont le port est nommé *Belem*, est situé sur la rivière des Tocantins, vis-à-vis l'île de *Marajo*, qui est grande comme la Sardaigne, et qui pourroît être plantée en cannes à sucre toute entière. C'est la capitale d'un gouvernement qui embrasse *le pays des Amazones*. Cette immense contrée, en partie mal connue, et par-tout foiblement peuplée de

(1) *Histoire de la Mission des PP. Capucins*, et les *Annaès astoricos do estado do Maranhio*, en portugais, par *Berrédo*.

quelques

quelques hordes sauvages, est contenue dans une sorte de dépendance par les forts et les colonies que les Portugais y ont établis de distance en distance, et dont les principaux sont *Macapa*, à l'embouchure même de la grande rivière; le fort *Pauxis*, sur la rive septentrionale, qui, en général, n'est qu'un immense marais, et le fort *Rio-Negro*, sur le confluent de la rivière du même nom, avec l'Amazone. La mission de *Saint-Paul d'Omaguas*, à l'Ouest, sur l'Amazone, et le fort *San-Carlos*, au nord sur le Rio-Negro, marquent les extrémités des possessions portugaises. On n'en sait guères aujourd'hui davantage sur l'état de cette contrée, que n'en ont dit la Gondamine et Raynal (1), il y a un demi-siècle. Les Indiens, sous la conduite des missionnaires, vont recueillir, dans les forêts ou le long des rivières, du cacao, de la vanille, de la salsepareille, de l'huile de copaïve, de l'écaille de tortue; toutes ces marchandises brutes sont envoyées au port de Belem.

La partie centrale du Brésil et de toute l'Amérique méridionale, renferme les trois gouvernemens de *Minas, Geraes*, de *Goyazes* et de *Matogrosso*; on les nomme gouvernemens

(1) Hist. philos., liv. IX, chap. 16.

de mines, parce qu'en effet, c'est là que sont établis la plupart des lavages d'or. A présent les deux principaux se trouvent dans le gouvernement de Matogrosso, d'où l'on fait descendre ce précieux métal par la rivière de Madéra et par l'Amazone, à Para. Mais ces lavages sont dans des plaines ou au pied des montagnes peu élevées; et quoiqu'on ne sauroit douter que ces grandes plaines centrales ne soient considérablement élevées par rapport à la mer, il ne s'y rencontre pourtant aucune grande chaîne de montagnes, comme nous l'avons déjà observé. L'agriculture et l'entretien du bétail doivent donc rencontrer peu d'obstacles dans ces vastes contrées, qui nous paroissent ressembler au territoire d'ouest des Etats-Unis, et qui sans doute finiront par devenir le siége d'une nombreuse population d'heureux et simples cultivateurs. La triste recherche des mines n'a pu encore attirer ici que peu d'habitans. Parmi leurs établissemens foibles et épars, on remarque, dans le gouvernement de Matogrosso, les villes nommées *Villa-Bella de Cuyaba* et *Villa-d'Oro*, ainsi que le fort *Braganza* ou la Conception; dans le gouvernement de Goyaz, la ville du même nom qui a cédé le premier rang à *Villa-Boa;*

et dans le gouvernemeut de Minas-Geraes, la cité assez considérable de *Villa Rica de Mariana.*

C'est dans les vastes forêts de ces provinces intérieures, que le naturaliste trouveroit par centaines de nouvelles espèces d'insectes. L'*urusu*, grande abeille rougeâtre avec des stries noires sur le thorax et la tête, appuie aux pieds des arbres ses ruches, de la forme d'un solide elliptique; une variété du même insecte habite sous la terre. Le miel de l'urusu est blanc et très-abondant. La *mumbusa* est noire, ainsi que la cire qu'elle fait, et qui sert dans la médecine des Brasiliens. La *mandosaia* donne une cire noire-jaunâtre; celle du *jataï* est extrêmement blanche, sur-tout du *jataï-mosquito*, ou mouche blanche. Aucun de ces insectes n'a d'aiguillon; il en est de même du *mendorim*, qui suspend ses ruches cylindriques, d'une cire rougeâtre, aux branches les plus élevées des arbres. D'autres abeilles brasiliennes se défendent en lançant par l'anus une liqueur caustique; c'est ainsi que font le *caga-fogo*, le *jandaïra*, le *tubihu*. Leur cire est noire, leur miel, pour la plupart, épais Les abeilles à aiguillon s'appellent *marimbondo;* la variété, nommée *marimbondo-*

inchu, est connue en Europe. Leurs ruches sont construites d'une matière glutineuse et coriacée; la forme en est ronde, ou sphérique, ou elliptique : les cellules cylindriques renferment une petite quantité de miel très-clair et très-doux. L'*arapua* se défend en mordant, habite des ruches construites en boue, et ne produit qu'une cire résineuse et un miel grossier (1).

Tel est l'état actuel des provinces qui forment le vaste Empire portugais dans le Nouveau-Monde. Malheureusement, il n'est encore habité, en grande partie, que par des tribus sauvages que les Portugais n'amènent que lentement, mais que pourtant ils amènent à la civilisation.

Le fameux système sur l'influence des climats, se trouve fortement compromis par les faits que l'Amérique méridionale offre à notre attention. Un peuple doux et foible habitoit parmi les froides montagnes du Pérou: un peuple féroce et intraitable erroit sous le soleil brûlant du Brésil. En examinant l'histoire des Indiens, sous la zône torride, on trouvera que, malgré la grande inégalité des

(1) *D. Vicente Coelho de Seabra*, dans les Mémoires de l'Académie de Lisbonne, tome II, p. 99.

armes, ils ne reculèrent jamais. Jamais ils ne se sont laissé vaincre par un ennemi foible et sans courage (1) : il n'étoit aisé de remporter sur eux des victoires, que parce qu'ils n'avoient aucune connoissance de notre manière de faire la guerre, qui leur étoit tout-à-fait nouvelle, et par la discorde qu'on savoit semer parmi eux.

« La conquête de la province de Saint-
» Vincent, dans le Brésil, dit un auteur por-
» tugais, nous la devons au seul fameux *Ti-*
» *sireza* (2); celle de Basa, au vaillant *Ta-*
» *bira* (3); celle de Pernambucco, au coura-
» geux *Stassiba*, dont le nom en langue in-
» dienne signifie bras de fer, et au grand
» *Piragiba*, qui fut récompensé de son zèle à
» défendre les Portugais, par un habit et une
» tente de Jésus (4); la conquête de Para et
» Marahao est due aux fameux *Tomagia* (5)
» et à d'autres qui servoient dans l'armée des

(1) Vasconcellos, Hist. du Brésil, liv. III, p. 101 à 257.

(2) Vasconcellos, Hist. du Brésil, liv. I, p. 101 et 102.

(3) *Ibid*, liv. I, nº. 103.

(4) *Berrédo*, Annaès de Maranhao, liv. VI, nº. 534.

(5) *Rafael de Jesus*, Castriota Lusitan., partie 1, livre III. *Rocha Pitta*, Americ. portug. livre V, nºs. 94, 95.

» Portugais contre les Hollandais; et aussi à
» l'invincible *Camarao* (1), qui s'est immorta-
» talisé à la reprise de Pernambucco, dans la
» guerre contre les Hollandais (2). »

A ces autorités portugaises, on pourroit encore joindre le témoignage de tous les anciens voyageurs français et hollandais, qui ont visité ce pays à une époque où les indigènes ne s'étoient pas encore réfugiés dans l'intérieur. Tous ils admirent l'adresse et la vigueur de ces peuples, l'étonnante perfection à laquelle ils avoient poussé l'art de nager, leur agilité à la course, leur patience et leur fidélité entre eux. Mais, comme tous les peuples sauvages, ils estiment avant tout la force du corps et une bravoure voisine de la férocité; c'est là leur point d'honneur, c'est là l'idole qu'ils révèrent avec un culte religieux; au moment même d'être égorgés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et leur expriment leur mépris par des propos in-

(1) *Lery*, Voyage au Brésil, chapitres 13, 14, etc. Histoire de la mission des PP. Capucins, chap. 43-53. *Stadius*, Hist. Brasil, part. 1, chap. 19 et 42, part. 2, chap. 29. *Barlœus*, etc.

(2) *Vasconcellos*, Noticias antecedent das coizas do Brasil, nº. 49.

jurieux : ils cherchent à prouver par ces bravades, qu'on peut bien leur ôter la vie, mais non pas leur courage et leur vaillance. Ils meurent en héros. Lery et ses compagnons, tous nés sous la zône tempérée, n'étoient pas même capables de tendre un arc des Indiens de Tomoy, habitans de la zône torride, dans les environs de Rio-Janéiro. Lery convient même qu'il étoit obligé d'employer toutes ses forces pour tendre un arc destiné à un enfant de dix ans.

Les habitans des contrées d'Ouctacaze, une des provinces les plus riches et les plus fertiles du gouvernement de Rio-Janéiro, sont si vaillans, qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus; il leur est impossible de vivre un seul moment dans l'esclavage; aucune nation brasilienne, ni même européenne, ne peut se vanter de les avoir vaincus. Ils vivent encore aujourd'hui dans la liberté et l'indépendance.

L'évêque, M. d'Acunha de Coutinho, donne sur les mœurs des Ouctacazes les renseignemens suivans, qui jettent un grand jour sur l'état actuel des indigènes du Brésil.

« Les Indiens d'Ouctacaze ont sans doute » quelques défauts, comme tous les sauvages » du Brésil ; mais en revanche ils ont des

» vertus qui peuvent servir de modèles à
» tous les peuples policés ; ils se distinguent
» particulièrement par l'amour qu'ils se vouent
» entre eux, ainsi qu'aux étrangers leurs
» amis. Toutes leurs possessions sont en com-
» mun ; ils se montrent extrêmement recon-
» noissans et fidèles envers leurs bienfaiteurs,
» pour lesquels ils font souventle sacrifice
» de leur vie. J'ai fréquenté assez long-temps
» les Indiens d'Ouctacaze, je les connois assez
» ainsi que leur fidélité, dont ils n'ont cessé
» de donner des preuves à ma famille, pour
» affirmer ce que j'avance d'après ma propre
» expérience.

» Cette nation, autrefois l'ennemie impla-
» cable des Portugais et de tous les autres
» peuples du Brésil (1), conserve encore à
» présent son indépendance entière, quoique
» dans un état d'amitié parfaite avec ses voi-
» sins. *Domingo Pesanha*, mon oncle ma-
» ternel, et gouverneur de la province Campos
» dos Ouctacazes, est parvenu à gagner ce
» peuple invincible par des bienfaits qu'il n'a
» cessé de lui accorder, et particulièrement
» par sa conduite affable. A peine avoit-il serré
» les nœuds de cette alliance, qu'il leur ac-
» corda pour se les attacher davantage, et les

(1) *Lery*, chap. 5.

» engager à un commerce plus intime avec les
» Portugais, des habitations à Santa-Cruz,
» sur la rive orientale de la rivière Paraïba-
» du-Sud, éloignée de trois lieues de la ville
» de San-Salvador, et y fit construire un
» bâtiment spacieux arrangé à leur goût et
» situé près de l'eau, pour se conformer à
» leur usage de se baigner matin et soir.

» Ce bâtiment qui sert actuellement de
» magasin, est toujours rempli d'étrangers,
» qui viennent de par-delà les montagnes,
» pour commercer avec les habitans de cette
» province. Les objets de leur commerce, qui
» n'est qu'un simple échange de marchan-
» dises, consistent principalement en cire et
» en miel, dont il y a ici grande abondance,
» en oiseaux et en quadrupèdes des forêts,
» et particulièrement en une espèce d'argile
» ou terre glaise dont ils font une vaisselle
» très-forte et qui résiste au feu le plus vio-
» lent (1). S'ils n'ont pas assez de marchan-
» dises pour les échanger contre des sabres,

(1) Pour s'assurer de la finesse de cette argile, et savoir si elle n'est pas mêlée avec du sable ou d'autres parties hétérogènes, les Indiens ne se contentent pas de la manier avec les doigts, ils la mettent encore entre leurs dents, pour s'assurer si elle est aussi molle et aussi tendre que la cire.

» des outils, du sel, etc., etc, ils abattent des
» arbres, travail pour lequel ils ont une
» adresse particulière. Chacun d'eux travaille
» précisément autant qu'il est nécessaire pour
» obtenir une marchandise desirée ; par exem-
» ple, deux ou trois jours, si l'ouvrage qu'il
» peut terminer pendant ce temps est suffisant
» pour acquérir un sabre dont il a besoin,
» ou un autre outil, ou du fer, métal le plus
» précieux pour tous les Indiens : quant aux
» habits, il n'en a aucun besoin.

» En faisant quelque marché, les Indiens
» montrent toujours une certaine méfiance,
» quoiqu'on fasse paroître la plus stricte pro-
» bité ; de sorte qu'ils ne concluent jamais
» aucun engagement de quelque importance,
» sans l'avis de leurs bienfaiteurs ou de leurs
» fils, qui ont toujours bien agi avec eux.

» A peine les Indiens d'Ouctacazes eurent-
» ils vaincu la tribu de *Coropoque* ou *Co-*
» *ropé*, qu'ils l'incorporèrent dans leur pro-
» pre république, de manière qu'ils ne
» forment plus qu'une seule nation, désignée
» par les Portugais, sous le nom de *Cortados*,
» c'est-à-dire, les Tondus. Ils habitent un
» pays de 200 lieues d'étendue, depuis les
» plaines d'Ouctacaze, le long de la rive
» septentrionale du fleuve de *Paraïba-du-*

» *Sud*, jusqu'aux bords méridionaux de la
» rivière de *Xipoto*, aux environs de Villa-
» Rica. »

Notre auteur portugais nous apprend ensuite une chose très-curieuse ; savoir que ces Indiens étoient en paix avec les Portugais d'Ouctacazes, mais en guerre avec ceux de Minas-Geraes. Ceux-ci demandèrent la paix en 1757 : « Mais les Indiens, continue M. de
» Acunha, ne voulurent rien conclure sans
» le consentement du père *Angelo Pesanha*,
» mon oncle maternel, qui d'après la mort
» du gouverneur Pesanha, étoit devenu leur
» *bienfaiteur*. » Tel est le pouvoir de ces *bienfaiteurs*, que la paix fut aussitôt conclue par l'intervention du père Angelo.

Dix ans plus tard, les Indiens de Cuyeti, nommés *Botocudos* et *Gamelas*, ravagèrent quelques établissemens portugais ; le gouverneur de Minas-Geraes ne put les réprimer ; il implora le secours du père Angelo, qui fit prendre les armes à ses Ouctacazes. Aussitôt ceux-ci attaquèrent les Botocudos et Gamelas avec le plus grand acharnement, les battirent et les dispersèrent jusque dans le pays des Amazones.

Il paroît donc que les missionnaires exercent encore un très-grand pouvoir sur les

indigènes du Brésil, et que la Cour de Lisbonne en profite pour civiliser peu à peu ces tribus malheureusement trop éparses. Diverses ordonnances avoient déclaré les Brasiliens libres à l'égal des Portugais ; cette mesure de justice et de politique à la fois, a eu son entière exécution depuis 1755.

L'état des nègres au Brésil fait également honneur à l'humanité de ce Gouvernement portugais, si indignement avili par les écrivains anglais, quoique son tort le plus grave soit d'avoir eu trop de complaisance pour l'Angleterre. Quoique les préjugés anglais dominent fortement M. Barrow, la vérité lui arrache l'aveu : « Que la manière dont les co-
» lons portugais du Brésil traitent leurs es-
» claves, est loin d'être des plus mauvaises (1).
» Le maître, continue-t-il, demande de l'es-
» clave une certaine somme de travaux par
» semaine, calculée de manière à exiger une
» application modérée pendant quatre jours ;
» les deux autres jours, il est libre : » et les dimanches aussi, quoique M. Barrow n'en parle pas : « mais il est obligé de se
» nourrir et de se vêtir, lui et sa famille, du
» produit des travaux de ces deux jours. Dans
» ce système, les coups de fouet sont super-

(1) Page 112 et suivantes de l'original.

» flus ; le maître n'a d'autres dépenses à faire
» que le premier achat, qui est de 20 livres
» sterling (480 francs), et l'esclave labo-
» rieux ramasse souvent de quoi acheter sa
» liberté...... Les esclaves des mines avalent
» quelquefois de petits diamans; lorsqu'on les
» en soupçonne, on leur administre des pur-
» gatifs violens. (Ce vieux conte est commode
à répéter, mais difficile à prouver)..... » Les
» esclaves domestiques sont moins heureux
» que ceux qui travaillent dans les planta-
» tions; ils n'ont que les dimanches pour eux,
» et manquent d'occasions pour gagner con-
» sidérablement par leurs industrie...... Les
» travaux, au Brésil, sont bien moins rudes
» que dans les Antilles. Le climat est infini-
» ment plus doux, et les saisons pour planter
» et moissonner ont une plus longue durée.
» Les planteurs des îles n'ont qu'une très-
» courte période, pendant les pluies, pour
» mettre les cannes en terre; la période favo-
» rable à la moisson est également de peu de
» durée; si les cannes ne sont pas coupées au
» moment de leur entière maturité, le suc s'éva-
» pore, il ne reste qu'un bois aride; si, après les
» avoir coupé, on ne les presse immédiatement,
» le suc fermente et ne peut plus servir qu'à
» faire du rum. Tourmenté par ces consi-

» dérations, le planteur des îles est tenté d'ou-
» blier l'humanité, en forçant ses esclaves à
» un travail extraordinaire. Au Brésil, une
» saison pluvieuse, plus longue, donne deux
» mois de plus pour planter les cannes; elles
» mûrissent également d'une manière plus
» graduelle et plus lente. Aussi, l'on n'entend
» pas ici le claquement d'un fouet ensan-
» glanté presser des travaux que règle la
» cadence d'un chant forcé. »

Ces observations de M. Barrow s'accordent avec le témoignage d'un voyageur allemand que nous avons souvent cité. « Je n'ai nulle
» part vu des nègres plus gros et gras qu'ici.
» Ils mangent des oranges, des bananes et
» du manioc à discrétion.... On les traite
» d'une manière très-douce, sur-tout lors-
» qu'ils se sont fait baptiser. (1). » Ce sont les nègres qui font la pêche sur les côtes du Brésil, et qui composent presque tout l'équipage des bâtimens de Rio et de Bahia, employés au commerce d'Afrique. Quelle preuve plus forte peut-on demander de la confiance mutuelle des maîtres et des esclaves? Quel est le planteur de Saint-Domingue ou de la Guadeloupe qui se croiroit en sûreté sur un bâtiment monté par des nègres?

(1) *Langstedt*, reise, etc., p. 75 et 76.

Le capitaine Lindley a même trouvé *blâmable* la douceur des Portugais envers leurs esclaves : « Cette familiarité inconséquente, » dit-il, rend les esclaves impudens et licen» cieux. Le nègre sent d'ailleurs son impor» tance par le grand nombre de ceux de son » espèce qui sont affranchis pour leurs ser» vices, par la faveur, ou par la rédemption, » qui deviennent conséquemment des *mes» sieurs*, prennent souvent ce caractère, et » jouent leur rôle avec autant de grace que » leurs anciens maîtres (1). »

L'accroissement de la culture exige une importation de 20,000 nègres, quoique les mariages des esclaves soient favorisés. On les achète à 480 ou 500 francs l'individu; ce qui fait monter la somme totale de cette branche d'importation, à environ 10,000,000.

Les esclaves du Brésil viennent principalement des colonies portugaises d'Angola et de Benguela ; c'est une espèce de nègres robustes, très-dociles, fort actifs et gais, particulièrement ceux de Benguela ; mais ces bonnes qualités se perdent par l'habitude de la familiarité et de la paresse qu'ils contractent après leur arrivée.

Le dernier roi de Portugal rendit un édit

(1) Voyage au Brésil, p. 187.

par lequel les esclaves ne resteroient dans l'esclavage que l'espace de dix ans, et seroient instruits dans la religion catholique immédiatement après leur arrivée au Brésil. La première partie de cette loi éprouva une grande opposition de la part des planteurs, qui osèrent faire des remontrances et des pétitions pour la faire révoquer, mais qui ne reçurent aucune réponse : ils l'ont néanmoins toujours éludée, et le Gouvernement ferme les yeux, s'il faut en croire des voyageurs qui ont pu se tromper dans leurs rapides observations.

Les sages restrictions que le marquis de *Pombal* mit au commerce du Brésil, avec l'étranger, ont eu les résultats les plus heureux pour la prospérité de la colonie et l'intérêt de la métropole (1). D'abord les produits des manufactures étrangères, sur-tout anglaises, ont été proscrits, et graces à la salutaire sévérité avec laquelle on a surveillé l'exécution de cette prohibition, les Brasiliens achètent à présent leurs draps et leurs toiles en Portugal, du moins en grande partie. La culture du riz, encouragée dans le gouvernement de Para, a non-seulement fait cesser l'importation que la Caroline et la Géorgie

(1) Notes communiquées.

faisoient

faisoient au Portugal, mais a même mis ce dernier pays en état d'en exporter aux autres. On exporte plus de 1,500,000 quintaux de sucre, dont l'Angleterre même achète une partie, à la vérité peu considérable. On convertit en rum une bien plus grande quantité de mélasse ou de sirop. C'est pour ne pas nuire à cette branche d'industrie, que l'on n'a pas encouragé ceux parmi les Brasiliens qui ont essayé de faire du vin ; opération à laquelle, d'ailleurs, le climat trop chaud s'oppose, mais qui n'est point défendue, comme M. Barrow l'a cru. Le coton, le café, le tabac et l'indigo sont des cultures bien plus naturelles et plus lucratives ; elles ont pris des accroissemens continuels depuis un demi-siècle; mais nous ne sommes pas en état d'en donner le tableau positif. On croit que le Brésil exporte tous les ans près de 500,000 quintaux de coton. Les tanneries font entrer dans l'exportation une quantité considérable de cuirs, qui, graces aux ingrédiens que le pays fournit pour le tannage, sont d'une qualité supérieure à ceux d'Europe. La valeur totale des exportations du Brésil ne sauroit être estimée à une somme moindre de 120 à 130 millions. Le Portugal ne pouvant solder

ces retours, reste de plus en plus débiteur envers le Brésil.

Les revenus de la couronne résultent des impôts moins nombreux, et probablement aussi moins onéreux que ceux en usage dans la plupart des pays d'Europe. Nous savons déjà que le roi lève la dîme ecclésiastique ; il le fait en sa qualité de grand-maître de l'ordre du Christ. Les droits d'entrée et de sortie, généralement fixés à 10 pour 100, doivent rapporter entre 15 à 20 millions de francs. La recherche des diamans se fait pour le compte de la couronne, et l'on ne peut estimer le bénéfice à moins de 4 à 5 millions. Les particuliers peuvent chercher et recueillir de l'or, en se faisant enregistrer ; tous ces *laveurs d'or* forment comme une compagnie, étant solidairement responsables à la couronne du cinquième qu'elle prélève sur ce métal, et qui est fixé à 51,000 *onces* par an. Une once de Lisbonne valant 28 grammes 684 milligrammes, et le prix d'un kilogramme d'or fin étant fixé à 3,388 francs, on peut calculer que le cinquième de l'or du Brésil rapporte à la couronne 4,956,928 francs. Les profits du monnoyage et le droit du transport en Europe, réservé aux bâtimens du roi, peuvent aller à 3 millions. Les autres branches du

revenu sont l'impôt sur chaque tête de nègre introduit dans la colonie, divers impôts sur les fonctions et les métiers, des droits sur la circulation intérieure de plusieurs denrées; enfin, la ferme de la vente du sel, du savon, de l'eau-de-vie, du mercure et des cartes à jouer.

On pense que, les frais d'administration locale, civile, militaire et ecclésiastique prélevés, la couronne tire du Brésil 24 ou 25 millions de francs de revenu net.

Libres d'étendre autant qu'ils voudroient la culture de leur sol, et d'en exporter les produits sur leurs propres bâtimens, soit en Portugal, soit dans les colonies portugaises d'Afrique, pourquoi les Brasiliens ne seroient-ils pas heureux et contens?

Le refus qu'a fait la Cour de Lisbonne d'accorder à des particuliers entreprenans, la permission d'établir des manufactures au Brésil, paroît être fondé sur des vues politiques très-peu susceptibles d'être contestées: on n'a pas voulu dénouer un des principaux liens qui unissent les intérêts de la colonie à ceux de la mère-patrie; on n'a pas voulu soustraire des bras à la culture et aux pêcheries; enfin, on n'a pas voulu fournir un nouveau

prétexte aux contrebandiers qui introduisent en fraude les produits des fabriques anglaises.

Peut-être y auroit-il un choix à faire, quant aux genres d'industrie utiles pour le Brésil. Toutes les fabrications métalliques en gros, telles que lafo nte des canons, d'ancres, de barres pour la mâture, des pointes et clous de fer, d'ustensiles en cuivre, me semblent mériter d'être encouragées au Brésil, de même que la manufacture des voiles pour la marine, des câbles et des cordages.

Tels sont les renseignemens imparfaits que nous avons pu recueillir sur le Brésil, et que nous invitons les hommes d'État portugais à compléter pour l'honneur de leur pays, et afin de fermer la bouche aux voyageurs anglais, tous acharnés contre le Portugal. Tel est l'état général de cette contrée, qui égale les plus vastes Empires du monde, et qui n'est qu'une colonie d'une des plus petites monarchies de l'Europe.

S'il faut en croire M. Barrow, la domination du Portugal sur le Brésil ne seroit pas à l'abri de cette « *révolution générale de l'Amérique* » *méridionale* qui, pendant cette guerre, est » devenue (sans doute à Londres) l'objet » d'une *spéculation populaire*, et *des*

» *plus vives espérances* (1). M. Barrow prétend que la plupart des colons portugais n'ayant ni l'espérance ni le desir de retourner en Europe, attachés d'ailleurs au Brésil, par les liens du mariage et du sang, ont perdu de vue leur ancienne patrie, et verroient la séparation du Brésil sans beaucoup de regret. « Des hommes marquans, à
» Rio-Janéiro, parloient très-librement
» sur cette matière, et j'ai des raisons pour
» croire que les dispositions des Brasiliens,
» depuis cette époque, ne sont pas devenues
» plus favorables au Gouvernement portugais.
» Un homme de génie et de courage, pré-
» cédé par une grande réputation, les pous-
» seroit facilement à déclarer leur contrée
» indépendante. Cependant, ce ne seroit ni
» un étranger ni un colon qui leur plairoit
» le plus pour chef; ils aimeroient mieux un
» Portugais d'Europe. La grande masse du
» peuple est attachée au nom portugais, à
» sa religion, à son idiôme. Si la Cour de
» Portugal possédoit assez d'énergie et d'ac-
» tivité pour se transporter elle-même au
» Brésil, on y verroit bientôt s'élever un Em-
» pire aussi puissant que magnifique; cet
» Empire balanceroit la puissance croissante

(1) *Barrow*, Voyage to Cochinchina, p. 127-136.

» des Etats-Unis ; il auroit sur ceux-ci l'avan-
» tage d'un climat plus doux, d'un sol plus
» fertile en productions précieuses et utiles,
» enfin, d'une position géographique, qui
» domine les communications commerciales
» de toutes les parties du monde civilisé.

» Un changement dans la situation poli-
» tique du Brésil pouvant en occasionner un
» autre dans les rapports du Portugal, il
» s'élève la question de savoir jusqu'à quel
» point notre commerce avec le Portugal
» nous est avantageux. D'après le traité
» de 1703, nous percevons, sur les vins du
» Portugal, les deux tiers des droits d'entrée,
» levés sur tout autre vin; les Portugais re-
» çoivent nos draps de laine précisément aux
» mêmes termes auxquels ils laissent appor-
» ter tout autre drap. Il semble que les Por-
» tugais ont eu l'avantage sur nous dans cette
» convention ; ils ne nous accordent au-
» cune prérogative, et nous les débarrassons
» d'une marchandise qu'aucune autre nation
» n'acheteroit (1) ; tandis que les produits de
» nos manufactures peuvent se vendre par-
» tout. Cependant le nombre des bâtimens
» que ce commerce occupe, la somme dont

(1) Cela est très-faux. (*Note du Traducteur.*)

» il augmente le revenu public, enfin, le dé-
» bit constant qu'il procure à nos fabriques
» et manufactures, le rendent toujours fort
» intéressant. L'estimation suivante, que l'on
» peut considérer comme très-approchante
» de la vérité, peut donner une idée de l'éten-
» due de ce commerce.

IMPORTATION.

» Vins d'Oporto, 60,000 pipes, à 25 liv. sterl., prix coûtant........	1,500,000 liv. ster.	36,000,000 liv.
» Vins de Lisbonne et d'autres ports, 12,000 pipes, à 12 liv. sterl.	144,000	3,456,000
» Vins crûs de Madère, 12,000 pipes à 30 l. st.	360,000	8,640,000
» Fruits, etc., etc.....	46,000	1,104,000
	2,050,000 liv. ster.	49,200,000

EXPORTATION.

» Draps, toiles, mousselines de l'Inde et de l'Ecosse, ouvrages en fer, et autres produits du sol ou des fabriques de la Grande-Bretagne............	1,550,000 liv. ster.	37,200,000 liv.
» Balance contre l'Angleterre.	500,000 liv. ster.	12,000,000 liv.

» En supposant que sur 84,000 pipes de vin
» que l'Angleterre reçoit du Portugal, 60,000

» seulement paient les droits d'entrée, le reste » étant censé passer aux colonies, le fisc y » gagne, à 50 liv. sterling par pipe, une » somme annuelle de 3,000,000 sterling » (72,000,000 de francs).

» Si le Portugal venoit à partager le même » sort que l'Espagne, en devenant une puis- » sance vassale de la France, cette branche » du commerce anglais seroit tarie; et quels » seroient les nouveaux débouchés que nous » pourrions nous ouvrir ? Le Brésil, tout en le » supposant à nous, pourroit-il prendre des » objets fabriqués pour une somme équiva- » lente à celle que prend le Portugal ? pour- » roit-il envoyer des cargaisons de retour » d'une valeur égale et qui fourniroient au » trésor public d'aussi grands revenus ?

» Dans le moment actuel, je le dis sans hé- » siter, le Brésil ne le pourroit pas ; mais » d'un autre côté, en éloignant tout obstacle » au commerce brasilien, en réduisant les » droits impolitiques sur l'exportation, en abo- » lissant les monopoles, en ouvrant de grandes » routes entre les principaux ports et les » établissemens de l'intérieur, je ne doute » pas que le Brésil ne fût, sous peu d'années, » en état de prendre bien plus de marchan-

» dises que le Portugal, et d'envoyer en re-
» tour une aussi grande quantité qu'on vou-
» dra de café, de cacao, de sucre, d'indigo,
» de bois de teinture et de construction. On
» ne sauroit assigner des bornes à ces pro-
» ductions. D'ailleurs, le trésor public per-
» droit d'autant moins, que les vins du Por-
» tugal n'étant de vente chez aucune autre
» nation, trouveroient toujours leur chemin en
» Angleterre, comme il en arrive même avec
» les vins de France. Car *le commerce, sem-*
» *blable à l'eau, cherche toujours à se mettre*
» *dans son niveau naturel: le courant peut*
» *être détourné dans d'autres canaux, il*
» *peut être arrêté par des obstacles momen-*
» *tanés; mais il finira toujours par se*
» *frayer un passage et s'ouvrir un chemin*
» *vers le grand réservoir qui est destiné par*
» *la nature à le recevoir. Le peuple qui com-*
» *mande sur l'Océan, est toujours maître*
» *de diriger le commerce du monde* (1).

» Un changement dans le Brésil en amène-
» roit nécessairement un autre dans les colo-

(1) Il y a en France *quelqu'un* qui, de jour en jour fermant quelques parties du continent aux Anglais, finira par tenir *bloqués sur l'Océan* ces *directeurs* du commerce universel. (*Note du Traducteur.*)

» nies espagnoles, qui sont encore plus oppri-
» mées, ou du moins plus dépourvues de la
» faculté de se procurer les commodités de
» la vie au milieu de leurs amas d'or et d'ar-
» gent. Qu'il soit vrai, comme on dit, que
» 800 carrosses de fabrique de London roulent
» sur le pavé de la ville de Mexico! il est
» encore plus certain que 8,000,000 d'habi-
» tans, et c'est la moindre estimation qu'on
» puisse faire pour l'Amérique espagnole,
» vont presque nus, faute de pouvoir trou-
» ver à acheter des objets d'habillement (1).
» C'est ce que savent parfaitement nos pê-
» cheurs de baleine de la mer du Sud; il y en
» a parmi eux bien peu qui, dans le cas où ils
» se proposent de doubler le cap Horn, ne
» prennent à bord une certaine quantité
» d'habits faits, de la rue Monmouth, sur les-
» quels leur moindre gain est de 800 pour
» 100......

» Quelles que soient les mesures que la
» Cour du Portugal se verra obligée de prendre
» dans les présentes conjonctures critiques,
» il convient à la Grande-Bretagne d'avoir
» toujours les yeux de sa surveillance fixés

(1) C'est une assertion extravagante.

(*Note du Traducteur.*)

» sur les colonies portugaises, et spéciale-
» ment sur le Brésil. Car si jamais on permet-
» toit aux Français de s'établir à Rio-Janéiro;
» telle est la force naturelle de cette posi-
» tion, tels sont les avantages importans qu'elle
» leur offriroit, que ce ne sera pas chose fa-
» cile, soit de les expulser par les armes, soit
» de les persuader à la quitter en vertu d'un
» traité (1).

» Je crains aussi qu'après un prince de la
» famille portugaise, l'intérêt français seroit
» celui qui prévaudroit le plus facilement
» dans l'intérieur de cette contrée. Les des-
» cendans des jésuites français n'ont pas
» oublié leur origine, et la restauration de
» leur ordre auroit sur eux une grande in-
» fluence. Il est vrai que, dans les ports de mer,
» la partie commerçante pourroit juger de
» son intérêt personnel de se mettre sous la
» protection du pavillon anglais, pensant par
» ce moyen d'obtenir un commerce libre et
» sans entraves. Mais telle est l'influence que
» la *prêtraille* (2) exerce sur les laïques, qu'un
» gouvernement protestant y rencontreroit
» des difficultés sans nombre et sans bornes.

(1) Ajoutez *d'un traité d'Amiens.* (*Note du Trad.*)
(2) *Priesthood* dans l'original.

» Peut-être aussi le présent *imbécille* (1)
» Gouvernement se laissera-t-il persuader de
» briguer une alliance avec la France, quoi-
» que le résultat en seroit nécessairement fu-
» neste à ses colonies et à son commerce
» déjà *déclinant* (2). »

Tels sont les raisonnemens de M. Barrow, sur la grande révolution de l'Amérique méridionale, révolution que la flotte et l'armée anglaise, à Buenos-Ayres, et le rebelle Miranda dans la Terre-ferme, ont déjà tentée d'une manière et avec des accessoires qui ne laissent aucun doute sur les odieuses intentions et les espérances orgueilleuses du cabinet de Saint-James. Ces circonstances donnent un grand intérêt aux raisonnemens de M. Barrow, qui, peut-être, n'est ici que l'organe de son Gouvernement, ou qui du moins en exprime parfaitement la manière de penser.

La France est toujours devant les yeux

(1) C'est un employé du Gouvernement anglais qui adresse cette injure à un Gouvernement allié du sien.
(*Note du Traducteur.*)

(2) Il n'est pas vrai que le commerce de Portugal décline; il s'accroît depuis le ministère de Pombal.
(*Note du Traducteur.*)

des Anglais, comme étant en effet la seule puissance qui les empêche de consolider cet empire universel qu'ils prétendent exercer sur le commerce de toutes les parties du globe, empire auquel la révolution de l'Amérique méridionale, *dans le sens anglais*, donneroit une telle étendue et une telle force de cohérence, qu'il deviendroit dès-lors très-difficile, même pour les plus grandes nations, de s'y soustraire, sur-tout si le cap de Bonne-Espérance restoit aux Anglais.

La France a donc le plus grand intérêt, et même l'obligation de se mêler du sort futur de l'Amérique méridionale. Toutes les nations commerçantes et maritimes doivent y prendre part, attendu que le Brésil, par sa position, domine le chemin des deux Indes et de toutes les grandes mers du globe. Peut-être la transplantation de la puissance portugaise au Brésil seroit-elle d'un effet très-heureux pour la liberté des mers. Il faudroit alors que Buénos-Ayres et le Rio de la Plata, fussent incorporés au Brésil, comme des arrondissemens nécessaires; il faudroit encore que le cap de Bonne-Espérance fût réuni aux possessions portugaises d'Afrique, qui, par ce moyen, formeroient un tout contigu; avec ces acquisitions et

en occupant les Açores, Madère, les Canaries, l'île Saint-Hélène, les Malouines et Tristan-d'Acunha (1), ce *Nouveau-Portugal* deviendroit l'arbitre du commerce du monde et le rival naturel de la puissance anglaise. Qu'il seroit riche, magnifique, fort et inattaquable, cet Empire de l'hémisphère austral! Des flottes innombrables ne sauroient l'investir; des légions invincibles le menaceroient en vain. Avec de la prudence, avec de l'énergie et avec l'appui de la France et de l'Espagne, un souverain de Portugal exécuteroit facilement ce grand projet, qui le couvriroit d'une gloire immortelle, en le plaçant, lui et ses descendans, sur un trône moins précaire et plus brillant que celui de Lisbonne. En brisant le sceptre maritime de l'Angleterre, ce nouvel *Emmanuel* partageroit encore l'honneur d'arrêter, au milieu de son cours dévastateur, le torrent de la révolution universelle, qui déjà promène ses flots ensanglantés sur l'Europe entière, et qui bientôt peut-être roulera comme une mer de feu et de sang, d'un pôle à l'autre.

Les Portugais d'Europe, que l'amour de leur gloire nationale et l'attachement à leurs rois entraîneroient dans cette immense et su-

(1) Voyez-en la raison, vol. II, p. 4.

blime expédition, éprouveroient sans doute des regrets amers en quittant les charmans rivages du paisible Mincio et du Tage majestueux. Je conçois mieux que personne cette noble douleur ; j'en ai senti d'avance les angoisses en méditant, avec les *hommes* du nord, le projet d'une semblable transplantation des Danois et des Suédois.

Mais en politique, il faut renoncer à toute espèce d'indépendance, ou il faut savoir immoler les plaisirs, les sentimens et le bonheur même sur l'autel de l'honneur national. Les peuples qui n'oseront pas se créer des destins nobles et indépendans, n'auront qu'à recevoir les fers ignominieux que les hasards de la révolution universelle leur préparent. Ce n'est que dans une cité libre et glorieuse que je puisse voir une *patrie.* Je ne sais pas quelles jouissances on peut avoir sur un trône qui est à la merci de voisins plus puissans : il me semble que pour être souverain, il faut ne voir au dessus de soi, que Dieu et les destins; au moins, je pense que si j'étois le chef seulement d'une poignée des Scandinaves, j'irois régner chez les Antipodes, plutôt que d'obéir en Europe.

[*Ici recommence l'original anglais.*]

CHAPITRE V.

RELATION D'UN VOYAGE CHEZ LES BOUSHOUANAS.

La relation qu'on va lire eût mieux figuré dans mon voyage en Afrique méridionale, que dans un voyage à la Cochinchine; mais lors de l'impression du premier de ces ouvrages, l'un des chefs de cette expédition chez les Boushouanas se proposoit d'en publier la relation. A présent, comme il paroît en avoir abandonné le projet, je me crois autorisé à donner connoissance au public de la découverte intéressante que cette expédition nous a procurée.

M. *Somerville*, chirurgien en chef de la garnison du cap de Bonne-Espérance, et M. *Truter*, membre de la Cour de justice, furent les chefs de cette expédition, dont le but étoit de trouver à acheter du bétail pour remplacer celui qu'une épizootie venoit d'enlever à la colonie. C'est M. Truter qui en a écrit le journal en hollandais; il y avoit con-

signé

signé les moindres opérations relatives à l'objet de sa mission. J'ai abrégé ces détails peu intéressans pour le public ; j'ai semé dans le récit quelques remarques que je dois à mes propres observations sur cette partie de l'Afrique ; mais les faits essentiels ont été fidèlement traduits sur le manuscrit original de M. Truter, qui ainsi doit être considéré comme garant de leur vérité (1).

« Ce fut le premier d'octobre 1801 (dit » M. Truter), que, munis des lettres de créance » et des instructions que nous avoit données le » lieutenant-général Dundas, faisant les fonc- » tions de gouverneur et de commandant en » chef de la forteresse, de la ville et de toute » la colonie du Cap-de-Bonne-Espérance, et » après avoir examiné l'inventaire des divers » objets qui devoient être donnés en échange » des bestiaux qui nous seroient amenés, et » avoir arrangé les charges de nos six cha- » riots, nous commençâmes ce voyage, aussi

(1) Ceci est extrait de la préface de M. Barrow La relation elle-même étoit placée à la fin du voyage en Cochinchine. Mais l'ordre géographique et la distribution typographique de notre traduction nous ont paru gagner à ce qu'on donnât à ce morceau la place qu'il occupe. (*Note du Traducteur.*)

» long qu'intéressant, sous la protection de
» la divine Providence. »

Je n'entrerai point dans le détail fort ennuyeux des moindres circonstances et des divers accidens qui accompagnent ordinairement ces sortes de voyages, des noms des cultivateurs et des fermes où nos voyageurs furent obligés de s'arrêter pour coucher, se reposer, ou changer d'attelages; des retards et des petits désagrémens qu'ils éprouvèrent par le peu d'exactitude des paysans à leur amener de nouveaux relais, et par les diverses fractures des essieux, des jougs, et autres harnois. Je dirai seulement qu'après avoir monté avec beaucoup de peine, le *Ronde-Sand-Klouf*, s'être trouvé dans l'impossibilité de passer par le *Witsenberg* ou le *Mostert-Hoek*, nos voyageurs furent obligés de prendre une route tortueuse, au-delà du vallon de la rivière de l'*Hex*, que pendant qu'ils suivirent cette route, ils passèrent, ainsi que l'observe M. Truter, sept fois le fleuve de ce nom, dont les eaux se précipitent avec fracas du sommet des rochers; qu'ayant traversé le *Bokheveld* et le coin du grand *Karrou* ou désert qui la sépare du *Roggeveld*, et dans lequel n'ayant trouvé aucune habitation, ils

se virent forcés de coucher plusieurs nuits sous leurs tentes ou dans leurs chariots; et qu'ayant gravi avec peine les montagnes du Roggeveld, qui sont hautes et escarpées, et vaincu beaucoup d'autres difficultés, ils arrivèrent, le 14 au matin, sur la rivière *Grand-Riet*, en face de *Bonteberg*; ils y plantèrent leurs tentes, et se disposèrent à y passer la nuit, qui fut très-fraîche; le vent souffla avec violence, et la pluie tomba abondamment. La rivière leur fournit une pêche considérable d'une espèce particulière de poisson, dont le goût étoit assez agréable, mais qui, comme le hareng, avoit beaucoup d'arêtes et peu de chair; ce qui le rendit d'un foible secours pour des voyageurs de bon appétit; ils remarquèrent aussi dans cet endroit, pour la première fois, la trace récente des pas d'un lion.

De là continuant leur voyage, après avoir passé et repassé plusieurs fois la rivière, ils s'arrêtèrent à une ferme abandonnée qu'on appelle *Ganna-Kraal*. Ce lieu étoit le rendez-vous que l'on avoit assigné aux paysans qui avoient reçu ordre d'escorter l'expédition, et aux nouveaux relais de bœufs qui devoient traîner leurs chariots dans le désert; mais deux jours s'étant écoulés dans l'attente, et n'en-

tendant parler ni des paysans, ni des bœufs, ils résolurent de s'en passer, et marchèrent en avant. En conséquence, le 18, après avoir passé la rivière *Karri*, que l'on regarde comme la limite de la colonie de ce côté, ils firent une courte journée de marche, et campèrent le soir près la fontaine de *Brakke*. A peine y étoient-ils arrivés, qu'avec un plaisir extrême ils aperçurent au loin, dans la plaine, une troupe de paysans, de Hottentots et de bestiaux, qui vint à eux assez vîte. Mais leur joie fut de courte durée, et fit bientôt place au chagrin; car lorsque les bœufs furent examinés de près, nos voyageurs s'aperçurent qu'ils étoient fort jeunes, et n'avoient jamais porté le joug; qu'enfin il seroit même impossible de trouver dans le nombre de quoi former un seul attelage.

Malgré cet incident vraiment malheureux, bien déterminés à continuer le voyage qu'ils avoient commencé, et se trouvant déjà hors des limites de la colonie, ils délibérèrent qu'il falloit de suite faire une revue des forces de l'expédition, et arrêter un réglement sur la discipline à observer pendant tout le cours de ce voyage, dont la longueur étoit aussi incertaine que la durée. Alors l'expédition se trouva composée ainsi qu'il suit :

MM. Truter et Somerville, commissaires.
M. Daniel, secrétaire et dessinateur.
M. Borcherds, second secrétaire.
M. Scholtz, commandant des chariots.
Sept paysans hollandais de la Roggeveld, formant en tout,

12 Chrétiens.
24 Hottentots et *Bastaards*.
4 esclaves.
120 bœufs d'attelage.
18 chevaux de selle.
20 gros mousquets.

« Nous regardâmes (dit M. Truter) ce » nombre d'individus et ces moyens de dé- » fense comme suffisans pour nous mettre à » l'abri de toute insulte ; et confians dans la » bonté divine, nous entrâmes dans le *Karrou* » ou plaine déserte, le 20 octobre. » Ils ne trouvèrent rien pendant leur marche dans ces solitudes arides qui pût fixer leur attention, si ce n'est l'incroyable stérilité de ces plaines; çà et là quelques *quachas* ou chevaux sauvages, un *gemsbok* (1), un *élan*, un *hartebeest* ou

(1) Nous suivons l'exemple de M. Barrow, en conservant les *noms hollandais* de toutes ces espèces d'*antélopes*, la plupart mal connues.

un couple d'autruches, qu'ils virent peut-être de temps en temps, paître fort loin, et qui fuyoient précipitamment dès que la troupe les avoit approchés ou surpris. Dans la troisième journée, ils passèrent près des ruines d'un grand bâtiment en terre, entouré d'un certain nombre de huttes démolies. Ils apprirent que c'étoient les restes d'un établissement qu'avoient voulu former *Kicherer* et *Edouards*, missionnaires de l'Evangile, pour envoyer, sous la direction de la compagnie, des missions dans l'intérieur de l'Afrique et dans la partie orientale. En marchant lentement, ils arrivèrent à minuit sur le bord de la rivière *Sack*, près de laquelle ils virent le lendemain matin, un autre kraal en ruines, où ces missionnaires avoient demeuré quelque temps. C'est là qu'ils virent accourir vers leur camp deux hommes bien misérables, qui paroissoient être de cette peuplade que les colons appellent Bosjesmens; ceux-ci étoient nus comme la main, et avoient l'air de mourir de faim; ils parlèrent une langue de laquelle personne n'entendit un mot; mais aux signes qu'ils faisoient, il étoit impossible de se méprendre. Ils leur donnèrent donc à manger, et ensuite un peu de tabac; ce qui fit un effet

si subit sur leur esprit, qu'ils dansèrent de joie. Cependant tout ce qu'ils purent faire comprendre, et non sans peine, c'est que l'un d'eux s'appeloit *Jacob*, et l'autre *Jephté*, et qu'ils avoient été disciples des deux missionnaires dont il a été question.

En continuant leur marche à travers ces plaines de désolation, où, comme je l'ai dit, l'on ne voyoit de créatures vivantes que quelques *quachas*, quelques *bartebeest*, ou des *autruches*, qui par hasard, paroissoient dans l'éloignement, la troupe arriva le 23 au soir près d'une rivière salée, et y campa pour y passer la nuit. Ils y furent encore accostés par un solitaire Bosjesmen qui s'appeloit *Wildboy*, et qui leur fit comprendre par signes, car personne n'eût pu entendre un seul mot de ce qu'il disoit, qu'il avoit extrêmement faim. Il fut donc ordonné de lui donner autant de nourriture qu'en demandoit son grand appétit; puis il s'en alla pendant la nuit, et on ne le revit plus.

Peu loin de la prochaine station, c'est-à-dire de la fontaine du Lion, un des voyageurs ayant été assez heureux pour tuer d'un coup de fusil un *quacha*, tous les paysans s'accordèrent à dire que jamais on en avoit vu

un aussi grand, et M. Daniel le dessina avec beaucoup d'exactitude. C'étoit le premier quadrupède sauvage qu'ils avoient pu se procurer. Ils ne furent pas peu surpris de rencontrer, au milieu d'un désert si aride et si vaste (quoique ce ne fût pas une chose sans exemple), un paysan hollandais nommé *Kok*, qui, avec un chariot, toute sa famille, ses esclaves, ses Hottentots, ses troupeaux de bœufs et de moutons, voyageoit fort tranquillement de la rivière d'*Orange*, vers les frontières de la colonie. C'est vraiment une chose remarquable que l'aversion singulière qu'éprouvent ces gens-là à s'établir à demeure fixe dans un endroit, et le plaisir qu'ils ont de vivre loin des secours qu'offre la société : je crois qu'on ne peut expliquer ce goût que par le charme irrésistible qu'une liberté indéfinie et des possessions sans bornes, offrent à l'esprit humain, charme qui agit plus puissamment sur l'homme qui n'a jamais connu les douceurs de la vie sociale. C'est un fait notoire que beaucoup d'officiers français, en Amérique, entraînés par cet amour de la liberté, se retirèrent dans des établissemens indiens, quittèrent leurs habillemens, se peignirent et tatouèrent

le corps et devinrent, sous tous les rapports, des sauvages beaucoup plus méchans que les naturels, parce qu'ils joignirent aux vices de leur nouvelle condition, tous ceux de la civilisation. Errer à loisir dans les vastes déserts de l'Afrique, harrasser et détruire les naturels du pays sans défense, passer les jours de fête à manger le gibier que les Hottentots leur procurent, dormir et muser tout un jour, cahotté dans un chariot ; voilà en partie les plus délicieux plaisirs dont puisse jouir un paysan hollandais. L'indolence et la gloutonnerie, jointes à la fertilité du sol et à une vie dans l'air libre, rendent ces gens d'une taille monstrueuse ; et si on leur permettoit de continuer paisiblement leur manière de vivre actuelle, ils pourroient, dans la suite, donner naissance, dans l'intérieur de l'Afrique, à une race de *Patagoniens*, qui ne le cèderoient point en corpulence à leurs gigantesques frères qui habitent la côte opposée de l'Amérique.

Le 28 et le 29, en poursuivant leur marche à travers un pays fort inégal et une suite continuelle de collines, dont la surface, presqu'entièrement couverte de pierres, offroit peu de végétaux, et sur lesquelles deux ou trois de

leurs chariots rompirent; ils se virent forcés de faire halte pendant deux nuits, sans trouver un brin d'herbe, aucune espèce de nourriture pour leurs bestiaux, ni une seule goutte d'eau. Cette partie montueuse du pays étant appelée par les paysans, *Karri-bergen*. Au pied de ces montagnes, du côté du Nord, s'étendoit une plaine immense, bien différente du *Karrou* désert, que l'expédition venoit de traverser; car cette dernière n'offroit qu'une couche solide d'argile, sur laquelle on voyoit, pour toute végétation, quelques plantes bulbeuses qui paroissoient faibles et mourantes; celle-ci, au contraire, étoit entièrement couverte d'une herbe longue et épaisse. Nos voyageurs observèrent, sur les bords de cette plaine, à quelque distance, une troupe de naturels du pays qui sembloit vouloir approcher d'eux; ils étoient au nombre de huit, les uns demi-couverts de peaux, les autres nus, mais tous armés; ils portoient un arc à la main, un carquois sur le dos, et des flèches enfoncées dans une tresse de cheveux, qui leur ceignoient la tête comme une couronne. Après s'être avancés assez près des chariots, ils s'arrêtèrent tout court; et leur ayant fait signe d'approcher, ils indi-

quèrent, en montrant la terre, qu'ils desiroient que quelqu'un de l'expédition allât d'abord à eux. En conséquence plusieurs s'avancèrent vers ces sauvages, qui ne purent totalement dissimuler leur frayeur. Ils leur offrirent quelques médailles de cuivre, deux bonnets de grenadiers, quelques anneaux dorés, un peu de tabac; et, comme ils paroissoient avoir grand besoin de manger, ils leur donnèrent un mouton, qu'ils tuèrent aussitôt en lui coupant le cou, et après se l'être divisé en parts aussi égales que possible, y comprenant la peau et les entrailles, ils s'en allèrent fort contens. Un instant après nos voyageurs en virent paroître trois autres de la même tribu; mais tous leurs efforts pour les faire approcher furent vains; deux s'enfuirent; le troisième, après s'être laissé persuader par des signes multipliés, s'étoit enfin avancé assez près pour recevoir une ration de tabac pour lui et deux pour ses camarades, quand tout-à-coup il disparut aussi.

Au milieu de cette verte plaine, l'expédition arriva sur les bords d'un lac fort étendu, dont l'eau étoit tellement saumâtre, qu'il fut également impossible aux hommes et aux animaux d'en boire. A cinq milles plus loin,

ils arrivèrent à un second lac, et ensuite à un troisième dont les eaux avoient le même défaut. En montant en pente douce vers une plaine beaucoup plus élevée, ils arrivèrent, le 1er novembre, à l'entrée d'un *pourt* ou passage taillé à pic au milieu d'une chaîne de hautes montagnes. Depuis qu'ils avoient quitté les montagnes de Roggeveldt, qui se trouvèrent à plus de 200 milles de là, c'était le premier endroit où ils trouvoient des plantes qui eussent un peu l'air d'arbres. En voyant ces vastes solitudes d'Afrique, « où, comme le docteur » Johnson l'observe d'une partie de l'Ecosse, » le voyageur n'a rien à contempler, qu'un » champ qui paroît sans bornes, » on diroit que la nature leur a refusé ses soins maternels, et qu'elle a condamné ces malheureuses contrées à une désolation sans remède, et à une stérilité perpétuelle. De l'endroit où nos voyageurs étoient arrivés, l'on voyoit cependant le penchant des collines couvert d'arbustes et d'arbres isolés; il paroissoit dans plusieurs vallons des forêts entières. Le pays commença à prendre un aspect riant et même intéressant, sur-tout vers le milieu de cette même journée, quand la troupe approcha la rive méridionale d'une rivière fort large,

que les naturels appellent la Garip, et les colons la rivière d'*Orange*. Alors un grand nombre de Hottentots vint au devant des voyageurs, et ils aperçurent, sur la rive opposée, un village assez considérable, composé de huttes qui sembloient assez bien faites. Ce fut une surprise vraiment fort agréable, après avoir traversé ce *Karrou* immense et aride, de se trouver au milieu d'une population considérable, et qui paroissoit être composée d'une classe d'hommes infiniment supérieurs (quoique sans doute de même race) à ces malheureux qui s'étoient montrés de temps à autre pendant le cours du voyage.

La vue d'une rivière aussi large, dans cette partie du globe, ne contribua pas peu à augmenter leur joie. Dans cet endroit elle se divisoit en deux bras, qui formoient une île au milieu, et dont chacun avoit bien six cents verges de largeur; en sondant cette rivière, ils virent qu'elle étoit, dans cet endroit, assez profonde pour que l'eau atteignît plus haut que le fond des chariots; il étoit donc alors nécessaire d'exhausser leurs chargemens, en glissant dessous quelques bûches, pour que les objets qu'ils contenoient ne

fussent pas mouillés. Toute l'expédition traversa heureusement les deux bras, à l'exception d'un chariot dont les bœufs ayant par hasard tourné la tête vers le bas du courant, se trouvèrent tout à coup dans un endroit plus profond, où ils perdirent terre aussitôt; et tout l'équipage étant entraîné avec une grande violence, infailliblement les bœufs et le chariot eussent été également perdus sans les secours actifs des Hottentots, qui, en coupant les jougs et les traits, dégagèrent les bœufs et les amenèrent tous sains et saufs sur le rivage, à l'exception d'un seul; enfin ils parvinrent ensuite à tirer hors de la rivière le chariot qui avoit été renversé par le courant. « Les paysans hollandais, ainsi que » l'observe M. Truter, n'étoient pas plus » utiles que des enfans, et ne servoient ab- » solument de rien. »

Les naturels qui habitoient les bords de la rivière, dans l'endroit où nos voyageurs la traversèrent (au 29e deg. de latitude N. et entre le 23e et 24e deg. de longitude E. de Grenwich), formoient une race différente de Hottentots, dont la horde particulière s'appeloit dans leur langage *Coras*. En comparant leur état avec celui de différentes autres tribus de cette

nation, on peut, sans hésiter, leur assigner un rang bien au dessus de celui des autres peuples connus dans la partie méridionale de l'Afrique. Le large désert *Karrou*, qui est entre eux et la colonie, les a protégés en bonne partie, mais non pas entièrement, contre la tyrannie des paysans hollandais, sous la loi desquels leurs frères, moins éloignés de la colonie, ont si cruellement souffert. Comme leur demeure sur les bords de la rivière d'Orange est fixe, leurs huttes étoient bâties avec plus de soin, et paroissoient devoir durer plus long-temps; leurs personnes étoient plus propres, leurs vêtemens et leurs ustensiles de ménage mieux faits que ne le sont ordinairement ceux des Hottentots. Cette supériorité peut être attribuée jusqu'à un certain point, aux avantages de leur situation locale. Un fleuve qui coule sans interruption est vraiment dans le midi de l'Afrique, quelque chose de très-rare. L'on peut, je crois, attribuer au manque d'eau, la coutume qu'ont les peuples de ce pays de se oindre le corps; ce que cette grande rivière rend inutile. En conséquence les *Koras* n'ont point cette apparence sale et dégoûtante qui caractérise les autres Hottentots qui habitent les frontières de la colonie;

leurs figures ont aussi quelque chose de plus distingué; enfin ils semblent être dans la partie du nord, ce que les *Gonaquas* sont sur la côte orientale, une race qui tient le milieu entre le Hottentot et le Caffre. La gravure ci-jointe d'une femme *Koras*, dessinée d'après nature, en donne au lecteur une plus juste idée, que tout ce que l'on pourroit dire (Pl. VII.)

Leurs habitations, de forme hémisphérique, avoient assez généralement 6 pieds d'élévation, sur 8 de diamètre; elles étoient construites de la même manière que celles des Hottentots *Namaquas*, et couvertes de plusieurs rangs de nattes assez bien faites, avec du jonc ou de grosses herbes : ils mettoient leur lait et leur eau dans des vases de bois faits de saules. Toute connoissance d'agriculture sembloit étrangère à ces hommes, mais ils possédoient de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de chèvres; ils avoient aussi beaucoup de chiens. Ils se nourrissent comme les Caffres, en grande partie de lait caillé, de fruits sauvages et de racines; comme eux aussi, ils donnent une attention particulière à leurs troupeaux, qu'ils accoutument à obéir à leur commandement : quand ils croient qu'une vache ne veut pas donner son lait, ils font usage de

de la même méthode qu'employoient autrefois les *Scythes* au rapport d'Hérodote, pour faire sortir de force le lait des tetines de leurs jumens. A la vérité, les Caffres et les Hottentots n'ont recours à ce moyen, que quand l'animal paroît obstiné à garder son lait. Un de nos anciens auteurs sur l'Afrique méridionale, pour convaincre le lecteur de la vérité de cet usage, a embelli son ouvrage d'une gravure sur ce joli sujet; elle représente un Hottentot élevant en l'air sa vache.

Leurs habillemens, comme ceux des Hottentots des autres tribus, étoient faits de peaux; les femmes portoient un tablier carré fort orné, qui leur tomboit de la ceinture, et elles avoient des chaînes de cuivre et des colliers de verre autour du cou, des bras et des jambes. Ces chaînes leur étoient probablement venues des *Damaras*, tribu de Caffres qui habite au nord-ouest, au pied des montagnes de cuivre. L'on dit à la vérité que ce métal se trouve dans beaucoup d'endroits, sur le bord de la rivière d'Orange, et les voyageurs ramassèrent effectivement quelque chose qui parut être une espèce d'or natif. Mais des mines sont de peu de valeur dans un pays où il n'existe aucune des choses nécessaires

à leur exploitation, ni rivières, ni chemins praticables par lesquels on puisse transporter à frais raisonnables leurs produits, dans une place de commerce; celui donc qui regarderoit comme de quelque valeur cette partie du sud de l'Afrique, sous le rapport de ses mines, connoîtroit assurément fort peu la localité de ce pays.

Dans le nombre des *Koras*, l'on remarque quelques *monorchides*; mais il paroît que l'on ne sait pas au juste si ce défaut provient de quelque opération subie dans l'enfance, par un rit superstitieux, ou s'il est l'effet d'un accident, ou une bizarrerie de la nature.

Les *Koras* emploient une singulière machine pour traverser à la nage leur rivière, qui est large et profonde, et pour transporter à l'autre rive leurs troupeaux et autres objets. Ils prennent un tronc d'arbre long de 6 à 8 pieds dans lequel est enfoncée à quelques pouces d'un des bouts, une cheville solide; la personne qui veut passer la rivière, s'étend de tout son long sur le tronc, et tient fortement la cheville d'une main, pendant que de l'autre, et même quelquefois avec les pieds, elle rame de manière à tenir toujours l'extrémité inférieure de la souche, dans une certaine direction

qui forme avec la rivière un angle de 45 degrés. L'obliquité de la souche opposée au courant, fait qu'en descendant, elle est poussée graduellement à la rive opposée, en décrivant une ligne qui est hypothenuse dans un triangle dont la largeur de la rivière est la base.

Les bords de la rivière d'Orange étoient dans ces endroits couverts de mimosa, de saules et d'une infinité d'autres arbres dont on a négligé d'écrire même les noms. A quelque distance de la rive droite, ce qui paroissoit le plus remarquable, étoit de rencontrer une très-grande quantité d'arbustes, d'une espèce de *mimosa*, qui avoient rarement plus de 7 à 8 pieds de hauteur, et qui portoient de petites feuilles blanches. Toute la campagne dans l'espace de 20 ou 30 milles, en étoit presque couverte; pendant qu'il n'y avoit pas un seul arbrisseau de cette espèce sur la rive du côté du Cap. Nos voyageurs trouvèrent aussi dans cet endroit une espèce d'oignon sauvage, qui y croissoit en grande quantité, et qui avoit un goût presque aussi fort et aussi piquant que celui de l'ail. Malgré cela, ils les trouvèrent si bons, qu'ils en firent une ample provision pour le reste du voyage. Ces oignons ressembloient à

ceux que l'on cultive dans nos jardins; la tige, la fleur et les graines étoient les mêmes. Sur le bord de la rivière, ils virent une grande quantité de petits pavots couleur d'orange, et la terre étoit presque couverte d'une espèce particulière de *clematite* rampante et très-odoriférante. L'agathe, l'onyx, la sardoine et la chalcédoine se trouvoient en grande quantité au milieu des cailloux dont le lit de la rivière étoit plein, et ils en ramassèrent de fort jolis échantillons. Ils virent aussi plusieurs *hyppopotames* qui se rouloient, souffloient et ronfloient dans les endroits les plus profonds de la rivière, c'est-à-dire, un peu au dessous du guet; l'un de ces animaux fut grièvement blessé d'un coup de mousquet, mais on ne put cependant parvenir à le prendre.

Ayant quitté les bords de cette rivière, le 6 novembre, ils voyagèrent jusqu'au 8 sans rencontrer la moindre apparence d'eau; quand après avoir continué leur route à travers un pays où il n'y avoit de traces ni de chariots, ni d'aucune autre espèce, marchant toujours dans la crainte d'être embarrassés et peut-être même d'être totalement arrêtés par des montagnes, des précipices ou des hallièrs, ils arrivèrent enfin à un village de Hottentots

Koras, situé dans un profond défilé; et un peu plus loin, à une seconde horde de *Bastards* et *Bosjesmens*, commandés par un chef de la race des premiers, qui s'appeloit *Kok*. Cet homme étoit une espèce de missionnaire volontaire, qui, au grand étonnement de nos voyageurs, prononça en leur présence, à son peuple un très-bon discours, sur un texte de l'Evangile de S.-Jean, au sujet de la régénération, lequel fut précédé et suivi d'une prière improvisée et du chant de quelques hymnes. Le missionnaire Edouard, avec sa femme et un paysan nommé *Kruger*, s'étoient joints à l'expédition sur la rive droite de la rivière Orange. Un peu plus loin que le Kraal de Kok, ils trouvèrent celui d'*Aakaap* ou Rietfontaine où demeuroit alors M. *Kicherer* Comme le 8, jour auquel ils arrivèrent dans ce lieu, étoit un dimanche, ils trouvèrent ce zélé prédicateur de l'Evangile, occupé à remplir les fonctions de son ministère; son église étoit un bâtiment provisoire fait avec des perches; les côtés étoient fermés avec de jeunes branches enduites de terre glaise, de bouse de vache tant au dedans qu'au dehors; et la couverture étoit formée d'une couche de grands roseaux. Une hutte plus petite, mais

construite de la même manière, et avec les mêmes matériaux, servoit d'école; et un troisième étoit l'habitation de ce ministre. Un certain nombre de huttes d'une structure inférieure, faites en forme de ruches d'abeilles et presque entièrement de nattes d'herbes, paroissoient çà et là dans la plaine; mais à l'approche des étrangers, tous leurs habitans, hommes, femmes et enfans, coururent se cacher dans les buissons. M. *Kicherer* reçut nos voyageurs avec beaucoup d'honnêteté et d'affabilité; il étoit aidé dans ses travaux et prédications par deux autres missionnaires, *Anderson* et *Cramer*, tous également envoyés par la société africaine de Londres, pour la propagation de l'Evangile chez les infidèles. Ces missionnaires doivent, mieux que personne, juger avec quels avantages réels, ou le spirituel, ou le temporel, l'on peut prêcher les dogmes de la foi, de la régénération, le mystère de la Trinité, ou autre de notre croyance, à une race d'hommes, peut-être, la plus sauvage et la plus malheureuse qui existe sur la surface du globe. Mais, au rapport de ces messieurs eux-mêmes, il paroît que malheureusement leur zèle n'est pas couronné du succès; et que toutes les bonnes

intentions de la société de Londres, apres des dépenses énormes, finiront par être entièrement infructueuses. A la vérité, l'état où se trouvent les misérables qui composent les congrégations de ces missionnaires, est de nature à demander plutôt des consolations humaines que divines. « Ils s'inquiètent fort peu » de leurs enfans, dit M. *Kicherer*, et jamais » ils ne les corrigent que dans des accès » de rage ou de colère; alors, ils les tuent » presque à force de coups. Dans une dispute » entre le père et la mère, ou entre les diffé- » rentes femmes d'un même homme, le parti » vaincu se venge sur les enfans du vain- » queur, qui, presque toujours, y perdent la » vie. Dans différentes occasions, les Bosjes- » mens tuent leurs enfans sans le moindre re- » mords; par exemple, lorsqu'ils sont mal » faits, quand ils manquent de vivres, quand » le père d'un enfant a abandonné la mère, » ou quand ils sont obligés de fuir les pay- » sans Hollandais ou quelque autre ennemi. » Alors ils les étranglent, les étouffent, les » abandonnent dans le désert, ou les enterrent » vivans. L'on a vu plus d'une fois des parens » jeter leurs jeunes enfans à un lion affamé » qui se tenoit en mugissant devant leur

» caverne, et paroissoit ne pas vouloir s'éloi-
» gner avant qu'on lui eût fait une offrande de
» paix. Ils abandonnent aussi très-souvent leurs
» vieux parens, en leur laissant un morceau de
» viande et de l'eau plein une coque d'œuf
» d'autruche; aussitôt que ce peu de nourri-
» ture est épuisé, le malheureux individu
» abandonné n'a qu'à mourrir de faim ou de-
» venir la proie des bêtes féroces. Beaucoup
» de ces sauvages Hottentots ne vivent que
» de vols ou de meurtres, et se rendent cou-
» pables des actions les plus horribles et les
» plus atroces que l'on puisse imaginer. Voilà,
» dit-il, quel est le peuple chez lequel la
» Providence divine a dirigé nos pas. »

Laissons de côté l'histoire invraisemblable du lion mugissant devant la caverne, que la grande crédulité de M. *Kicherer* lui a fait adopter comme un fait. Il est évident, d'après l'exposé que l'on vient de faire, que l'extrême indigence est le principal et peut-être le seul motif qui porte ce peuple à abandonner ou à détruire ceux qui lui sont à charge, comme les enfans et les vieillards. Sans aucun vêtement qui puisse garantir son corps des intempéries des saisons, sans autre possession, ni propriété que son arc, son carquois et ses

flèches, un *Bosjesmen* vit au jour la journée de ce que le hasard peut lui procurer à la chasse ou de quelques plantes bulbeuses, que le pays stérile offre en très-petite quantité, ou des œufs de fourmis, et de larves de sauterelles; et lorsque toutes ces ressources lui manquent à la fois, il se régale avec des crapauds, des souris, des serpens et des lézards : satisfaire le besoin actuel de son estomac, est le grand objet de cet homme, et ce but aussi bien rempli que le permet la capacité de son ventre, il jouit d'un instant de bonheur, qui se manifeste par une gaîté folle, assez semblable à un premier degré d'ivresse, ou qui le plonge dans un profond sommeil. Il n'est donc pas étonnant que chez un tel peuple les enfans et les vieillards périssent abandonnés. Si la crainte d'une pauvreté affreuse et l'horreur d'une disette absolue suffisent pour porter les Chinois, peuple civilisé, à tuer leurs propres enfans, il ne doit pas paroître fort surprenant qu'une position semblable et même infiniment plus fâcheuse, opère les mêmes effets sur les sauvages *Bosjesmens*. La nature humaine est par-tout la même. Quand les missionnaires de Moravie débar-

quèrent pour la première fois sur les côtes de la terre de *Labrador*, cet usage inhumain s'y pratiquoit aussi ; et avec les intentions les plus pures, l'on mettoit à mort les veuves et les orphelins : ce n'étoit point pour satisfaire à une coutume ancienne, ou pour le plaisir de faire couler le sang humain, c'étoit pour une raison bien plus forte. Imprévoyans pour leur propre famille, il n'étoit pas à supposer que ces hommes pourvussent aux besoins de l'orphelin sans secours, ou de la veuve infortunée. Et l'on verra ici que l'avantage du système des Moraviens, sur celui des missionnaires de l'Évangile est démontré sans réplique. Au lieu d'encourager les naturels à suivre leur inclination pour la vie errante, ils travaillèrent à les fixer dans un seul endroit : au lieu de leur prêcher les mystères de la religion chrétienne, ils leur apprirent à devenir industrieux et leur enseignèrent les arts de première nécessité ; au lieu de bâtir des églises, ils élevèrent des atteliers. Ils eurent soin que ces maisons publiques fussent divisées en autant d'appartemens qu'ils y avoit de familles, après en avoir laissé un plus large que les autres, à

chaque extrémité, qui ne devoit servir qu'aux veuves et aux orphelins. Leur ayant appris à saler et à faire sécher le poisson qu'ils prenoient en grande quantité pendant l'été; le produit total de cette pêche étoit rassemblé dans un magasin général, pour servir pendant l'hiver, qui dans cet affreux climat est long et rigoureux ; et l'on y prélevoit un dixième de la part de chaque famille pour former celle des veuves et des orphelins. Les travaux de ces missionnaires furent couronnés d'un succès complet; et depuis lors, les peuples de *Labrador* firent des provisions suffisantes pour subvenir aux besoins de leurs frères malheureux. Tels furent les moyens par lesquels la société de Moravie est parvenue à faire des habitans des terres de *Labrador* des citoyens utiles et de bons chrétiens, pendant que la société africaine n'a pas encore retiré un seul Bosjesmen de l'état sauvage et affreux dans lequel les zélés missionnaires l'ont trouvé.

Si le zèle seul suffisoit pour convertir au christianisme ces malheureuses créatures, et leur donner la civilisation, personne ne réussiroit mieux et ne le mériteroit davantage que M. *Kicherer*: c'est vraiment, sous tous les rap-

ports, un très-digne homme, mais fort exalté; il se félicite davantage, quand il peut raconter quelque anecdote de sauvages qui se sont appliqués à entendre l'Écriture sainte, ou qui en ont cité un passage, que s'il avoit fait tout ce que les *Moraviens* ont fait pour les *Hottentots* (et certes ils ont fait beaucoup) à *Bavians-Klouf*. Il observe, par exemple, dans un de ses rapports à la société, que les Bosjesmens allument leur feu en tournant rapidement l'extrémité d'un bâton sur la surface d'un autre; que dans une nuit pluvieuse, l'un de ces sauvages, ne pouvant y parvenir, s'avisa d'invoquer le nom de Jésus; qu'aussitôt ses vœux furent exaucés, et qu'il alluma un fort bon feu malgré la pluie.

Tout ce qu'on a dit jusqu'à ce jour, sur le compte des *Bosjesmens*, doit confirmer l'opinion que ce peuple est l'un des plus misérables de la terre, et que, dans son état actuel, il est entièrement incapable de profiter des bienfaits de la doctrine chrétienne. Leur nombre n'est toutefois pas très-considérable; car en traversant l'intérieur du désert qu'ils habitent, l'expédition n'en rencontra pas 50 dans tout le cours de la

marche, et pour la plupart du temps, l'on n'eut aucun moyen de faire des observations comparées sur le caractère et l'état des divers individus auxquels on parla. Seulement dans le petit nombre que les voyageurs virent, ils remarquèrent avec étonnement, que plusieurs étoient parvenus à un âge très-avancé, et que les plus vieux n'avoient pas perdu une seule dent; mais que plusieurs avoient le corps tellement usé, qu'il n'en restoit absolument qu'un misérable squelette de pigmée. Ils en virent au moins une demi-douzaine de borgnes; c'étoit, disoient ces malheureux, des accidens qui leur étoient arrivés auprès du feu dans leur enfance. Ils remarquèrent que la plupart n'avoient point la première *phalange* du petit doigt; elle leur avoit été ôtée, disoient-ils, comme un charme, pour les préserver de toutes infortunes, ou pour arrêter le cours d'une maladie. La piqûre du *scorpion* qui est toujours fort dangereuse pour un Européen ou un colon, et qui même avoit cruellement fait souffrir l'un des voyageurs, n'avoit aucun effet sur ces sauvages: ce qu'ils expliquèrent, en disant que, dans leur enfance, étant accou-

tumés aux piqûres de ces insectes, leur poison avec le temps cessoit d'avoir prise sur eux. De même le virus de la petite-vérole perd son action sur une personne qui a déjà eu cette maladie.

Les *Bosjesmens* sont petits, mais assez bien faits, et de couleur feuille morte. Les articulations et les parties saillantes de leur corps sont presque noires d'une couche épaisse de crasse coagulée. Leurs vilaines pelotes de cheveux sont, ainsi que leur figure, enduites d'ocre rouge et de graisse. Leurs yeux presque invisibles sont toujours en mouvement et sur le qui vive. Ces hommes peuvent très-facilement porter sur leurs dos toutes leurs possessions, qui ordinairement ne consistent qu'en un arc, un carquois plein de flèches, un ceinturon de peau, et quelquefois la moitié d'un manteau, deux ou trois légères nattes d'herbe, qui, fixées avec deux bâtons sur un trou rond creusé dans la terre, forment une habitation, et une calebasse ou la coque d'un œuf d'*autruche* pour porter de l'eau ; quelquefois ils sont suivis par de petits chiens ; qui ont assez l'air de barbets, parce qu'ils ont sous le cou, le poil fort long. Deux ou

trois de ces hommes étoient, comme quelques *Koras*, monorchides ; et les femmes avoient à un point remarquable dans certaines parties du corps, cette conformation particulière qui est si commune dans la race *hottentote*. Il paroissoit que la prolongation d'une partie et la protubérance de l'autre étoient généralement en proportion inverse de la grandeur de l'individu.

Nos voyageurs eurent le bonheur de rencontrer, dans ces hordes mêlées, deux hommes qui pouvoient leur rendre des services importans. L'un étoit *Boushouana* de naissance, et s'appeloit *Miklango* ; il parloit un peu le hollandais et s'engagea volontiers à les suivre en qualité d'interprète : mais il ne connoissoit pas du tout le chemin qui menoit à sa patrie. L'autre, nommé *Makauta*, son camarade, qui connoissoit bien le pays, se décida aussi gaîment à leur servir de guide. *Kruger*, paysan hollandais, rejoignit aussi l'expédition dans cet endroit. On leur en avoit parlé comme d'un homme de grande ressource, et qui leur seroit fort utile. Dans sa jeunesse, son frère et lui ayant, dans l'ingénuité de leur cœur, contrefait le papier monnaie de la colonie,

ils furent condamnés à un bannissement perpétuel dans l'île *Robben* , à l'entrée de la baie de la Table : mais peu de temps après y être arrivés, ayant fait une espèce de canot avec des peaux sèches, ils parvinrent à s'échapper et à gagner le continent. Dès lors ils s'enfuirent dans le pays des *Boushouanas*, où son frère aîné fut tué par un éléphant, et celui-ci avoit vécu parmi les sauvages, sur les frontières de la colonie, pendant près de vingt ans, comme proscrit et vagabond. Nos voyageurs, informés de sa triste situation, apportoient avec eux un pardon conditionnel de la Cour de justice du Cap, auquel ses longues calamités et les services qu'il leur rendit volontairement dans cette occasion, sembloient lui donner tous les droits possibles.

Outre les trois personnes dont je viens de parler, la troupe s'était augmentée dans ce lieu de 14 Hottentots *Koras*. En ayant reçu 48 bœufs d'attelage, en échange de 76 qui étoient déjà mis hors de service par les fatigues de la route, nos voyageurs marchèrent en avant le 12 ; et après s'être séparés involontairement pendant l'obscurité de la nuit,

ils

ils s'égarèrent dans le désert, et furent néanmoins assez heureux pour se rencontrer près d'une fontaine dans la soirée du 15. Le lendemain, ils rencontrèrent six *Bosjesmens* nus, qui, comme les autres, leur demandèrent à manger. La nuit suivante, ils s'arrêtèrent à la *Makatanie* ou Fontaine du canard, près de laquelle leur attention se porta sur une montagne assez singulière de forme conique. Ils y découvrirent une caverne occupée par une multitude de tourterelles dont les nids surchargoient les buissons qui en fermoient presque l'ouverture. Le fond de cette caverne étoit couvert de terre, qui avoit l'air d'un *ocre* brun rougeâtre, et qui contenoit beaucoup de mica. Les Koras qui sont bruns, et les *Boushouanas* qui sont noirs, en font également usage pour se peindre le corps; ce qui rend leur peau brillante, et leur donne l'air d'une statue de bronze. Un peu au-delà de cette montagne, ils arrivèrent à la Fontaine *Magaaga*, ou fontaine de la Montagne de fer. Ce nom engagea quelqu'un des voyageurs à parcourir les hauteurs, et à examiner les rochers et les pierres, une boussole de poche à la main. Les diverses parties de la montagne étoient composées de pierres d'une grande pesanteur,

qui certainement contenoient beaucoup de fer ; car la boussole en fut très sensiblement affectée. En plaçant l'aiguille sur quelques-unes de ces pierres ferrugineuses, elle abandonna tout-à-fait la direction polaire, s'agitant tantôt avec violence, et tantôt tournant circulairement; d'où ils conclurent que cette montagne contenoit du fer, ou d'autres matières imprégnées de substances magnétiques. Il paroît qu'ils ne découvrirent cependant pas de morceaux que l'on peut assurer contenir du fer dans son état naturel.

Après avoir chassé, dans ces montagnes et dans les défilés où les conduisoit leur route, plusieurs espèces de grosses bêtes, comme des *hartebeest*, des *springbokes* et des *autruches*, l'expédition se trouva à l'entrée de la nuit sur le bord d'un lac appelé *Koussie*. Ce lac devoit avoir plusieurs milliers de pieds de circonférence; ses rives étoient garnies d'une large bordure de grands roseaux, au milieu des quels on voyoit dans plusieurs endroits, de beaux buissons de *mimosa* du *Karrou*. Ils remarquèrent aussi, près de l'eau, un certain nombre de trous qui avoient été faits par les Bosjesmens, dans l'intention d'y faire tomber comme dans un piége, les bêtes fauves

du désert qui y viendroient se désaltérer; et dans l'un ils trouvèrent un *steenbok* mort, qui, selon toute apparence y étoit tombé quelques heures avant. A l'instant où ils abandonnèrent les bords du lac, ils virent à quelque distance une troupe de *buffles* sauvages qui accouroient furieux vers l'endroit où étoit l'expédition; alors on se prépara à les bien recevoir. Quand ces animaux énormes furent approchés à une distance convenable, ils leur envoyèrent une volée de coups de fusil, et eurent la satisfaction d'en voir tomber trois si grands, que le corps d'un seul fut plus que suffisant pour régaler tous les gens de la troupe. Après avoir marché jusqu'à la nuit, la lassitude des bœufs d'attelage les força de s'arrêter. Le lendemain, avant la pointe du jour, ils continuèrent leur voyage à travers une plaine déserte et immense, dans laquelle on voyoit quelques arbres épars çà et là. Dans cette journée, nos voyageurs durent, j'imagine, être bien contents de voir un objet nouveau pour eux et très-curieux; c'étoit une *giraffe* ou *camelopardalis*, qui trottoit à quelque distance devant, d'une manière singulière et fort gauche : elle paroissoit devoir marcher peu vîte; mais lorsqu'elle fut chassée,

elle laissa bientôt ceux qui la poursuivoient loin derrière ; aussitôt on aperçut une troupe de neuf grands animaux et deux petits poulains: alors tout le monde de courir après, croyant prendre au moins les petits poulains ; mais ils galoppoient tellement vîte, qu'ils devancèrent les meilleurs chevaux, et que bientôt ils furent perdus de vue.

Après avoir marché pendant dix-huit heures sans s'arrêter, et plus de trente depuis que leurs animaux n'avoient goûté d'eau, ils arrivèrent enfin avec une joie inexprimable, à la source la plus abondante, la plus transparente et la plus riante qu'ils eussent rencontrée depuis le commencement de leur voyage, et à 2 milles plus loin, ils en découvrirent une autre encore plus belle : il seroit même impossible, sans doute, d'en trouver une semblable dans toute la partie de l'Afrique méridionale connue jusqu'à ce jour. Non-seulement elle sortoit d'une ouverture entre les rochers, avec autant d'abondance que le ruisseau qui passe par l'écluse d'un moulin, mais on la voyoit encore jaillir par mille endroits, d'un lit spacieux, paré de cailloux blancs cristallisés et de sable quartzeux. A cent pas au dessous de ce premier lit, elle forme un courant limpide de plus de

30 pieds de large, et de 2 de profondeur, appelé la rivière des *Kourmanna* ou des *Boushouanas*, qui dirige son cours vers le nord.

L'expédition se trouvant alors sur le confin du pays de Briéqua, les commissaires décidèrent qu'il falloit envoyer devant leur guide *Macauta* au premier village, pour annoncer aux habitans leur arrivée, et les prier d'en donner de suite avis au chef de leur nation. L'envoyé fut de retour près des chariots avant la brune; il amenoit avec lui quatre de ses compatriotes, qui passèrent la nuit dans le camp avec beaucoup de plaisir. Ces gens apprirent à nos voyageurs que, malgré que leur tribu fût appelée ordinairement *Bricqua* par les *Koras*, que cependant le nom qu'ils se donnoient entre eux étoit celui de *Boushouanas*. Dans le courant de la matinée suivante, ils virent arriver quatre autres naturels, parmi lesquelles on leur en fit remarquer un; c'étoit le frère du roi et l'un des principaux chefs: il s'appeloit *Serakoteg*. Nos voyageurs leur ayant fait servir du mouton et du tabac à profusion, ce qui sembloit être fort de leur goût, ils devinrent d'une joie si folle, que pendant toute la nuit ils ne cessèrent de chanter, de crier et de danser.

Ils séjournèrent quelque temps sur les bords délicieux de la rivière *Kourmanna*, pour rafraîchir leurs animaux presque morts de fatigue ; après quoi ils se remirent en route le 23, après avoir été obligés de passer à travers de grands halliers d'une nouvelle espèce de *mimosa*, seul arbre qu'ils virent dans ce pays, et celui que l'on dit que le *camelopardalis* broute avec le plus de plaisir. Ils s'arrêtèrent dans la soirée près d'une fontaine large et transparente nommée *Mapoey*. Ce fut là qu'une députation du roi vint les trouver, pour leur dire que leur arrivée étoit attendue avec une vive impatience. La campagne commença alors à prendre un aspect bien différent de tout ce que l'on avoit vu jusque là : ici elle étoit assez passablement couverte d'herbe, de buissons, de plantes bulbeuses ; et la *mimosa camelopardalis*, qui étendoit ses branches en forme de parasol, formoit des touffes aussi jolies que nombreuses. Ce pays abondoit en gibier de toute espèce ; à chaque instant, nous apercevions des troupes nombreuses de *gnous* et de *quachas*.

Une journée de marche assez courte mena l'expédition, le 25, à une autre source nom-

mée *Gataïkamma.* Plus ils avançoient dans la campagne, plus elle étoit riante, plus elle abondoit en toutes les espèces de bêtes fauves qui appartiennent à cette partie de l'Afrique méridionale. Ayant appris de leurs guides, qu'ils n'étoient éloignés de la résidence du chef que d'une courte journée de marche, nos voyageurs décidèrent qu'il falloit que les chariots et l'escorte s'arrêtassent dans cet endroit, pendant que les commissaires continueroient la route à cheval ; en conséquence, après avoir choisi des présents pour le chef, et les avoir soigneusement empaquetés dans des havresacs ou dans les fourreaux de leurs pistolets, ils partirent avec un interprète. Ils avoient déjà traversé une très-grande étendue de champs sans clôtures et grossièrement cultivés, lorsque, vers le milieu du jour, ils entrèrent dans une ville spacieuse, composée de chaumières ou de huttes, qui n'étoient point disposées par rues, mais placées au hasard et sans symétrie ; chacune étoit entourée d'une espèce de palissade. La vue d'un si grand assemblage d'habitations humaines, après un voyage si long au milieu des sables brûlans et des déserts, devoit être, en vérité, aussi délicieuse qu'inattendue, dans

un pays aussi dépeuplé que l'Afrique méridionale, où l'on rencontre si peu de créatures humaines, et où ce petit nombre est encore dans la plus triste misère. La joie doit être infiniment plus vive, en rencontrant une société d'hommes, dont l'état semble devoir, au moins, offrir quelques commodités. En hâtant le pas et en marchant assez vîte entre ces maisons, précédés seulement de leur interprète, et des députés qui leur avoient été envoyés par le roi, les commissaires arrivèrent bientôt à l'endroit où le chef avoit assemblé les anciens du peuple, pour les recevoir. Cet homme vénérable, qu'on appeloit *Mouleyahaban*, étoit assis au milieu de son conseil, dans une enceinte circulaire, fermée d'une palissade en bois. Il reçut les commissaires avec la plus noble aisance, et de la manière la plus amicale. Il accepta leurs présens, qui excitèrent la curiosité des vieillards et de la foule du peuple, qui venoit depuis un instant de s'attrouper autour de l'enceinte. Ils examinèrent chaque objet avec une attention toute particulière, et desirèrent qu'on leur fit connoître l'usage de chaque chose; en revanche ils offrirent aux commissaires du lait caillé très-ferme. La cérémonie de l'introduction finie,

le chef invita ces messieurs à se rendre à son habitation, où il les présenta à ses deux femmes et à ses deux enfans. Une multitude de peuple les suivit par-tout, mais ce furent surtout les femmes qui parurent les plus ardentes à satisfaire leur curiosité. Elles examinèrent de fort près les cheveux des voyageurs, et ne pouvoient se persuader qu'ils fussent naturels; elles s'imaginoient que c'étoit la queue de quelque animal, collée sur leur tête.

Aussitôt que les chariots furent arrivés, c'est-à-dire, vers le coucher du soleil, les voyageurs plantèrent leurs tentes à 600 pas au midi de la ville, sur le bord d'une rivière qui la traversoit. Les habitans vinrent par centaines leur rendre visite; et la vue de ces étrangers paroissoit les amuser tous beaucoup. La plupart étoient très-curieux, mais sans devenir importuns, et en général ils paroissoient d'une humeur fort douce. Les femmes leur portèrent, dans des outres de cuir, ou des vases de bois, ou des pots de terre, assez de lait pour la consommation de toute l'expédition. A mesure que la nuit approchoit, le peuple abandonnoit le camp; et nos voyageurs se retirèrent, et se disposèrent à passer la nuit aussi tranquillement et avec aussi peu

de crainte pour leur sûreté personnelle, que s'ils eussent encore été au milieu des déserts qu'ils avoient si long-temps habités.

La ville de *Litakou*, d'après la route et la distance parcourue par l'expédition, depuis le *Roggeveld*, est située au 26e. degré 30 minutes de latitude sud, et au 27e. de longitude E. de Grenwich. Une rivière qui, si l'on en juge par la largeur de son lit, doit être quelquefois assez considérable, coule au milieu. Nos voyageurs estimèrent que cette ville étoit au moins aussi étendue en circonférence que la ville du Cap, en y comprenant les jardins de la vallée de la Table. Mais d'après l'irrégularité de ses rues, et le peu d'élévation de ses bâtimens, il leur fut impossible d'évaluer, même à peu près, le nombre des maisons; ils pensèrent cependant qu'il ne devoit pas y en avoir moins de 2,000, ni plus de 3,000; toutes étoient à peu près de la même grandeur et de la même forme; celle du chef ne différoit des autres que parce qu'elle étoit un peu plus vaste. La population totale, y comprenant hommes, femmes et enfans, devoit, d'après leur approximation, être de 10 à 15,000 ames. Les nombres ronds sont rarement bien justes. Il paroît que les deux com-

missaires, au bout de 15 jours, ayant comparé leurs notes, trouvèrent que l'un avoit évalué la population de cette ville à 10,000 ames, et l'autre à 15,000; il pourroit se faire que le nombre juste se trouvât entre ces deux. Le plan sur lequel étoit bâtie chaque maison, formoit une circonférence de 12 à 15 pieds de diamètre; le plancher étoit fait de terre glaise battue, et élevé de 4 pouces au dessus du sol du reste de l'enceinte. Dans la circonférence, un quart environ qui formoit la facade de la maison, étoit entièrement ouvert, c'est-à-dire, sans portes ni murs, et généralement tourné du côté du levant; les trois autres quarts du cercle étoient fermés de murs faits de terre glaise et de pierres, et montés à la hauteur de cinq pieds à peu près. Un mur circulaire, passant par le centre de la première circonférence, et décrit d'un même rayon, coupoit par conséquent, un tiers de l'habitation totale, pour en former un appartement où ils déposoient tout ce qu'ils avoient de plus précieux, comme leurs habillemens de peaux, leurs ornemens d'ivoire, leurs *hassagaies*, leurs couteaux, et autres objets qui leur sont d'une grande utilité. C'étoit aussi dans cet appartement que couchoient les plus

âgés de la famille ; les enfans dormoient dans le vestibule demi-fermé qui, comme je l'ai dit, occupe les deux tiers de l'habitation circulaire.

Le dessin (voyez la *Carte*, Pl. VI) donnera une idée assez juste des maisons des *Bous-houanas*, et l'on pourra facilement comprendre quelle est leur forme et leur distribution, d'après cette simple esquisse.

Cette habitation est surmontée d'une couverture faite en forme de tente et supportée par des pilliers renfermés dans les murs, et qui forment sur la face ouverte une petite colonnade ; cette couverture est formée de roseaux et de paille de *holcus*, arrangés avec beaucoup de soin et liés avec des bandes de cuir de manière à être vraiment imperméables. Toutes les maisons étoient entourées d'une haie de gros roseaux, ou de paille de holcus, ou de branches d'arbres. Dans cette enceinte, tout près de la maison, l'on voyoit un grand vase d'argile élevé sur un plancher de même matière ; ce vase étoit un magasin dans lequel ils déposoient leurs grains et leurs légumes ; ce grenier avoit assez la forme de nos grandes cruches à huile, et quelques-unes pouvoient contenir jusqu'à deux cents gallons (800 pintes de Paris) : ils étoient élevés au dessus du

plancher par trois pilliers, et ils avoient de six à neuf pieds d'élévation ; l'ouverture étoit couverte comme les maisons, avec des roseaux et du chaume attachés.

Les habitations des *Boushouanas* ne sont pas mal distribuées, eu égard au climat; quant à l'élégance et à la solidité, elles peuvent fort bien aller de pair avec les *Casœ* ou premières maisons qui furent bâties dans la fameuse Rome ; et, sous tous les rapports, elles sont très-préférables aux chaumières d'Irlande, dans lesquelles les malheureux paysans n'entrent souvent qu'en passant une mare boueuse. Non-seulement la maison d'un *Boushuoana* est bâtie sur une aire élevée au dessus de l'enceinte ou de la cour ; mais encore la surface de cette enceinte est disposée de manière à ce que l'eau puisse s'écouler de suite par la porte. Comme ils font leur cuisine dans cette enceinte découverte, l'intérieur de leur habitation n'est point abîmé par la fumée et la suie. Enfin ils savent si bien apprécier l'agrément que peut offrir l'ombrage, que presque toujours leurs maisons sont bâties sous les branches d'un grand *mimosa*, dont on conserve, avec un soin presque religieux, jusqu'au moindre rameau ; et ils ne souffriroient

pas que l'on en cassât la plus petite branche, pour quelque raison que ce fût. Cependant ils sont très-souvent obligés d'aller fort loin chercher leurs combustibles.

Une si grande population rassemblée dans un même endroit, entourée de toutes parts de déserts habités çà et là par quelques sauvages seulement, privée de toutes communications avec d'autres peuples civilisés, doit nécessairement renfermer dans son propre pays des moyens de subsistance proportionnés à ses besoins. Les troupeaux forment une des plus grandes ressources des *Boushouanas*, malgré qu'ils n'en mangent la viande qu'avec une très-grande économie. Le plus souvent ils mangent leur lait caillé qu'ils ne mettent point, à l'instar des *Caffres* orientaux, dans des corbeilles d'herbe, mais qu'ils laissent dans des sacs de cuir ou des pots d'argile. Il n'est pas un endroit de leur pays qui n'abonde en gazelles de presque toutes les espèces connues dans la partie sud de l'Afrique ; les rhinocéros, les *buffles* et les *quachas* s'y trouvent aussi en quantité ; les habitans les chassent ou leur tendent des piéges. Les *Boushouanas* ne sont pas fort délicats dans le choix des viandes dont ils se nourrissent, car

ils mangent volontiers les loups, les hyènes, les *myrmecophag* ou fourmilliers, le *léopard*, le *chat-tigre*, et le *camelopardalis*. La campagne est remplie d'*autruches*, de *butords*, de *grues*, d'oiseaux de *Guinée* et de perdrix; mais quelle que soit la grande quantité de ce gibier, elle ne seroit, pour une si considérable population, qu'un secours bien précaire; et c'est, selon toute apparence, la nécessité qui a forcé ce peuple à recourir à l'agriculture, source intarissable de l'abondance. Les semences qu'ils cultivoient principalemeut, étoient, ainsi qu'on en a pu juger par les échantillons qu'en ont rapportés les commissaires, le *holcus sorghum*, une autre espèce de ce même holcus, mais plus petite, et dont la couleur rougeâtre l'a fait prendre pour le *saccharatus*, une espèce de *dolichos* semblable au *cadjan*, et un petit *phaseolus* tacheté ou haricot. Il paroît qu'ils laissoient toutes ces graines mêlées ensemble lorsqu'ils les semoient, et quand elles étoient cueillies, ils les jetoient de la même manière dans leur grenier, d'où ils les reprenoient confusément et sans les trier, pour les manger; quelquefois ils les broyoient, mais, le plus souvent, ils les faisoient bouillir dans du lait.

On s'imagine facilement que l'agriculture, chez ce peuple, est encore dans son enfance; en effet, le peu de travaux agricoles est fait par les femmes, avec un instrument mal façonné qui ressemble un peu à une bèche : c'est un morceau de fer plat enfermé dans un nœud de *keerie*; quand le tranchant est fixé horizontalement et forme avec le manche un angle droit, cet outil sert de bèche; mais, quand il est parallèle au manche, il devient une hache. L'un de ces instrumens paroît étendu par terre dans la gravure ci-jointe. (Pl. IX.)

Mais les *Boushouanas* sont arrivés à un point de civilisation qui demande autre chose que ces simples besoins de la vie, qu'ils peuvent se procurer abondamment au moyen de l'agriculture, de la chasse et de leurs troupeaux. Ils ne sont pas tout à fait insensibles aux commodités de la vie et aux charmes du luxe; leurs habillemens de peaux pour l'hiver sont moëlleux, doux et chauds, et très-souvent ils sont doublés de fourrures de *chats-tigres*, de *viverras*, ou de la dépouille d'autres petits animaux, et quand l'été ils sont sans habillement, ils exposent très-peu leur personne à l'ardeur du soleil, au moyen de ce qu'ils portent des parasols faits avec de larges plumes

d'*autruches*

d'*autruches* fixées circulairement à l'extrémité d'un bâton. Quant à leur cuisine, ils ont plusieures manières d'accommoder leur viande avec leurs grains; quelquefois ils font bouillir l'une et broyent les autres; d'autres fois ils font rôtir la viande, et broyent les grains, ou tout simplement ils les réduisent en farine et les font bouillir dans du lait. Parmi leurs friandises le tabac paroît l'emporter complettement sur tout le reste; les hommes et les femmes semblent également aimer à la fureur à tirer la fumée de cette plante narcotique à travers de l'eau versée dans une corne de vache ou d'élan, sur le côté de laquelle on insère le tuyau de la pipe. Ils aiment également beaucoup à priser. La poudre dont ils font usage, est un mélange de plantes stimulantes réduites en poussière, qu'ils mêlent ensuite avec de la cendre de bois; ils prennent dans le creux de la main une certaine quantité de cette mixtion, et au moyen d'une plume ou d'un brin de roseau, dont l'une des extrémités porte sur cette poudre et l'autre dans les narines, ils en respirent avec force jusqu'à ce que leurs joues soient inondées de larmes; l'on voit même des enfans de 4 à 5 ans priser de cette violente manière. Ces peuples

ornent soigneusement leur corps, ils se peignent sur la peau diverses figures avec de la terre de pipe ou de l'ocre rouge; ils coupent aussi quelquefois leurs cheveux d'une manière assez singulière, en faisant, sur le sommet de la tête, une grosse touffe, absolument comme nos jeunes gens du suprême bon ton; à cette touffe ils pendent la queue d'un lièvre ou sa vessie enflée, ou la peau de quelque petit animal, ou ils s'attachent debout sur chaque côté de la tête des ailes de grues de Numidie. Une plaque de cuivre triangulaire est presque suspendue de même à l'une de leurs oreilles, et des dents et des serres de lions et de léopards, sont pendues autour de leur cou, en forme de collier; outre ces trophées de chasse, les hommes portent encore autour de la partie supérieure de leurs bras, des anneaux d'ivoire faits de défenses d'éléphans : les femmes ont autour des bras et des jambes des bandes de cuir, quelquefois tout unies, mais le plus souvent ornées de grains et de petits morceaux de cuivre. Chaque homme porte un couteau suspendu à son cou avec une courroie, et enfoncé dans un fourreau; la lame a assez généralement 6 pouces de long sur un de large; elle est arrondie par

le bout, et tranchante des deux côtés : quelquefois la poignée est de buis, d'autres fois d'ivoire ; dans ce dernier cas elle est taillée en forme de trompe d'éléphant. L'expédition avoit une grande quantité de couteaux communs pour faire des échanges ; mais les *Boushouanas* les estimoient fort bon marché, disant que les leurs étoient au moins deux fois aussi bons ; parce qu'ils étoient à deux tranchans, pendant que ceux des blancs n'étoient qu'à un seul. Un couteau est un instrument en effet si utile à des gens qui vivent en grande partie de chasse et de racines, qu'on doit presque le regarder comme un objet de première nécessité et l'estimer en conséquence : ainsi un *Boushouana* est réputé riche ou pauvre en raison du nombre de ses troupeaux, des couteaux et des grains qu'il possède. Ces objets-ci sont les billets de banque et la monnaie de *Litakou*.

Les femmes *Boushouanas* ne bornent pas leurs occupations à la culture de la terre, à la récolte des grains, qu'elles battent et qu'elles portent dans les greniers ; ces grands vases, ainsi que tous les autres faits d'argile, sont encore l'ouvrage de leurs mains laborieuses. Elles rassemblent en majeure partie les ma-

tériaux qui servent à la construction de leurs maisons, et elles en font presque toutes les préparations nécessaires. Les hommes passent une grande partie du temps à la chasse, ou à préparer des fourrures et des cuirs pour faire des manteaux ou des chaussures, et ils sont chargés du soin exclusif des troupeaux et de la laiterie.

Nos voyageurs, quelques jours après leur arrivée, furent invités à la célébration d'un mariage, ce qui leur procura le plaisir de voir tout à leur aise les cérémonies qui se pratiquent en semblables occasions. A l'heure indiquée on les conduisit à une vaste place ronde, entourée de tous côtés d'une palissade de bois. Le vénérable chef les reçut avec toute l'honnêteté possible, au milieu des anciens; ils avoient à leur droite un groupe de jeunes filles, et à leur gauche un nombre à peu près égal de jeunes garçons parés de la manière la plus fantasque : une foule immense de peuple étoit rangée en cercle autour de la place, dont le centre étoit vide. Les hommes choisis pour la célébration des jeux qui ont lieu dans ces jours de fêtes, s'avancèrent au milieu de l'espace et commencèrent à déployer leur agilité. Leur danse offroit un

coup-d'œil fort bizarre; quelque-uns avoient une espèce de jupon qui leur tomboit aux genoux ; ce court vêtement était fait de plusieurs rangs de plumes d'autruches, alternativement blanches et noires, les autres avoient des ceintures de peaux depuis le cou jusqu'aux gras des jambes, auxquels étoient attachées, par un bout, des queues de *chacals*, de *chats-tigres* et d'une espèce de *viverra*; leur peau étoit peinte de terre blanche, rouge et jaune. Lorsque les danseurs tournoient, leurs queues et leurs plumes d'autruches se tenoient à angle droit avec leur corps; il paroissoit que leur plus grand soin étoit d'empêcher ces ornemens de s'abaisser, et de les soutenir horizontalement dans toutes les postures et les divers mouvemens de leur corps. Ils accompagnoient leur danse d'un chant rauque et véhément qui cessoit par intervalles : alors les femmes qui ne dansoient pas répondoient, d'une voix beaucoup plus douce, dans une sorte d'antistrophe qui ne laissoit pas d'avoir une certaine mélodie. Ces mêmes femmes donnèrent aussi très-souvent des applaudissemens aux danseurs, en claquant des mains. La danse finie, un plat composé de bœuf bouilli et de bled caffre (*holcus*) cuit dans du lait, fut servi

à la ronde à tous les conviés, après quoi le marié, qui étoit un des danseurs, emmena sa femme chez lui, et tout le monde se retira chacun chez soi, ayant l'air fort content des amusemens de la journée.

La décence avec laquelle ils se comportèrent et le décorum qu'ils gardèrent pendant cette cérémonie, et dans toutes les autres occasions, donna aux commissaires une idée très-favorable du caractère des *Boushouanas*, qui ne fit qu'augmenter en remarquant la bonne et perpétuelle harmonie dans laquelle vivoit cet heureux peuple. *Mouleyhaban* et les anciens de la ville s'assembloient de temps en temps pour juger et terminer les différends qui arrivoient quelquefois, et qui étoient inévitables dans une si nombreuse société.

Le système sur lequel repose leur gouvernement, paroît entièrement patriarcal : ainsi le chef doit être l'idole du peuple, et en conséquence, il a le pouvoir de se choisir un successeur. Les anciens de la nation qui composent son conseil, l'instruisent des vœux ou des desirs du peuple ; alors, après avoir consulté ces sages, il fait des réglemens nouveaux ou corrige les anciens, selon qu'il est

nécessaire pour le bien de tout le monde : grace à ces procédés populaires, il est chéri de ses sujets. Un jeune homme ne peut, sous aucun prétexte, être admis dans le conseil royal, qui est établi d'après les principes de la véritable simplicité primitive ; car dans presque toutes les nations, et chez tous les peuples, la vieillesse et l'autorité furent jadis des expressions synonymes. Si un homme de cette peuplade se croit lésé, et qu'il ne se trouve pas satisfait de la décision du conseil, on lui permet de mettre ordre à ses affaires, de quitter la tribu, et d'emporter tout ce qu'il possède.

Il paroît que les *Boushouanas* n'ont aucune forme particulière de culte religieux, dans le sens que les Européens donnent à ce terme ; car, quoiqu'ils fassent subir religieusement l'opération de la circoncision à leurs enfans mâles, et qu'ils dansent en cercle pendant toute la nuit de la pleine lune, ce n'est que pour conserver un usage qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Il est peu de nations qui soient assez sauvages, pour ne pas croire qu'il existe un suprême pouvoir qui dirige les opérations de la nature ; que cet être est infiniment supérieur à eux, et qu'ils

en dépendent essentiellement. Quelques peuples ont accordé tous les attributs divins à un seul être, d'autres en ont supposé plusieurs, chacun chargé d'une attribution particulière. La plupart ont reconnu un bon et un mauvais génie. L'un a été adoré dans l'heureuse chaleur du soleil, dans la douce lumière argentée de la lune, ou dans les rosées fructifiantes ; l'autre dans le bruit effrayant du tonnerre, ou la lueur destructive de l'éclair, dans les ouragans et les torrens de pluie. Comme la peur est sœur de la superstition, le mauvais génie est généralement plus invoqué que le bon. C'est précisément le cas dans lequel paroissent être les *Boushouanas*, et où se sont sans doute trouvées toutes les nations dans leur enfance. Les vices de *Jupiter* et ses mauvaises actions furent sans doute plus tôt remarquées que ses vertus; de même que son tonnerre épouvanta les hommes avant que sa protection paternelle ne leur inspirât de confiance.

Les *Boushouanas* doivent, sous tous les rapports, être regardés comme ayant déjà franchi les bornes qui séparent les sauvages des hommes civilisés; et ils sont maintenant arrivés à un point de perfectionnement moral

qui leur permet de recevoir avec avantage les préceptes simples et sublimes de la religion chrétienne ; c'est là que les missionnaires peuvent exercer leur zèle avec fruit. Une abondante moisson les y attend.

Le caractère amical et pacifique, qui paroît être assez généralement celui des *Boushouanas*, peut, j'imagine, s'attribuer en grande partie à l'égalité presque parfaite qui regne entre eux. Les maisons de *Litakou* se ressemblent toutes, ou elles ne diffèrent entre elles que par le travail et la propreté que chaque homme propriétaire veut bien se donner la peine de faire ou d'entretenir dans sa demeure. Chaque individu possède autant de terre qu'il en veut bien cultiver; le nombre de son troupeau ne dépend que de ses soins, et de l'épargne avec laquelle il s'en sert pour sa nourriture; la quantité des habillemens qu'il donne à sa famille pour la vêtir pendant l'hiver, varie selon son adresse et son activité à la chasse; enfin, quand on considère l'état fortuné dont jouit cette heureuse race de *Caffres*, on lui feroit volontiers l'application de ces belles descriptions que les poètes et les voyageurs ont tracées à l'envi, de la paix et du bonheur que goûtoient autrefois les paysans de la Suisse.

Dire que les *Boushouanas* sont une tribu de la même race que les *Caffres* qui habitent sur les côtes, n'est qu'une supposition, mais qui auroit fort l'air d'une vérité incontestable. Quoiqu'ils ne soient pas à beaucoup près aussi beaux hommes, et qu'ils n'aient pas leurs qualités personnelles, ils paroissent les avoir beaucoup devancés dans les arts sociaux et les usages qui annoncent la civilisation. Ils ne sont point, comme les *Caffres* orientaux, tous noirs sans exception ; l'on en voit quelques-uns couleur de bronze, et d'autres d'un brun approchant de celui des *Hottentots ;* leurs cheveux poussent aussi beaucoup plus longs ; et ont plus de tendance à devenir droits ; quelques femmes même, s'avisent de se les peigner et de se les attacher sur le front. Leurs maisons sont totalement différentes de celles des autres peuplades que l'on connoît dans la partie méridionale de l'Afrique, et leur couverture, faite en forme de tente, pourroit être regardée comme une preuve qui témoigneroit en faveur de leur origine *arabe*. Leur vie pastorale, leur manière de se nourrir, principalement de laitage, leur hospitalité pour les étrangers, leur usage de circoncire leurs

enfans mâles, et généralement leur manière d'être, tout chez eux a l'air *arabe*.

On ne doit cependant pas asseoir son jugement sur la couleur ou les traits d'une seule horde dans un aussi vaste continent que l'Afrique, rempli d'une infinité de naturels de différentes couleurs. Lorsqu'en 1790, une troupe de paysans hollandais entreprit un voyage sur la côte orientale, pour tâcher de découvrir le lieu où l'on croyoit que le *Grosvenor*, vaisseau de l'Inde, s'étoit perdu, ils trouvèrent une tribu qui habitoit les bords de la mer, sous le même parallèle de latitude, où demeure une partie des *Boushouanas* : ces hommes étoient de couleur jaune clair, et avoient de gros cheveux longs qu'ils se frisoient sur le devant de la tête, en forme le turban. Il paroissoit que cette horde qui devoit bien se monter à 400 personnes ou environ, étoit la progéniture de trois femmes européennes qui avoient fait naufrage sur cette côte, dans leur enfance : les paysans hollandais les virent, et conversèrent avec elles au moyen d'un interprète ; mais elles ne purent les informer, ni du nom de la nation dont elles étoient, ni quand, ni comment leur étoit arrivé l'accident qui les avoit jetées

sur ces rivages. Si l'on s'en rapporte à l'opinion de ces voyageurs, elles étoient Françaises. Cependant si ces vieilles femmes fussent mortes avant ce voyage des Hollandais, l'on eût formé sur l'origine des *Hambounas*, des conjectures aussi peu satisfaisantes que sur celle des Hottentots, et l'on eût pensé qu'il n'étoit pas plus probable qu'ils descendoient des Français, que ceux-ci des Chinois.

Les Boushouanas ne purent donner aux commissaires les moindres renseignemens sur leur origine, ni leur dire depuis combien de temps ils habitoient cette partie de l'Afrique méridionale. Ils ne furent pas même dans le cas de rien apprendre de satisfaisant au sujet des ruines d'une ville aussi grande que celle de Litakou, qui avoit autrefois été bâtie sur les hauteurs qui commandent les vallées, et dont l'existence ne devoit cependant pas remonter à un temps bien reculé, puisque l'on voyoit encore les fondemens des maisons, qui étoient en pierre et de la même forme circulaire que celles des Boushouanas. Ces peuples n'ayant point d'histoire écrite, la tradition de ce qui concerne ces ruines, une fois perdue, l'on ne pourra jamais en rien dire de certain.

Les commissaires, après avoir passé quinze jours au milieu de ce peuple heureux et pacifique, s'aperçurent que, bien que le nombre de tous les troupeaux des Boushouanas réunis, fût très-grand, et que le peuple ne manifestât aucune répugnance à les échanger pour des colifichets et des niaiseries, d'après le tarif qui seroit réglé par le chef et son conseil; cependant, dis-je, ils réduiroient vraiment à la gêne les individus chez lesquels ils prendroient le nombre des bestiaux dont ils avoient besoin. D'ailleurs, Mouleyhaban leur avoit appris que son peuple venoit à peine de réparer les pertes qui lui avoient été causées par les dévastations et les ravages auxquels un certain Bloum, homme de race métis, s'étoit livré avec sa horde, après avoir mis le feu dans la ville de Litakou, et avoir massacré tous les habitans qu'ils y avoient trouvés. Nos voyageurs se déterminèrent donc à avancer vers le nord, pour visiter la principale résidence d'une autre tribu de naturels de même espèce que ceux-ci, appelés *Barrolous*. Lorsqu'ils communiquèrent ce projet à *Mouleyhaban*, en le priant de leur donner des guides, il parut entièrement troublé, et les renvoya pour l'instant avec une réponse éva-

sive. Le lendemain matin, il les fit appeler, et après leur avoir dit qu'il n'avoit pu fermer l'œil de la nuit, d'après le dessein qu'ils lui avoient dit avoir formé d'aller visiter les *Barrolous*, il employa tous les moyens possibles pour les dissuader de diriger leurs pas vers cette nation ; disant que ces peuples étoient d'un caractère défiant et féroce ; que si malheureusement il leur arrivoit quelque accident dans le pays, le Gouvernement anglais du Cap ne manqueroit pas de croire que ce seroit lui et sa tribu qui seroient les coupables : qu'au reste, personne de son peuple ne connoissoit le chemin qui y menoit, parce qu'ils en étoient séparés par un désert impossible à traverser, en ce qu'il ne s'y trouvoit pas une seule goutte d'eau. Quoique cette communication amicale de *Mouleyhaban* ne contînt pas le motif réel qui le portoit à détourner nos voyageurs d'aller plus avant, cependant il n'étoit pas permis de douter qu'il n'eût de grandes raisons pour les empêcher d'aller plus loin de ce côté. Peut-être ses voisins, plus puissans que lui, auroient pu prendre un prétexte pour se brouiller avec lui, de ce qu'il auroit souffert qu'une si petite troupe de blancs eût traversé son territoire pour passer sur

le leur, pendant qu'il lui étoit très-facile de les en empêcher. Au reste, quels que fussent les motifs de ce chef, il fut si sérieux dans ses remontrances, que les commissaires jugèrent qu'il étoit de la prudence d'abandonner leur premier dessein; et quoiqu'ils n'eussent acheté qu'un peu plus de cent pièces de bestiaux, à raison de deux ou trois livres de porcelaine colorées, et de grains de verre par tête, ils se préparèrent à s'en retourner. Ce ne fut pas sans un extrême chagrin qu'ils apprirent, lorsqu'ils étoient déjà sur les bords de la rivière *Orange*, que les *Barrolous* formoient réellement un peuple nombreux, riche et affable. Un bâtard hottentot qui avoit voyagé dans ce pays, dit à M. *Truter*, qu'il n'existoit point dans toute l'Afrique, un peuple d'un aussi heureux caractère et aussi obligeant que les *Barrolous*; qu'ils avoient plusieurs villes, dont la principale étoit tellement grande, qu'il falloit un jour entier de marche pour la traverser; que leurs maisons étoient de la même forme que celles des *Boushouanas*, mais infiniment mieux bâties, leurs jardins et leurs champs beaucoup mieux cultivés; que toute la campagne étoit couverte d'arbres et de buissons; que les fontaines, et les rivières étoient en grand

nombre, et que le sol étoit des plus fertiles. Les *Barrolous*, disoit-il, étoient des hommes fort industrieux, et très-habiles dans la sculpture en bois et en ivoire. Il avoit vu leurs fourneaux pour fondre le fer en le séparant de la terre brune et de la pierre qui le renfermoient ; ainsi que ceux pour fondre le cuivre, qui se trouve dans de la terre d'une couleur grisâtre; enfin que ce peuple n'étoit éloigné de *Litakou* que de dix journées communes de marche. Mais ces informations parvinrent trop tard, et le pays des *Barrolous* est encore aujourd'hui une terre vierge pour le voyageur européen qui seroit curieux de pousser plus loin nos découvertes dans l'Afrique méridionale.

Savoir avec certitude, que dans cette triste partie du globe, il existe des sociétés humaines, dans l'état que je viens de décrire, doit être une chose infiniment interressante, pour les hommes qui ont pendant si long-temps employé leur éloquence et leur influence politique, pour améliorer le sort de l'Africain malheureux. C'est une réfutation complette de l'opinion qui avoit été astucieusement inculquée, et qui n'avoit malheureusement que trop prévalue, savoir, que l'Africain n'étoit fait que pour être

esclave,

esclave, qu'il l'avoit toujours été, et qu'il continueroit encore à l'être, quand bien même les Européens cesseroient l'abominable trafic de ces infortunées créatures. Un tel raisonnement, pour justifier un crime atroce contre l'humanité, peut bien aller de pair avec l'absurde réponse que fit un paysan hollandais au gouverneur *Jansen*, qui le réprimandoit sévèrement de sa cruauté envers les Hottentots, savoir, « qu'il ne pouvoit pas y avoir de crime à » maltraiter ces payens, puisque certainement, » au moins leurs *femmes*, portoient les mar- » ques de réprobation que Dieu avoit impri- » mées sur la personne de *Caïn* ». Il n'existe pas une seule tribu de naturels entre le Cap de Bonne-Espérance et le lieu le plus avancé où l'on ait pénétré jusqu'à présent dans l'Afrique méridionale, et même l'on ne trouveroit pas un seul individu, depuis le plus malheureux et le plus sauvage des *Bosjesmens*, jusqu'au plus civilisé des *Boushouanas*, qui ait la moindre idée de l'esclavage. Au contraire, on les a trouvés jouissant d'une liberté illimitée. Il n'y a aucune loi chez ces peuples, qui oblige un homme à demeurer dans la tribu à laquelle il appartient contre sa volonté; il est toujours libre de partir avec ce

qui lui appartient, et d'aller joindre une société qui lui convient davantage. Même en temps de guerre, ils ne connoissent d'autre butin que les troupeaux de l'ennemi.

Il n'a pas encore été possible de déterminer jusqu'à quelle distance, vers le nord, ces pays continuent à être habités, par les tribus libres des *Caffres;* mais l'on doit craindre que cette étendue ne soit pas fort considérable. Il paroît que les marchands d'esclaves portugais, ont enfin ouvert une communication à travers le continent, depuis Mosambique jusqu'à leurs établissemens du Congo et de Loango sur la côte opposée, d'où l'on peut conclure que le domaine de l'esclavage s'étend vers le sud, au moins, jusqu'au 20me degré de latitude sur la côte orientale, et au 15 ou 16me sur la côte occidentale. Il est cependant à présumer, que dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, la terre de la liberte doit s'étendre beaucoup au-delà des parallèles où l'esclavage domine sur les côtes. D'après cette supputation, les *Barrolous* ne peuvent être placés au midi du tropic du Capricorne, et il n'est pas probable qu'un peuple qui a fait de si grands progrès dans les arts, et qui est dit-on si avancé vers la civilisation, habite

immédiatement près d'une nation d'esclaves.
Ainsi, quoique Soffala, Moçanbique, Quiloa, Melinda, sur la côte orientale, et Congo, Loango, Bengala, Angola sur la côte occidentale, aient été depuis long-temps en proie aux maux et aux horreurs de l'esclavage, cependant, il est possible que les *Biri* et les *Baroras* que l'on représente sur les cartes comme habitant le centre du continent, ne soient qu'une suite de nations libres et heureuses, comme les *Boushouanas* et les *Barralous*. Le premier de ces peuples s'étend même du côté de l'Orient, jusqu'à la baie de la *Goa*, où les Portugais ont fait en vain tous leurs efforts pour introduire chez eux un commerce d'esclaves. Heureusement, la nation *Caffre*, infructueusement sollicitée d'un côté par les Portugais, et de l'autre par les paysans hollandais du Cap, n'a pas encore pu se persuader qu'une partie du genre humain étoit créée pour être vendue comme du bétail, pour le plaisir ou le profit de l'autre partie.

Les paysans de l'expédition, qui ne trouvoient pas grand plaisir à passer les jours entiers parmi les *Boushouanas*, alloient à la campagne, et faisoient tous les jours des parties de chasse. Au milieu de plusieurs espèces

de gazelles qui leur étoient fort connues, ils rapportèrent un jour un couple d'animaux de cette famille, mais d'une espèce toute particulière et nouvelle pour tous nos voyageurs. Les *Boushouanas* appeloient cette sorte d'antelope la *palla*; elle a presque la même conformation, et ressemble de loin au *springbok*; mais elle étoit beaucoup plus grande; elle avoit 3 pieds 3 pouces de hauteur; et 4 pieds trois pouces de longueur, depuis la tête jusqu'à la queue; les cornes avoient 16 pouces de long, étoient disposées en forme de lyre, et roulées en anneaux jusques vers la pointe; les oreilles qui avoient 8 pouces étoient bordées et couvertes de poils noirs; le tour de sa bouche étoit blanc, une bande noire lui couvroit le front, et au dessus de chaque œil, elle avoit une grande marque blanche; sa queue de 16 pouces étoit de couleur brunâtre, avec une touffe de poils blancs à l'extrémité; elle avoit les pattes blanches, et aux jambes de derrière un large durillon, entouré d'une touffe de poils noirs un peu au dessus du fanon; le corps étoit d'une couleur gris-foncé, un peu plus clair sur les flancs; mais le ventre et le dedans des cuisses tout à fait blanc. Cette belle gazelle court

presque aussi vîte que le *springbok*, mais son allure est bien différente. Cet animal est d'un naturel extrêmement doux, et il seroit facile de l'apprivoiser, et de le rendre aussi docile que nos animaux domestiques. L'expédition amena au Cap une jeune femelle de cette espèce, mais qui peu après son arrivée, mourut des fatigues du voyage. La *palla* est un animal qui vit en troupe; cependant, quoiqu'elle se trouve en grande quantité dans tout le pays des *Boushouanas*, il est très-rare d'en voir plus de trois ou quatre ensemble.

Le 12 décembre, l'expédition partit de *Litakou*, mais ce ne fut pas sans éprouver quelques regrets, lorsqu'il fallut faire ses adieux à ce bon peuple, si amical et si hospitalier. Un grand nombre de *Boushouanas* reconduisit l'expédition fort loin, et ils s'étoient même rassemblés à cet effet au nombre de plusieurs milles sur les hauteurs voisines. Nos voyageurs, le lendemain de leur départ, furent rejoints par deux députés de *Litakou*, qui amenoient deux bœufs gras; c'étoit un présent de *Mouleyhaban*, et deux autres bœufs égarés qui appartenoient à la commission, et que l'on avoit laissés derrière; ces députés

étoient aussi chargés par leur chef d'exprimer aux commissaires la satisfaction qu'il éprouveroit de recevoir une seconde visite l'année suivante, leur disant qu'alors les jeunes bestiaux seroient grands, et qu'il seroit par ce moyen beaucoup plus facile de leur en donner une plus grande quantité que l'on n'avoit pu faire cette fois-ci.

Nos voyageurs, en s'en retournant par la même route qu'ils avoient suivie en venant, et d'ailleurs n'ayant rien qui les pressât, eurent le temps d'examiner la campagne tout à leur aise. Elle étoit couverte d'herbes, de buissons, et d'arbres de différentes espèces, sur-tout de ce large *mimosa* que le camélopardalis broute avec tant de plaisir. Quelques-uns de ces arbres étoient totalement couverts et défigurés par les nids de petits oiseaux de la famille des *loxia* ou *gros-bec* qui, rassemblés par grandes troupes, vivent ensemble, et forment une espèce de république. Un seul toit commun, fait avec la tige d'une grosse herbe desséchée, couvre ces nids au nombre de plusieurs centaines serrés tout près les uns des autres, et ayant chacun une petite entrée au dessous, en forme de tuyau. Mais ces passages étroits sont si bien placés et tellement protégés

par les pointes tranchantes de cette herbe desséchée, qu'il est vraiment difficile d'y introduire la main sans se faire mal.

La plaine abondoit en *autruches*, en *springbokes*, *hartebeests* et *quachas*. Une troupe de paysans eut le bonheur de tuer un animal inconnu à toutes les personnes de l'expédition, et dont il paroît même qu'aucun naturaliste n'a encore donné la description ; les *Boushouanas* appeloient cette bête un *Kokoun*, elle a beaucoup de rapport dans son ensemble au *gnou*, mais elle est bien plus grande. Celui-là avoit 4 pieds 11 pouces de hauteur, et 5 pieds de sa tête à la croupe ; sa tête avoit 1 pied 10 pouces de long, les oreilles 10 pouces ; la queue, couverte de long crins noirs, avoit 3 pieds 3 pouces, et ressembloit à celle d'un cheval ; le col étoit extrêmement épais en proportion du reste du corps ; il portoit une crinière absolument comme celle du *gnou*, qui lui flottoit sur les épaules, et se prolongeoit jusqu'au milieu du dos ; il avoit le devant de la tête comme le buffle, couvert d'une excroissance osseuse, qui n'étoit réellement autre chose que les racines des cornes, qui se terminoient en pointes comme celle du *gnou*. Du milieu de la tête jusqu'au nez,

il avoit une protubérance arquée, couverte d'une rangée de grands poils noirs, et sur chaque joue un peu au dessus de l'œil, l'on voyoit un endroit rond de plus d'un pouce de diamètre, qui étoit nu et apparemment glanduleux; car la surface étoit formée d'un assemblage de petits vaisseaux, desquels suintoit une matière blanche visqueuse. Il y avoit immédiatement au dessous de ces glandes, une touffe de poils noirs. Une barbe noire comme celle du *gnou*, lui couvroit le cou depuis la mâchoire jusqu'au poitrail; son nez et sa bouche étoient faits comme celle d'un bœuf, avec cette exception, qu'il avoit l'un et l'autre beaucoup plus large et plus plat : la majeure partie de son corps étoit gris cendré, et il n'avoit ni la vivacité, ni l'adresse, ni le courage du *gnou*. M. Daniel dessina avec certitude cet animal curieux et singulier. Les gens de l'expédition tuèrent très-souvent dans ces diverses chasses, plusieurs beaux *gnous* de l'espèce ordinaire; et le voyageur dont je viens de parler, remarqua très-souvent, que lorsque cet animal étoit blessé, et qu'il repoussoit encore le chasseur qui le poursuivoit, il jetoit par les naseaux, une grande quantité de petits vers blancs semblables à ceux que l'on trouve quelquefois dans les noisettes.

Les gens de l'expédition continuant toujours de chasser, tuèrent aussi un *quacha* curieux; il étoit couleur de crême, et avoit sur tout le corps des raies d'un brun foncé; d'abord ils pensèrent que cette jolie bigarrure n'étoit que l'effet du hasard, et que ce *quacha* appartenoit à l'espèce ordinaire; mais ensuite en ayant vu plusieurs autres de la même couleur; et même un certain jour ayant tué un étalon et une jument, tous les deux entièrement rayés, il ne leur fut plus permis de douter que ceux-ci ne formassent une espèce nouvelle et distincte de *quachas*. Dans cette persuasion, ils tâchèrent d'en prendre un vivant, pour l'emmener au Cap, s'il étoit possible; mais ils n'eurent pas le bonheur de réussir. Cependant les paysans hollandais qui habitent sur les frontières de la colonie, prennent quelquefois des *quachas* de la race ordinaire, de la même manière que les Espagnols de *Buenos-Ayres* prennent les chevaux sauvages, en galoppant après, et leur jetant sur la tête une corde ou une courroie de cuir qui a un nœud coulant au bout.

La grande ressemblance qu'ont entre eux plusieurs animaux de l'Afrique de différentes espèces, la conformité de leur instinct et de

leur apparence, jointes à la fréquente importation que l'on faisoit autrefois en Grèce et à Rome, de ces animaux jusqu'alors inconnus, avoit donné lieu à ce proverbe chez les anciens: « *Que l'Afrique enfante toujours quelque* » *chose de nouveau.* » Et le raisonnement qu'ils employoient pour expliquer la fertilité de cette source de nouveautés, est ainsi rapportée par Pline dans son histoire naturelle. « *Africa hæc maximè spectat inopia aqua-* » *rum ad paucos amnes congregantibus se* » *feris. Ideo multiformes ibi animalium* » *partus, variè fœminis cujusque geveris* » *mares, aut vi aut voluptate miscentes.* » *Unde etiam vulgare Græciæ dictum sem-* » *per aliquid novi Africa afferre* » (1). En conséquence, on supposoit que le léopard provenoit de l'accouplement du lion avec la panthère, la giraffe du chameau femelle et du léopard, le *quacha* du zèbre et de l'âne. Malgré que cette opinion ait été depuis long-

(1) « L'Afrique voit le plus souvent ces mélanges » des espèces. La disette d'eau réunit les animaux sau- » vages auprès d'un petit nombre de rivières. Les » mâles alors, de force ou de gré, jouissent des femelles » sans distinction d'espèces, etc., etc. » *Pline*, lib. VIII, chap. 16.

temps réfutée, et qu'il soit constant que les animaux restés dans l'état où la nature les a placés, ne violent jamais les lois de cette bonne mère, l'hypothèse de Pline méritoit autant de respect que cette conjecture d'un célèbre naturaliste français, « qu'il est assez » probable que les cornes branchues du cerf » ont été d'abord produites par la nouvelle sève » des branches d'arbres dont il se nourrit ». Si cette plaisante théorie, digne d'être admise dans la doctrine *Darwinienne* (tirée en grande partie de M. de Buffon), eût pu se prouver, la rareté des arbres en Afrique auroit pu être regardée comme une raison pourquoi l'on ne trouve pas de cerfs sur ce vaste continent, car on ne sait pas qu'il existe une seule bête fauve à cornes raméfiées entre la Méditerranée et le cap de Bonne-Espérance.

Le 14, l'expédition dirigea sa marche vers le *nord-ouest*, en traversant un pays assez passablement couvert de gazon et de plantes qui avoient des fruits; l'on y voyoit aussi une quantité de *quachas*, de *pallas*, de *hartebeests* et de buffles. Le soir, ils arrivèrent dans un village de Boushouanas, composé de quarante maisons bâties sur les bords de la rivière *Kourmanna*, qui paroissoit, aussi loin

que la vûe pouvoit s'étendre, ombragée de jolis arbres, au milieu desquels ils remarquèrent le mimosa camélopardalis comme étant le plus beau et celui qui s'y trouvoit en plus grande quantité. Le lendemain ils rencontrèrent le missionnaire *Édouard*, qui, avec sa femme, toute sa famille, son assistant de race bâtarde, *Jan Kok*, et quelques Hottentots à son service, erroit au milieu de la campagne, sans paroître avoir de but bien déterminé. L'un des Hottentots souffroit encore beaucoup des blessures récentes que lui avoit faites un lion qu'il avoit eu le malheur de rencontrer, et à la voracité duquel il avoit été soustrait comme par miracle.

Cet esclave ayant remarqué un jour les traces récentes d'un lion, qui conduisoient au kraal où le troupeau de son maître étoit renfermé la nuit, il avoit placé sur le passage ce que les Hollandais appellent un *stell-roer* (fusil à trappe), dans l'intention de tuer de cette manière le voleur nocturne. Le lendemain matin, lorsque cet homme alla dans l'endroit, il trouva effectivement le fusil déchargé ; et, en voyant la quantité de sang dont la terre étoit couverte, il conclut très-bien que la charge étoit entrée dans le corps

de l'animal. Mais en suivant les traces du sang, il approcha trop inconsidérément de quelques halliers qui se trouvoient tout près de-là. A l'instant même le lion blessé en sortit, se précipita sur le pauvre Hottentot avant qu'il eût le temps de lui présenter le bout de son fusil, et d'un seul coup de patte l'étendit à terre. Le roi des animaux monta gravement à califourchon sur le malheureux; et comme s'il eût su que c'étoit son ennemi qu'il tenoit dans ses serres, il sembloit vouloir prolonger la douce jouissance que procure la vengeance. D'après le récit du malheureux Hottentot, le lion le retournoit avec ses pattes, absolument comme un jeune chat qui joue avec une souris, et dès que le malheureux remuoit, il étoit sûr de recevoir ce que l'animal pouvoit regarder comme une petite tape pour plaisanter; mais qui cependant emportoit presque toujours la peau et même de la chair. En effet, les deux bras avoient été déchirés d'une affreuse manière par le badinage du lion qui continuoit de s'en amuser et de tourmenter son ennemi vaincu depuis fort long-temps, sans la moindre apparence de vouloir bientôt en faire son dîner; lorsque le maître du Hottentot ayant par hasard aperçu des traces de sang,

les suivit jusqu'à l'endroit où se passoit l'action. Alors jetant les yeux vers les halliers, il fut saisi d'effroi en voyant l'horrible situation de son esclave; cependant il conserva assez de présence d'esprit pour coucher le lion en joue; et après l'avoir ajusté ferme et sans précipitation, il l'étendit mort sur le Hottentot. Il portoit encore avec lui la peau de cet animal féroce, et la montroit comme un trophée qui peut-être attestoit le coup de fusil le plus heureux et le plus dangereux qu'on ait jamais tiré; car s'il eût manqué son coup, il eût pu partager le sort de son Hottentot.

Nos voyageurs, en continuant leur marche sur les bords de la rivière *Kourmanna*, trouvèrent un grand nombre de villages de *Boushouanas* très-agréablement situés sous des berceaux de ce *mimosa* qui forme si bien le parasol. De tous côtés le gros gibier étoit on ne peut plus abondant; de temps à autre ils voyoient des pallas, des *springboks* et des autruches, dont les œufs leur fournirent plus d'une fois un repas délicat. Le 17 ils arrivèrent au village de *Pataney*, où résidoit le chef Boushouana *Serakoutey*, frère de *Mouleyhaban*. Ils étoient déjà arrivés fort près de la ville, lorsque, s'apercevant que les chariots alloient

être obligés de passer à travers les jardins ou les champs cultivés en grains, qui dans ce moment étoient très-grands, ils retournèrent sur leurs pas, et plantèrent leurs tentes sur les rives de la *Kourmanna*. *Serakoutey* veut aussitôt les complimenter sur leur arrivée, mais tout en s'efforçant de leur manifester la joie qu'il éprouvoit de les revoir, il ne put néanmoins s'empêcher de leur observer que la manière dont ils s'étoient approchés de la ville, pour ensuite aller camper fort loin, sembloit annoncer de leur part des soupçons, qui paroissoient être tout à fait en contradiction avec la bonne opinion et la confiance qu'il croyoit que la conduite de son frère envers eux, avoit dû leur inspirer à son égard. Mais leur motif lui ayant bientôt été expliqué à sa grande satisfaction, il présenta nos voyageurs à sa famille, composée de quatre femmes et cinq enfans, les combla d'égards et d'attentions pendant tout leur séjour, et envoya continuellement à l'expédition autant de lait qu'elle en pouvoit consommer. Ce village étoit fort agréablement situé sur le bord un peu élevé de la rivière *Kourmanna*, qu'ils remarquèrent devoir se jeter dans le

Gariep, ou la rivière Orange. Il étoit composé d'envirou 50 maisons de la même forme que celles de Litakou, mais beaucoup moins bien bâties.

L'un des jours que l'expédition resta près de ce village, on remarqua un grand changement dans la température. A 3 heures après midi, le mercure du thermomètre de Farenheit étoit au 97e. degré à l'ombre, et le même soir à 8 heures, il étoit descendu au 62e. L'air étoit alors trop chaud pour l'exercice violent qu'exige la chasse; mais comme cette chaleur rendoit en revanche le gibier beaucoup moins farouche, ils n'interrompirent point leurs excursions dans la campagne et continuèrent toujours à chasser. Dans le voisinage de *Patanie*, une troupe de chasseurs tua un étalon et une jument de cette grosse espèce de *quachas* jaunâtres; ils étoient rayés sur tout le corps, absolument comme ceux dont j'ai parlé un peu plus haut, ce que l'on peut regarder comme une nouvelle preuve que ces animaux forment une espèce particulière de la famille des chevaux, et qu'ils ne sont pas une simple variété de l'espèce commune des quachas. La même troupe

apporta

porta aussi au camp une couple de gazelles *pallas*.

Le 21, nos voyageurs, tout en continuant leur route, tuèrent un taureau-buffle, tout près de leurs chariots. Le pays étoit couvert, dans la force du terme, de grosses bêtes, parmi lesquelles l'on remarqua un animal inconnu et fort singulier. Il avoit la tête d'une vache, le corps et les jambes d'une gazelle ; les Boushouanas l'appeloient *takheitsé*, ou d'après la traduction de nos Hottentots, la *méchante bête;* il couroit prodigieusement vîte, et les chasseurs ne purent réussir à en tuer un seul : mais il paroît que M. Daniell fit tant, qu'il parvint à approcher assez près d'un de ces animaux, pour le dessiner. L'on en voit la gravûre dans son recueil très-intéressant des vues et des animaux à d'Afrique. Il paroît qu'il est fort dangereux d'approcher de cette bête, lorsqu'elle est blessée, et sur-tout dans le temps où elle est en amour ; alors les *Boushouanas* ont grand soin de s'en tenir éloignés. Il paroît en effet qu'elle est si sauvage et si féroce, que ce peuple s'expose rarement à les attaquer comme les autres bêtes féroces, avec leur *hassagai;* mais ils les prennent en creusant en terre des trous profonds qu'ils

recouvrent légèrement de branches et de terre. Cet animal parut avoir près de 5 pieds de hauteur, d'une couleur bleue cendrée, et la structure à peu près du *nil-ghau* de l'Inde, *antelope picta*. Sa crinière étoit noire, longue et flottante sur ses épaules, sa barbe longue et terminée en pointe, la queue courte et sans poil; ses cornes longues de 15 à 18 pouces, s'en alloient en arrière, en décrivant une courbe qui pouvoit être la cinquième partie de sa circonférence, et étoient nouées annulairement depuis la racine jusqu'aux deux tiers environ. L'expédition a rapporté plusieurs de ces cornes au Cap. Le *takheitsé* se trouve ordinairement par couples, et lorsqu'il est chassé, il gagne les hauteurs couvertes de bois; ici elles étoient agréablement tapissées de *mimosas* de l'espèce commune, et de celle que le camélopardalis broute avec tant de plaisir; un grand nombre de ces deux sortes d'arbres étoit couvert de nids des pinçons vivant en société.

Comme dans ce pays les bois et les halliers étoient remplis de buffles dont la chair est fort délicate, et dont la peau étoit surtout fort utile aux paysans, parce qu'elle est la meilleure dont on puisse faire des traits,

ou d'autres harnois pour les chariots, une troupe partit dans l'intention de chasser tout le jour ces grands animaux. Ils en rencontrèrent bientôt une compagnie nombreuse, et à la première décharge, ils eurent le bonheur de coucher à terre une belle vache. Le troupeau s'étant à l'instant dispersé de tous côtés, l'on en aperçut trois d'une énorme grandeur, et un jeune veau, s'enfoncer dans les halliers qui se trouvoient tout près de l'endroit où étoient les bagages et les tentes. Le secrétaire Daniell, et Schultz, inspecteur des chariots, ayant remarqué au juste l'endroit où ces animaux s'étoient refugiés, et croyant l'occasion trop favorable pour la laisser échapper, se glissèrent tout près des halliers, avec leurs chiens et leurs fusils. Schultz qui, le même jour, avoit tué une autruche, avoit orné son chapeau de ses plumes ondoyantes; tout enflammé de l'espoir de la réussite, il se pressoit, sans faire attention à l'ouverture par laquelle ces animaux étoient entrés, quand tout à coup, un taureau-buffle se précipite, tout furieux, hors des halliers, et après avoir fixé un instant les plumes blanches qui flottoient sur le chapeau du chasseur, il courut droit à lui. Schultz, pétrifié de

crainte, et demeurant immobile dans sa place, le buffle l'enleva sur la pointe de ses cornes, et le jeta à plusieurs pieds en l'air, par dessus sa tête, d'où il alla retomber entre les branches d'un mimosa épineux. Daniell qui avoit observé le sort de son malheureux compagnon, n'eut que le temps bien juste de se soustraire au même sort, en grimpant dans un arbre. Alors le buffle, harcelé par les chiens, voyant toute la troupe des chasseurs qui accouroit de son côté, crut devoir se retirer. Le pauvre Schultz s'en retourna au camp, tout sanglant, pâle, et presque mort de frayeur; néanmoins, soutenant toujours qu'il n'avoit pas eu le moindre mal, et qu'il n'avoit pas du tout été effrayé par ce qui lui étoit arrivé. Mais dans l'instant même où il faisoit ces belles protestations, il trembloit encore comme la feuille, et il fut plusieurs jours avant d'être entièrement guéri de ses blessures et de sa peur. Ce fut, dit M. Truter, la dernière fois qu'il tenta de se faire passer pour un habile chasseur, sachant désormais par expérience, que tout le monde n'a pas la vocation d'être un bon chasseur de buffle.

Dans cette occasion le buffle, de même que

le lion qui avoit serré le Hottentot, irrité du mal que l'on avoit voulu lui faire, sembloit n'être animé que d'un esprit de vengeance méritée. L'éléphant, peut-être le plus doux de tous les gros animaux, paroît aussi lorsqu'il a été provoqué, être plus enclin au ressentiment que les bêtes les plus féroces. Depuis le siècle de Pline jusqu'à celui de Buffon, l'on a raconté une foule d'histoires fort extraordinaires, pour prouver le raisonnement dont cet animal est susceptible. Quelques-unes de ces anecdotes peuvent être vraies, mais assurément, la plus grande partie est fausse. Cependant je peux donner ici comme une preuve de l'esprit vindicatif de l'éléphant, ce qui arriva à quelques paysans hollandais qui voyageoient sur la côte orientale, pour tâcher de découvrir l'endroit où le *Grosvenor*, vaisseau de l'Inde, avoit été jeté par la tempête. Ce fait est remarquable, et même d'une telle authenticité, que l'on ne peut le révoquer en doute. Un de ces animaux, après avoir reçu plusieurs grosses balles, et être tombé deux fois à terre, se traîna avec peine dans un taillis plein d'épines, et fort épais. « Croyant qu'il étoit mort, » dit Jacob Van Reenen, les » nommés Tiaart Vander Wallt, Lodewyk

» Prins et Ignatins Mulder, approchèrent du
» taillis, quand tout-à-coup l'animal se préci-
» pitant furieux, hors de l'endroit où il s'étoit
» caché, enlaça sa trompe au tour du corps
» de Prins, qui étoit à cheval, l'enleva, le jeta
» par terre, et l'écrasa sous ses pieds; puis, lui
» enfonçant dans le corps l'une de ses dé-
» fenses, il le jeta à plus de 30 pieds en l'air;
» les deux autres, pendant ce temps-là,
» étoient descendus de cheval et s'étoient
» cachés dans les halliers. L'éléphant ayant re-
» gardé tout au tour de lui, et ne voyant que
» le cheval de Vander Wallt, commença par
» vouloir courir après; mais à l'instant même,
» il revint sur ses pas, et retourna dans l'en-
» droit où le cadavre du malheureux Prins
» étoit étendu. Alors toute la troupe renou-
» vela ensemble l'attaque; mais l'animal,
» après avoir reçu plusieurs balles, se ca-
» cha de nouveau dans les broussailles.
» Pensant enfin que nous ne le reverrions
» plus, nous commencions à creuser un tom-
» beau pour notre infortuné compagnon,
» quand l'éléphant se précipitant une seconde
» fois sur nous, avec rage, nous mit tous en
» fuite, et resta triomphant, près du corps
» mort. Tiaart Vander Wallt, qui s'étoit refu-

» gié à cent pas environ, lui mit une balle
» dans la carcasse, après quoi nous fîmes
» sur lui une décharge générale; alors il chan-
» cela quelque minutes, tomba par terre, et
» fut achevé par les Hottentots. » Les natu-
rels prétendent que toutes les fois qu'un élé-
phant est provoqué au point de tuer son en-
nemi, il met en pièce son cadavre, et le
dévore: au moins telle sont leurs conjectures,
parce que l'on n'en trouve jamais le moindre
vestige sur la place. Néanmoins il seroit peut-
être plus raisonnable de supposer qu'il em-
porte le cadavre pour le cacher. On a très-
souvent fait cette remarque, que, malgré le
nombre dans lequel ces animaux se trouvent
en différentes parties de l'Afrique méridio-
nale, l'on n'a cependant jamais trouvé sur la
terre, ni une seule de leurs défenses, ni aucu-
nes parties de leurs squelettes; ce qui a fait con-
clure que les éléphans enterrent leurs morts.
Vander-Kemp est porté à croire cette asser-
tion. Un homme de son expédition ayant un
jour tué un éléphant, ils alloient le lendemain
matin pour arracher les défenses, lorsqu'ils
aperçurent 15 à 20 de ces animaux grande-
ment occupés à emporter le corps mort, au
moyen de leurs trompes.

Le 25, nos voyageurs rencontrèrent une troupe de Bojesmens avec leurs femmes et leurs enfans, qui emmenoient avec eux quelques petites chèvres mouchetées. C'étoit la première troupe de cette infortunée race du genre humain, à laquelle ils eussent vu en propriété quelque animal vivant. Ils leur donnèrent, comme de coutume, quelque chose à manger et un peu de tabac : ces sauvages continuèrent paisiblement leur marche. Comme la partie du pays dans laquelle ils se trouvoient alors étoit, plus que par-tout ailleurs, couverte d'une belle et bonne herbe, ils se décidèrent à faire halte, pendant 24 heures, pour rétablir leurs bêtes de somme ; et comme il se trouvoit dans cette partie une infinité de camélopardalis, presque toute l'expédition, d'un commun accord, résolut de se donner un jour l'amusement de la chasse et de se procurer, s'il étoit possible, un ou plusieurs de ces quadrupèdes extraordinaires. Pendant toute la journée, ils virent et chassèrent un grand nombre de ces animaux, quelquefois seuls, quelquefois par troupe de 5 à 6, mais tous leurs efforts furent inutiles, et ils se virent obligés d'abandonner la partie sans en avoir tué un seul, malgré qu'ils croyoient en avoir blessé plusieurs.

L'un de ces chasseurs tua cependant un *rhinocéros* d'une extrême grandeur ; il avoit de la tête à la queue, 10 pieds 7 pouces, et la hauteur excédoit 5 pieds 6 pouces. Son énorme masse étoit encore bien moins extraordinaire que la singularité de ses cornes, qui étoient à peu de chose près de la même longueur, pendant que chez l'espèce ordinaire de rhinocéros, de l'Afrique méridionale, la corne supérieure n'est qu'un tronc d'environ 6 pouces d'élévation. Les Boushouanas appellent cette variété de rhinocéros à 2 cornes, le *jeckloa;* et l'espèce ordinaire dont l'expédition en tua un le jour suivant, sur le *Magaaga*, ou montagne de Fer, ils l'appellent *mogoué*. Là, nos voyageurs aperçurent plusieurs *kokouns*, des *pallas*, des *gnous* de l'espèce ordinaire, et un grand nombre de *hartebeests* et de *springboks*. Les *quachas* et les *élans* n'étoient pas non plus fort rares dans cette partie de la plaine, car l'un des Hottentots tua trois grands mâles de ceux-ci dans le courant de la journée.

Prenant à l'ouest de leur première route, ils marchèrent à travers un pays qui possédoit à profusion toutes les diverses sortes de quadrupèdes qui habitent les plaines de l'Afrique,

mais qui ne contenoit de la race humaine que quelques Bosjesmens misérables, qui, par troupes de 3 ou 4, et jamais de plus de 8, approchoient de temps à autre des chariots, toujours avec la plus grande timidité. Ils arrivèrent le 7 à un village des *Koras*, sur le bord nord de la rivière Orange, où ils trouvèrent ces honnêtes gens qui avoient été instruits de leur retour, tous assemblés et préparés avec leurs meilleurs bœufs, à aider les chariots de l'expédition à traverser la rivière; ils y rencontrèrent de nouveau le missionnaire *Kicherer*, et d'après son avis et celui des Koras, ils furent portés à croire qu'en marchant dans le nord-ouest le long des bords de la rivière pendant 12 ou 14 jours, ils arriveroient effectivement à la tribu d'un homme bien connu, de la race des *bastaards*, nommé Kok, où ils auroient l'heureuse perspective de pouvoir se procurer en grand nombre des bestiaux. Ils se déterminèrent donc alors à s'éloigner ainsi de leur route la plus directe; et si la chose se trouvoit pratiquable, à s'en retourner le long de la côte occidentale de l'Afrique, après avoir traversé le pays des *Namaaquas*. Cependant, pour diminuer la consommation des provisions, et en même-temps pour se débarrasser

d'un vrai fardeau, ils résolurent de dispenser du service de l'expédition tous les paysans hollandais qui l'avoient rejointe dans le Roggeveld, et à se confier à l'avenir aux seuls Hottentots. Ces paysans n'avoient pas été de la moindre utilité, sous aucun rapport, ni dans aucune occasion, depuis le jour où ils avoient rejoint l'expédition; au contraire, ils avoient été la cause de désagrémens continuels. Ils étoient indolens, indisciplinables, mutins et mécontens, et si poltrons, que dans le cas où l'on eût rencontré des tribus qui eussent eu des intentions hostiles, l'on n'eût pas pu compter du tout sur eux; ils montroient même de l'aversion pour la chasse, leur occupation favorite, par cette seule raison qu'ils s'apercevoient que ces excursions faisaient plaisir aux commissaires. Comme l'absence de tels hommes ne pouvoit causer ni regrets, ni le moindre préjudice à l'expédition, on leur donna une quantité de vivres suffisantes pour traverser le désert *Karrou*, et se rendre dans le Roggeveld; et ils furent définitivement déchargés de leur emploi auprès de la commission.

A peine, le 28 janvier, la rivière leur avoit-elle paru permettre aux chariots de pouvoir

traverser en sûreté; à peine venoient-ils d'atteindre la rive opposée, lorsque les eaux montèrent subitement de plusieurs pieds, sans qu'il eût tombé une seule ondée de pluie. Le courant grossi continua à couler avec une telle impétuosité, qu'ils ne pouvoient guères espérer d'être à même de repasser bientôt cette rivière, ce qu'il étoit cependant nécessaire qu'ils fissent dans cet endroit, pour continuer le voyage qu'ils venoient de projeter. Alors les Hottentots *Koras* se mirent de suite à abattre des arbres pour faire un radeau sur lequel les chariots pussent traverser ; ils travailloient même avec une grande activité et une singulière adresse à construire ces radeaux , lorsqu'on découvrit un gué un peu au dessous de cet endroit : nos voyageurs y effectuèrent leur passage sans accident; et avant qu'ils eussent atteint le lieu de leur destination, ils se virent six fois obligés de passer et rapasser cette rivière large et rapide, et la dernière fois, ils coururent le plus grand danger d'être emportés par le courant qui monta tout-à-coup de 5 à 6 pieds.

Pendant tout le cours de ce voyage, l'aspect qu'offroit la campagne fut continuellement très-varié. La route côtoyoit quel-

quefois la rivière, et d'autres fois s'avançoit fort loin dans les terres. Le mimosa commun se trouvoit par-tout à profusion, et quelques-uns de ces arbres étoient presque entièrement couverts des maisons herbacées des *gros-becs*, en sorte que de loin ils avoient l'air d'autant de meules de foin. Plusieurs variétés de superbes *aloës* et de grands *euphorbias*, couronnoient les hauteurs, et sur-tout une grande quantité d'une espèce particulière de ce dernier, avec laquelle on raconte que les Hottentots empoisonnent les fontaines pour nuire à leurs ennemis; mais c'est ce dont les commissaires n'acquirent aucune preuve pendant le cours de ce long voyage. Ils trouvèrent sur cette route plusieurs villages des *Koras* dont les habitans parurent par-tout vivre fort heureux et fort contens, ne semblant rien desirer de plus que leurs troupeaux peu nombreux et leurs humbles retraites : ils étoient toujours d'une gaîté inaltérable; et depuis le premier jusqu'au dernier quartier de la lune, ils ne manquoient jamais de passer la majeure partie de la nuit à danser et à chanter.

Le 11 février, nos voyageurs arrivèrent au lieu de leur destination, où ils trouvèrent un village considérable, habité par un peuple

composé de Caffres, de Hottentots et de métis de plusieurs variétés, sous le commandement d'un chef nommé *Kok ;* c'étoit un de ces hommes que l'on appelle ordinairement dans la colonie, *Bastaards*, c'est-à-dire, provenu du commerce d'un colon avec une femme hottentote. Cette tribu avoit l'air, au premier aspect, d'être fort riche en troupeaux ; mais ils se plaignirent d'avoir beaucoup souffert tout récemment d'une excursion spoliatrice d'un certain voleur appelé *Africaaner*, et ils craignoient fort qu'il ne leur fît de nouvelles visites, d'autant plus qu'on leur avoit dit qu'il venoit d'enrôler dans sa compagnie une foule de vagabonds de toutes espèces, qui avoient trouvé le moyen de s'échapper des mains de la justice dans différentes parties de la colonie. Cette horde de brigands déterminés avoit recruté depuis peu un scélérat d'une espèce si extraordinaire, que l'on ne sera sans doute pas fâché de voir ici un fragment de son histoire. Cet homme, appelé *Stephanos*, étoit né dans la Pologne, mais cependant d'origine grecque. En sortant des rangs d'un des régimens enrôlés en Allemagne, dans lequel il avoit completté son temps de service, il s'étoit procuré une cer-

taine aisance au Cap, en servant de commis à un marchand en boutique, chez lequel il fut tenté d'exercer son adresse à contrefaire le papier monnoie du Gouvernement; entreprise dont l'exécution exigeoit infiniment d'adresse. Car la carte est d'abord imprimée en Hollande, y est recouverte avec un papier peint d'une sorte toute particulière, les chiffres et les valeurs sont ensuite remplis par un fonctionnaire public du Cap, et chacune de ces cartes est signée de trois membres de la Cour de justice, qui mettent chacun leur paraphe bien connu dans toute la colonie. Cependant tout cela fut si bien imité par *Stephanos*, que son faux papier eut cours pendant quelque temps; mais à la fin, la supercherie fut découverte, Stephanos fut traduit devant les tribunaux, condamné à mort, et jeté dans une prison solitaire, en attendant le jour de son exécution. Dans cette situation critique, son génie inventif ne l'abandonna pas. Avec le foible secours d'un clou rouillé qu'il trouva dans le mur, et d'un petit bout de table sur lequel il monta, il fit peu à peu un trou carré dans le plancher de bois de *tèk* de 3 pouces d'épaisseur, qui, avec un peu de plâtre, formoit la couverture de cette chambre, et il

s'évada par ce trou. L'on a présumé que pour éluder les soupçons de son geolier, il avaloit tous les matins la poussière ou le sciage qu'il avoit pu faire en perçant ce bois pendant la nuit, et qu'il remplissoit les trous de la planche avec des croutes de pain. Ayant passé les frontières de la colonie sans avoir été découvert ni aucunement inquiété, il se rendit à l'établissement de M. *Kicherer*, sur la rivière *Sack*. Après avoir fait une histoire assez plausible et avoir dit qu'il se sentoit appelé par la voix irrésistible de la grace à prêcher l'Evangile chez les infidèles, il fut reçu à bras ouverts par le digne, mais trop crédule missionnaire, qui cependant, comme on en peut juger par son propre rapport, eut bientôt sujet de se repentir de son hospitalité mal placée. Il paroît que le *Grec* conçut l'horrible dessein d'assassiner son hôte pour s'emparer du peu qu'il possédoit; dans ce dessein, il se glissa une nuit dans la chambre du missionnaire, et déjà il étoit près de son lit lorsque celui-ci, qui fort heureusement étoit éveillé, et qui d'aillenrs avoit quelques soupçons sur les mauvaises intentions de cet homme, s'élança de son lit, et se jetant sur lui au milieu de l'obscurité, lui reprocha son ingratitude;

tude; et avec un courage et une grandeur d'ame vraiment dignes d'un chrétien, il le renvoya sans lui faire le moindre mal, lorsqu'un seul mot eût suffi pour que ses fidèles domestiques le missent en pièces. Il lui donna de la viande et du tabac pour faire le voyage, une pierre et un briquet pour allumer du feu, un peu de poudre à canon et une bible, qu'il lui recommanda sur-tout de méditer avec une sérieuse attention. Mais les bonnes intentions du missionnaire furent étrangement méconnues par le vagabond, dont le caractère n'étoit pas moins singulier par sa subtilité que par son atrocité. Il paroît qu'il lut effectivement la Bible; mais les connoissances qu'il y puisa ne servirent qu'à l'exécution d'un dessein pervers. A son arrivée chez les *Koras*, il s'annonça comme un prophète, les assurant qu'il étoit envoyé de plusieurs milliers de milles exprès pour leur prodiguer des consolations et leur enseigner le chemin du bonheur. Il bâtit un temple près d'un épais berceau de mimosa et y éleva un autel, sur lequel il engagea ce bon peuple à faire des offrandes de leurs meilleurs bœufs et de leurs moutons les plus gras. Il brûloit avec beaucoup de solennité une partie de la victime, et

s'approprioit le reste; quelquefois se prévalant des orages et des débordemens subits des rivières, il devenoit plus exigeant dans ses demandes, et trouva même fort commode d'enjoindre de lui amener de jeunes filles dans le temple. Il porta encore plus loin ce jeu dérisoire de la religion. Il y avoit à quelque distance de ce bois une montagne extrêmement élevée, où ce grand-prêtre d'une religion qu'il avoit lui-même forgée, gravissoit régulièrement chaque matin, toujours seul; quelquefois on le voyoit sur le sommet enveloppé d'un nuage de fumée qui provenoit des herbes sèches auxquelles il mettoit le feu, ou d'une traînée qu'il faisoit avec la poudre à canon. Il gravissoit cette montagne, disoit-il aux Hottentots crédules, pour recevoir les instructions du ciel. Mais la vérité étoit, qu'indépendamment de l'intention qu'il avoit d'en imposer à la simplicité des Koras, il escaladoit le sommet de cette montagne d'où l'on découvroit à une distance immense dans la plaine du Sud, pour s'assurer si les officiers de la justice n'étoient point à sa poursuite, ce dont les chariots qu'il eût vu de loin, l'eussent averti assez à temps pour s'échapper.

Les missionnaires de l'Evangile ayant enfin

été instruits de ces menées impies, résolurent de saisir ce nouveau grand-prêtre, s'il étoit possible, et de le livrer entre les mains de la justice; mais le rusé imposteur ayant été instruit de leur dessein, abandonna son temple et son troupeau, pour fuir vers la côte occidentale du continent, où il fut reconnu tout près des frontières par un paysan hollandais, qui le fit prisonnier, et auquel il disoit qu'il avoit effectivement l'intention de se rendre, parce qu'il vouloit s'aller livrer lui-même au Cap. Le paysan lui ayant permis de dormir dans son propre chariot, il en témoigna une certaine nuit sa reconnoissance à son hôte, en lui coupant la gorge avec un rasoir; puis il s'enfuit sur les bords de la rivière Orange, où il se joignit à l'insigne voleur *Africaaner*.

Ainsi, selon toute apparence, si le zèle et les soins des missionnaires ne l'eussent pas découvert et déjoué, cet infâme voleur, par ces menées impies, eût réussi à établir une religion nouvelle et mixte, moitié hébraïque, moitié grecque, dans laquelle, comme le *Pater Deorum*, le nom de *Stephanos* eût pu, après des siècles, commander le respect et la vénération chez le Hottentot ignorant; et à quelles discussions savantes sur l'origine de ces peu-

ples, la découverte d'une religion si hétérogène n'eût-elle pas donné lieu! Tel est donc le danger d'être égaré, auquel s'expose la multitude irréfléchie, si une fois elle abandonne les coutumes et la croyance de ses ancêtres, pour se livrer à l'imposture d'un homme artificieux et entreprenant.

Au kraal de *Kok*, les plaintes et l'indignation étoient si générales contre ces deux voleurs, que les commissaires furent portés à donner à cette tribu toute l'aide qui étoit en leur pouvoir, en conduisant une expédition contre ces infâmes voleurs, pour les prendre morts ou vifs, s'il étoit possible. MM. Somerville et Daniell accompagnèrent cette troupe armée pendant quelque temps, en descendant la rivière; mais ils s'en revinrent dans la soirée du troisième jour. Deux jours après, la troupe des *Hottentots* et des *Bastaards* arriva aussi, emmenant pour butin quelques bœufs, vaches et moutons. Les deux voleurs, avec leur compagnie, s'étoient sauvés dans les bois. Parmi les différentes choses qu'ils rapportèrent, on trouva une quantité de balles de cuivre rouge dans les munitions que l'ennemi avoit été obligé d'abandonner.

Après avoir séjourné un mois entier dans cet endroit, et s'étant enfin procuré le peu de bétail que les habitans de ce village pouvoient mettre de côté sans trop gêner leur famille, les commissaires commencèrent à se préparer à prendre la route du Cap. Comme du point où ils se trouvoient sur la rivière, il eût été infiniment plus court de passer par le pays des *Namaaquas*, ils invitèrent deux Bosjesmens à traverser la plaine du Karrou dans cette direction, et à s'assurer s'il seroit prudent à l'expédition d'entreprendre ce voyage avec son nombreux bétail, pour ensuite venir leur rendre compte de leurs observations. Quelques jours après, ces naturels reparurent apportant la fâcheuse nouvelle que toutes les fontaines et même les rivières étoient entièrement à sec; qu'ils en avoient eux-mêmes pensé mourir de soif; enfin, qu'il étoit décidément impossible pour un homme seul, et à plus forte raison pour des bestiaux, de traverser ces plaines qui s'étendoient entre leur résidence actuelle et la côte occidentale. Ils se virent donc réduits à la nécessité de parcourir de nouveau les chemins par lesquels ils étoient venus, jusqu'à l'endroit où ils avoient traversé pour la première fois la rivière

Orange, pour y reprendre les traces anciennes de leurs chariots. Après avoir récompensé et satisfait la horde entière, les Koras, les Bastaards et les Bosjesmens qui avoient montré tant de bonne volonté, et qui leur avoient rendu de si grands services dans différentes occasions; ils firent leurs adieux le 11 mars, et continuèrent leur voyage en remontant la rivière et la traversant de temps en temps, et souvent dans les mêmes endroits où ils l'avoient passée en descendant. Il ne leur arriva rien d'intéressant jusqu'au 19, qu'ils rencontrèrent un essaim de sauterelles, mais si immense que, de tous côtés et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la terre, les arbres, les buissons, et même les plus petites plantes, en étoient entièrement couverts; beaucoup de Bosjesmens étoient très-occupés à ramasser de ces insectes, qu'ils font sécher au soleil, pour les manger lorsqu'ils n'ont rien autre chose.

Dans différens endroits de la rivière Orange, ils avoient souvent aperçu de gros hippopotames, mais ils n'avoient jamais été assez heureux pour tuer un de ces animaux. Les deux secrétaires, Daniell et Borcherds, tentés par l'heureuse occasion qui se présentoit,

quittèrent de grand matin les chariots et prirent les devants le long des bords de la rivière, en se faisant suivre d'un Hottentot, avec un cheval de selle. Le soir, vers la brune, ils se disposoient à quitter les bords de la rivière pour aller rejoindre l'expédition, lorsque tout-à-coup le ciel s'obscurcit, le vent souffle avec violence, la pluie tombe par torrens, le tonnerre gronde avec fureur, et l'air parut tellement en feu, qu'il leur fut absolument impossible de continuer leur marche. La nuit fut excessivement noire, et ils se trouvoient au milieu d'une plaine stérile, qui n'offroit pas un seul buisson, ni même un rocher qui pût leur prêter son abri. Il faut avoir éprouvé les orages dans le désert de l'Afrique, pour se représenter combien ils sont terribles et effrayans. Sur cette plaine uniforme, où règne une continuelle stérilité, où il n'existe ni arbres, ni buissons, ni maisons, ni montagnes, rien enfin qui, en s'élevant au dessus du niveau de ce sol affreux, pût conduire à terre en silence le fluide électrique ; la flamme des éclairs court sans interruption d'un nuage à l'autre, et remplit l'atmosphère du feu le plus vif, pendant que le tonnerre, qui, à la vérité n'est pas très-fort, mais continuel, siffle et gronde

d'une manière épouvantable et sans intervalle. Au cap de Bonne-Espérance c'est tout le contraire. Rarement l'on y voit un éclair, et l'on n'y entend presque jamais le tonnerre. Les rochers à perte de vue et presque perpendiculaires de la montagne de la Table, enlèvent le fluide électrique, sans bruit et presque d'une manière imperceptible pour ceux qui habitent la plaine qui s'étend à ses pieds. Après cette nuit orageuse et incommode, passée sur la terre nue, les deux voyageurs, mouillés, affamés et abattus, rencontrèrent une horde peu nombreuse de Bosjesmens, qui se régaloient de sauterelles qu'ils faisoient cuire dans un trou carré fait en terre et chauffé avec de la cendre de bois; cependant ils n'étoient pas encore assez affamés pour avoir envie de partager ce repas, qui étoit tout ce que ces pauvres malheureux pouvoient leur offrir. Ils continuèrent donc leur marche. Le Hottentot qui les avoit accompagnés, étoit parti pendant la nuit pour aller retrouver les chariots de l'expédition. Après avoir marché tout le jour, exténués de fatigues, désolés et mourant de faim, ils se couchèrent de nouveau sur la terre lorsqu'il fut nuit, sans le moindre abri, et toujours

exposés à une pluie affreuse et continuelle. Le lendemain matin, qui étoit le troisième jour qu'ils n'avoient goûté d'alimens, les tiraillemens de la faim se firent tellement sentir dans leur estomac, qu'ils songèrent à tuer leur cheval, pour l'assouvir; mais comment s'y prendre? leurs fusils ne pouvoient faire feu, et d'ailleurs la poudre étoit trop humide pour brûler; ils n'avoient pas d'autre instrument qu'un canif, qui, bien qu'inutile pour eux, eût cependant été bien suffisant pour tuer l'animal, si le Hottentot avoit encore été avec eux, parce que les naturels savent bien comment un animal tombe asphixié dès qu'on lui plonge le moindre instrument dans la moëlle de l'épine du dos. Les deux secrétaires néanmoins ignoroient cette manière, et le temps qu'ils passèrent à délibérer quel seroit le meilleur moyen d'accomplir leur dessein, donna lieu à des réflexions tristes et décourageantes. Quels tourmens ils alloient faire endurer à ce pauvre animal qui les avoit si souvent portés eux et leur bagage! Quelles foibles ressources ils tireroient de cet expédient, leur étant impossible d'emporter beaucoup de viande! Enfin, d'un autre côté, quel danger éminent ils couroient à demeurer près

de cette carcasse dans un désert plein de bêtes féroces aussi affamées qu'eux. Ils résolurent alors d'abandonner ce projet; et après s'être serré le ventre avec leurs mouchoirs, à l'instar des Hottentots, pour diminuer un peu les déchiremens que leur causoit la faim, ils errèrent sans espoir et dans un profond abattement au milieu de cette immense plaine de désolation. Ils ne voyoient de tous côtés que déserts arides, livrés à la plus affreuse stérilité, où ils ne trouvoient ni une trace pour diriger leurs pas, ni le moindre objet qui pût fixer leur vue. Pendant qu'ils marchoient ainsi lentement et dans le plus morne silence, entièrement au hasard, le jeune Borcherds crut entendre quelque bruit dans le lointain, semblable au claquement d'un fouet. Ils dirigèrent alors leurs pas vers le côté d'où ils supposoient que venoit le bruit. Après avoir fait environ un mille, ils entendirent distinctement un second claquement. C'étoit en effet un signal que leur faisoient leurs compagnons qui, très-heureusement, s'étoient arrêtés toute la journée, parce que l'absence de ces deux voyageurs leur avoit causé la plus vive inquiétude. Ils se remirent peu à peu des fatigues et des misères qu'ils avoient

éprouvées, mais il leur fallut beaucoup de prudence pour modérer leur appétit, après avoir passé trois jours et deux nuits sans goûter d'alimens.

L'on convint que si le Hottentot ne les avoit pas abandonnés, ils eussent facilement réussi à tuer leur bête de somme avec un intrument aussi petit qu'un canif, ces hommes étant fort accoutumés à tuer les bestiaux par ce moyen, ce qu'ils appellent, pour me servir de l'expression technique, *moëler*. Cette méthode est aussi généralement adoptée par les paysans de la colonie, qui prétendent qu'elle est primitivement venue des Hottentots ; mais comme elle se pratique aussi dans plusieurs pays du continent européen, il est bien plus probable que les premiers colons qui vinrent s'établir au Cap, l'y apportèrent avec eux. Cependant l'évènement auquel ils attribuent leur origine a quelque chose d'assez plausible. Un buffle s'étant précipité sur un Hottentot, et l'ayant fixé entre ses cornes le long d'un gros arbre, l'homme épouvanté et sans savoir ce qu'il faisoit, porte juste entre les deux cornes de l'animal un violent coup de son *hassagai* de fer, ou lance, qu'il avoit par hasard à la main, quand, à son extrême joie,

il vit avec surprise ce grand animal tomber à l'instant sur les genoux, totalement paralysé; et il est de fait à remarquer que l'outil dont on se sert au Cap pour *moëler* les bestiaux, est précisément de la même forme et de la même grandeur que le fer d'un *hassagai.*

Comme la manière la plus expéditive et la moins douloureuse d'arracher la vie aux animaux qui servent de nourriture à l'homme, est un objet qui doit intéresser intimement l'humanité; et comme d'ailleurs l'on a l'intime persuasion, en diverses parties de l'Angleterre, et qu'on dit même être prouvé par des faits, qu'un instrument pointu enfoncé dans la nuque du cou produit la mort prompte; je profiterai de cette circonstance pour rapporter ici la substance d'un rapport de plusieurs expériences faites à la boucherie de *Deptford,* dépendante de l'administration des vivres de la marine, d'après une adresse à ce sujet de l'évêque de *Durham,* aux Lords Commissaires de l'amirauté.

Dans ce rapport le premier commis constate, « que M. Mellish, son supérieur, et un » membre de la faculté étant présens, lors- » que l'on enfonça le couteau dans l'épine » du dos de l'animal jusqu'à la poignée,

» l'on vit qu'il souffroit horriblement ; une » mort prompte ne s'ensuivit pas ; au con- » traire le bœuf demeura vivant, et parais- » sant beaucoup souffrir. Parmi les dix aux- » quels l'on fit subir cette opération, deux » n'expirèrent que dix minutes après qu'on » leur eut ouvert la veine jugulaire, et tous » parurent conserver le sentiment, la vue, » la respiration et toutes les sensations jus- » qu'au dernier instant. Deux d'entre eux » gémissoient douloureusement, ce qui prou- » voit trop bien, ainsi que leurs violens » efforts, jusqu'à quel point ces animaux » souffroient. Les bouchers employés à tuer » ces bœufs en furent si attendis qu'ils ne » purent retenir ces exclamations : *Ah, » c'est bien une véritable boucherie! c'est » un assassinat épouvantable!* Pour faire » la comparaison de cette méthode avec » celle que l'on suit ordinairement, l'on tua » trois bœufs de la manière usitée. Un seul » coup suffit pour faire tomber le premier, » il en fallut deux pour le second, et un seu- » lement pour le dernier. Chez les trois la » respiration cessa à l'instant même, les yeux » devinrent fixes, et l'animal parut entière- » ment privé de sentiment. Chez les bœufs qui

» sont assommés, le sang coule avec beau-
» coup de rapidité, et dans quelques minutes
» il sort entièrement du corps. Le contraire
» a lieu chez ceux qui sont *moëlés*, peut-
» être en raison de la contraction convul-
» sive de tout le système musculaire. » Après quelques autres expériences faites en enfonçant un poinçon dans le crâne, le commis conclut; « que la manière ordinaire de tuer les
» bestiaux est, malgré tout ce que l'on en a
» pu dire jusqu'à ce jour, la plus expéditive
» et la moins douloureuse que l'on con-
» noisse, et de laquelle on se soit servi. »

Cependant, puisque l'on croit que cette méthode de *moëler* est employée dans ce pays, et même en plusieurs autres, comme étant la moins douloureuse pour l'animal et la moins dangereuse dans le résultat, les lords de l'amirauté pensant que l'expérience qui avoit été faite à *Deptford* avoit pu être manquée, par des négligences dans l'opération, crurent devoir ordonner qu'après avoir obtenu les meilleurs renseignemens à ce sujet, l'on renouveleroit l'opération. En conséquence, le président de la commission des vivres, avec deux commissaires et le premier inspecteur des hôpitaux, se rendit à la boucherie de

M. *Mellish*, pour assister à la mort de quatre bœufs. Deux de ceux-ci furent tués de la manière usitée avec une hache ; et les deux autres, d'après la nouvelle méthode, furent *moëlés* au moyen d'un instrument de fer qui leur fut enfoncé dans l'épine du dos, à la nuque du cou. Ces messieurs disent « que ces deux opérations » de *moëler* et d'assommer, leur parurent être » également exécutées avec beaucoup d'a- » dresse ; que dans l'un et l'autre cas, la » veine jugulaire des bœufs fut ouverte de » suite, afin que le sang pût couler comme » il étoit nécessaire. Les bœufs qui furent » *moëlés* tombèrent sur les genoux à l'ins- » tant que le couteau leur fut enfoncé, mais » à en juger par leurs violens efforts et con- » torsions convulsives, ils éprouvoient des » tourmens affreux ; leurs yeux restèrent ani- » més et susceptibles de distinguer les objets ; » ils conservèrent la respiration et parurent » plongés dans une horrible agonie pendant » plus de dix minutes avant d'expirer. Au » contraire, les bœufs qui avoient été tués de » la manière accoutumée, c'est-à-dire asso- » més, tombèrent au premier coup de hache » qu'ils reçurent sur le front, et aussitôt qu'ils » furent tombés, ils eurent à peine reçu

» trois ou quatre coups du même instru-
» ment et dans le même endroit, que leurs
» yeux devinrent fixes; il ne parurent plus
» souffrir, et trois minutes après avoir
» reçu le premier coup, tout esprit vital
» étoit éteint chez eux. Ainsi d'après, ces
» expériences, ils nous a paru être démon-
» tré jusqu'à l'évidence, que la manière or-
» dinaire d'assommer étoit préférable à la
» nouvelle méthode de *moëler*; non-seule-
» ment par compassion pour l'animal qui
» souffre moins, mais encore parce que le
» sang coulant plus librement, la viande doit
» être meilleure. »

Les expériences ci-dessus exécutées avec toute l'adresse possible, et leurs rapports faits avec autant de franchise que d'impartialité, doivent avoir décidé cette question pour toujours : et l'on doit maintenant espérer, que tant que les Anglais auront assez de courage pour frapper un bœuf au front, et le bras assez nerveux pour soulever une hache, ils ne seront pas tentés de faire usage d'une méthode qui n'a d'autre mérite que celui de réduire un malheureux animal à des tourmens horribles, pour lui arracher la vie plus à son aise. En effet c'est le seul but que l'on se

propose

propose par ce moyen au Cap-de-Bonne-Espérance ; car malgré que tous les bœufs qu'ils tuent, tombent à terre aussitôt l'incision de l'épine dorsale, cependant aucun n'est tué roide par cette blessure.

Après avoir voyagé seize jours le long de la rivière Orange, quelquefois sur les bords, d'autres fois à plusieurs milles de distance, à travers un pays inégal et presque impraticable, les commissaires s'avancèrent le 27 vers le sud, et le 29 ils tombèrent dans leur ancien chemin à la fontaine *Komatou*, située sur le bord du grand *Karrou*, qui s'étend de là jusqu'aux frontières du Roggeveld. L'on ne peut s'attendre à trouver des provisions dans ces plaines affreuses, ni même à y rencontrer le gibier le plus commun et le plus ordinaire, dans le reste de l'Afrique méridionale. Quelques malheureux Bojesmens, qui par hasard le traversent en cherchant quelque nourriture, sont les seules créatures humaines que l'on puisse y trouver. Ils rencontrèrent à peine une demi-douzaine de ces infortunés pendant tout le trajet, parmi lesquels deux donnèrent à l'expédition une assez ample provision de miel excellent, en échange d'un peu de tabac. Ils le portoient renfermé

dans un sac fait avec la peau d'une petite gazelle.

Il n'arriva rien d'intéressant à nos voyageurs pendant leur marche à travers ces solitudes arides de l'Afrique, ou pour me servir des expressions du docteur *Johnson*, « la nuit » et le jour sont également silencieux et pai» sibles. » Et après avoir employé 13 jours à les traverser, ils arrivèrent enfin le 12 avril sur les frontières de la colonie, bien contens d'être sur le point de terminer un voyage si long et si fatigant, dont l'intéressante nouveauté leur avoit coûté le sacrifice continuel de leurs plaisirs et des commodités de la vie. « Alors, » dit M. Truter, nous adressâmes à Dieu des » actions de grace pour la manière spéciale » dont il nous avoit protégés pendant notre » long et dangereux voyage à travers des » déserts immenses, coupés de rivières pro» fondes et rapides, au milieu d'une nation » étrangère, qui habite des régions jus» qu'alors inconnues. »

ADDITIONS

AU CHAPITRE V.

(PAR LE TRADUCTEUR.)

L'INTÉRÊT que nous a inspiré la *Relation d'un voyage chez les Boushouanas*, contenue dans le chapitre précédent, sera sans doute partagé par tous ceux qui suivent les progrès des connoissances humaines. Une route nouvelle vers l'intérieur de l'Afrique, semble s'ouvrir devant les hommes entreprenans et avides de découvertes. C'est dans l'espoir d'attirer encore plus fortement l'attention générale sur ces régions, que nous joignons ici, à la Relation de MM. Truter et Somerville, quelques recherches sur l'histoire naturelle et civile des contrées voisines du pays des Boushouanas.

I.

Mémoire sur les Établissemens à former dans le voisinage des Boushouanas.

La position centrale de la capitale des Boushouanas, située à une distance égale du

Cap-de-Bonne-Espérance et du fort portugais de Chicova, en Monomotapa ; la facilité avec laquelle l'expédition anglo-batave a pénétré jusqu'à la ville de Litakou (1) ; l'abondance relative qui règne chez ces peuples innocens et paisibles ; leurs dispositions à recevoir les bienfaits de la civilisation ; la nécessité qu'il y a pour la Puissance qui voudra se maintenir dans la possession du Cap, d'étendre ses liaisons avec l'intérieur, en se formant un appui des tribus indigènes ; la proximité supposée d'autres nations encore plus avancées en civilisation, et peut-être en possession de métaux précieux et d'autres marchandises de valeur : voilà des considérations qui doivent donner un grand intérêt à la découverte positive du *pays des Boushouanas*, dont on vient de lire la relation.

Mais le chemin que suivirent les commissaires envoyés du Cap, n'est pas, ce nous semble, la route la plus propre pour entretenir une communication suivie avec l'inté-

(1) La ville de Litakou, chef-lieu des Boushouanas, est éloignée du Cap-de-Bonne-Espérance. 250 lieues.

Du fort de Chicova	250
De la baie de Lagoa	130
De l'Angra Piquéna	210
De l'embouchure de l'Orange.	200

rieur; d'abord elle est infestée par les Boschismens; elle passe par un grand désert: enfin, elle est de 250 lieues, tandis que la capitale des Boushouanas, la ville de Litakou, n'est éloignée de la baie de Lorenço-Marquez ou de *Lagoa*, que d'environ 130 lieues; de l'embouchure de la rivière d'*Orange* de 200 à 210 lieues. Voilà les deux ports entre lesquels les Boushouanas auront le choix, lorsqu'une civilisation plus avancée leur fera sentir le besoin d'un commerce maritime; voilà aussi les deux points par où une Puissance rivale pourroit pénétrer sur les derrières de la colonie, et lui ôter tout espoir d'agrandissement.

Ainsi, une administration du Cap, active et éclairée, portera d'abord ses regards sur ces deux points, destinés par la nature à servir de postes avancés à la colonie, sans qu'on doive pour cela négliger le port Natal, la baie d'Algoa et la baie de Plettenberg à l'est, la baie de Saldanha, l'Angra Pequena, et l'île Tristan d'Acunha à l'ouest.

Les côtes occidentales ne présentent, dans une très-grande étendue, que des montagnes arides et des plaines dépourvues de cette humidité bienfaisante qui fait éclore la verdure et naître les fruits. Cependant, la vallée de

la rivière d'Orange renferme des coins de terre qui, grace à des inondations périodiques, peuvent devenir le siège d'une riche culture (1); et les montagnes en approchant du tropique sont comme imprégnées, dit-on, de la mine de cuivre vitreuse. Ni les *Damaras*, qui font la facile récolte de ce minérai, ni les *Namakas*, qui construisent des huttes en demi-cercle, assez semblables à celles des Boushouanas, n'auroient soit la volonté, soit le pouvoir de s'opposer à la formation d'un établissement européen. L'exploitation des mines de cuivre de cette contrée seroit aussi facile que lucrative.

Plus au nord, les *Cimbébas* nourrissent, dit-on, dans de vastes pâturages, des troupeaux nombreux; mais l'on n'en a pas des relations d'une date assez récente, pour pouvoir y baser un raisonnement solide.

A l'est, s'étendent le long de l'Océan indien les côtes fertiles de la terre de Natal, arrosées de nombreuses rivières, parsemées de bois, et coupées de prairies ou savannes magnifiques (2). Les habitans sont de diverses tribus

(1) *Barrow*, travels in southern Africa, p. 297, etc.

(2) *Dampier*, Voyage autour du monde, tome II, pages 141-186, etc.

de Caffres ; ils cultivent du bled de Turquie dans des enclos, nourrissent une grande quantité de bestiaux, et demeurent dans des habitations peu différentes de celles des Boushouanas. Ces tribus ont aussi la danse des Boushouanas, avec leur accoutrement ridicule, et sur-tout avec les queues factices, ornement par l'adoption duquel ees hommes bruts semblent reconnoître la supériorité des animaux. Aussi cette contrée appartient autant et plus aux animaux qu'aux hommes. Vers la baie de Lorénço-Marquez, nommée aussi de la Goa, les éléphans se promènent par troupes de 1,000 à 1,500. On y récolte de la soie sur une plante qui paroît être une *asclépias*. Dans l'intérieur s'élève une chaîne de montagnes, l'une des terrasses du plateau central de l'Afrique australe. Ces montagnes, qui sont une continuation de celles de Nieuw-Veld, de Camdebo et de Bambos, se joignent sans doute à la chaîne de Lupata, dans le Monomotapa. C'est là qu'on voit des peuplades qui habitent dans les cavernes des rochers, comme les Troglodytes des côtes de l'Abyssinie et de l'Ajan ; comme ceux-ci, ils vivent du lait et des viandes que leurs troupeaux leur fournissent. Probablement ces peuples ont, de même que les Boushouanas, l'usage

de la circoncision ; ce qui achève de rendre leur portrait semblable à celui des Troglodytes.

Sans nous arrêter à tout ce qu'une recherche sur les mœurs et l'origine de ces peuples pourroit offrir d'intéressant et de curieux (1), poursuivons le but de ce mémoire. Les peuplades qui occupent la contrée entre les Boushouanas et la mer du côté de l'est, sont toutes d'un caractère doux et pacifique ; des Européens jetés par des naufrages sur ces côtes, en ont fait l'épreuve. En 1580, l'équipage d'un bâtiment portugais naufragé, passa par terre depuis la côte de Natal jusqu'à Sofala, et trouva partout l'accueil le plus humain. Les simples vertus de ces sauvages n'ont pas changé depuis. Au commencement du dix huitième siècle, deux matelots anglais, jetés sur cette côte, y vécurent cinq années et furent pendant tout ce temps traités en amis et compatriotes.

Aucune crainte des mauvais traitemens ne doit donc retenir les Européens de s'établir au milieu de ces peuples, dans une contrée

(1) *Agatarchides* dit que les Troglodytes parloient le dialecte abyssinien d'Amhara, τηκαμαγα λεξει. Cet indice pourroit servir à découvrir l'origine des peuples de l'Afrique, compris sous le sobriquet de *Caffres*. Leur physique ressemble à celui des Abyssiniens.

abondante en vivres, en bois, et où le commerce de l'ambre gris, de l'ivoire et des peaux de toute espèce, pourroit être réuni à la pêche de la baleine et à diverses autres branches d'industrie. Odoardo Barbosa avoit déjà remarqué la fertilité des côtes de Natal (1), mais la soif de l'or entraînait les Portugais vers les côtes situées sous l'équateur, côtes où le climat dévore les Européens.

Un seul obstacle vient ici arrêter l'élan de nos pensées. Depuis la baie Algoa jusques à celle de Lorenço-Marquez, on ne trouve guère un port capable de recevoir des gros vaisseaux; celui de Natal manque de profondeur; les mouillages de cette côte ne sont pas trop sûrs, à cause des vents d'est, comme déjà le Portugais Perestrella l'éprouva lorsqu'il en acheva la découverte.

Ausssi toutes les nations qui ont pensé s'établir sur ces côtes, ont tourné leurs regards vers la baie de Lagoa; c'est là que les Portugais, les Hollandais, les Autrichiens même ont essayé de former une colonie; les Autrichiens y seroient restés, sans l'opposition simultanée de la Cour de Lisbonne et des

(1) *Od. Barbosa*, chap. 3, chez *Ramusio*, racc. de Viaggi.

États de Hollande. C'est là que Freeke et Rogers, capitaines anglais, vinrent acheter des cargaisons d'ivoire, du temps de Dampier. Enfin, nous avons sur cette baie une relation moderne en anglais, qui n'a pas été traduite (à ce que je sache) et dont voici le titre :

« *Journal of a voyage performed in* the » Lion *extra-Indiaman from Madras to* » *Colombo and da-Lagoa-Bay, on the* » *eastern coast of Africa in the year* 1798, » *by* William White; » c'est-à-dire, Journal d'un voyage à Lagoa-Bay sur la côte orientale de l'Afrique, entrepris en 1798, à bord du vaisseau *le Lion*, par le capitaine *William White*, avec des observations sur les mœurs et les usages des habitans. 78 pages *in*-4°. Londres, 1800.

L'auteur ne donne ce mémoire que comme un essai écrit à la hâte, et dans des circonstances peu favorables. Cette excuse même en augmente le mérite, parce qu'on y trouve des notices intéressantes et utiles.

« La baie de Lagoa est située à peu près au 25°. 52′ de latitude sud, et de 33°. de longitude est de Londres. Elle a 30 milles anglais de largeur de l'est à l'ouest, et 60 milles anglais de longueur du nord au sud, et comprend

par conséquent une étendue de pays assez considérable. Elle a été peu visitée jusqu'ici, si ce n'est des pêcheurs de baleines qui viennent ici relâcher de la mer du Sud. Les baleines arrivent dans cette baie au mois de juin pour y faire leurs petits, la quittent au mois de septembre, où les petits sont assez forts pour les suivre dans la haute mer. M. *White* croit cette baie très-propre pour y former un établissement, parce qu'elle offre un port commode dans lequel se rendent plusieurs grands fleuves, entre autres le *Mafumo*, que les vaisseaux peuvent remonter jusqu'à deux milles anglais, et où ils sont à l'abri des vents, et peuvent se procurer toutes sortes de vivres; comme bœufs, chèvres, poules, poissons, patates, choux, pissangs et de l'eau excellente.

» Cette baie est habitée par des Caffres dont le nombre n'excède pas celui de dix mille. Ils sont d'un noir luisant, robustes, bien faits et vont preque nus, à l'exception des femmes qui portent une petite ceinture. » L'auteur entre dans des détails fort intéressans sur leur manière de vivre et leurs usages.

« On trouve dans cette baie de l'ivoire, des dents de vache marine, du succin, des léopards, des éléphans, des rhinocéros, des anti-

lopes, des verrats, des bœufs et des chiens en grande quantité. On pourroit faire un commerce lucratif en offrant aux habitans du drap bleu , de vieux habits , des cercles de laiton, du fil d'archal, du tabac, des pipes, des couteaux, chapeaux, perruques, souliers, bas et autres bagatelles. L'air y est très-sain. Et comme le passage du Cap-de-Bonne-Espérance est presque toujours dangereux pour les vaisseaux, on ne pourroit pas trouver un port plus commode pour les croiseurs que celui de la baie de Lagoa.

» L'établissement à former dans la baie de Lagoa jouiroit d'une communication facile avec les Boushouanas. Dans le système que je propose , cette tribu africaine serviroit d'anneau intermédiaire pour un commerce à établir avec les contrées intérieures, telles que le pays du *Barrolous* et celui de *Mocaranga*. L'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, le coton et l'ébène abondent dans les contrées intérieures qui séparent le Congo du Monomotapa. Personne ne seroit plus propre à conduire des *caravanes* jusqu'au centre de l'Afrique méridionale que les Boushouanas: familiarisés avec tous les obstacles qu'opposent le sol, le climat, les langues et les mœurs ,

ils franchiroient ces vastes espaces que les Européens n'osent entamer ; ils seroient pour la colonie du Cap et ses sous-colonies, ce que furent les *Nasamons* et d'autres peuples nomades pour Carthage (1) ; ils retraceroient au midi de l'Afrique ce que sont dans le nord les intrépides Fezzanois dont les caravanes pénètrent depuis les côtes du Maroc jusques dans l'Inde (2). »

Tels sont les projets vastes, mais sûrs et peu dispendieux que nos connoissances agrandies doivent inspirer à une puissance active et éclairée qui seroit maîtresse du Cap.

Les Portugais perdroient beaucoup à l'exécution de ce plan de commerce. Le seul moyen pour eux d'y mettre obstacle, c'est de s'en emparer eux-mêmes.

II.

Mémoire sur l'existence de la Licorne.

Dans un voyage précédent, M. Barrow a rapporté quelques argumens en faveur de l'existence de la licorne (1). De ce que l'ex-

(1) *Hérodote* et *Scylax.*

(2) Procedings of the African association, I, p. 192.

(3) *Barrow*, travels in southern Africa, p. 313-319.

pédition anglo-batave, en allant chez les Boushouanas, n'a pas rencontré cet animal, on ne doit rien inférer en faveur de l'opinion qui le regarde comme fabuleux; car la route de l'expédition se trouve constamment à une centaine de lieues des montagnes orientales où l'on prétend avoir vu des licornes.

Nous entreprenons ici de prouver par une discussion purement *historique* et non pas physique, combien il y a de probabilités en faveur de l'existence de cet animal. Nous avons pour nous la croyance générale des habitans du Cap (1), et l'opinion d'un illustre naturaliste, M. Pallas.

« Quant au *monocéros*, écrivit-il à Sparrmann (2), et aux raisons qui vous portent à » croire qu'il existe de ces animaux cachés » dans les parties intérieures de l'Afrique, je » n'en suis nullement étonné. Je suis depuis » long-temps très-persuadé que les récits des » anciens concernant le *monocéros* (la licorne), n'étoient pas dénués de tant de » fondement; mais que peut-être les *anti-*

(1) Lettres de MM. *de Wurmb* et *de Wollzogen* p. 414.

(2) Voyage de *Sparrmann*, trad. franç., tom. III, p. 16.

» *lopes unicornes* dont j'ai parlé, *fasc.* 12.
» *Spiciley*, y avoient donné lieu, ou que jadis,
» lorsque l'intérieur de l'Afrique étoit plus
» fréquenté par les voyageurs européens, ils
» connoissoient quelqu'autre espèce particu-
» lière d'animaux unicornes, qui nous sont
» à présent inconnus. »

Les faiseurs de classifications ont d'avance condamné tout argument en faveur de la licorne. Des anatomies très-soignées et très-détaillées, publiées par Camper (1), ont prouvé que les animaux du *genre* cheval et du *genre* bœuf, doivent naturellement porter deux cornes correspondantes. Mais que fait ici l'analogie des genres connus? il s'agit d'un animal dont on n'a pas encore pu examiner la structure, et qui peut bien être d'un genre particulier.

D'autres naturalistes dédaigneront tous les témoignages des anciens en faveur du *monocéros*, parce que ces mêmes anciens ont parlé des géans, des pygmées et d'autres êtres qu'on est convenu de regarder comme fabuleux.

Peut-être un esprit vraiment philosophe et élevé au dessus des préjugés orgueilleux de

(1) Mémoires de la Société des Amis de la Nature, de Berlin, tom. I, p. 219 — 226.

la science moderne, n'oseroit guère décider si le règne animal a toujours compté le même nombre de genres et d'espèces que nous y voyons aujourd'hui? si, au commencement des choses, le nombre des races animales fut plus petit ou plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui? si les caractères individuels, que nous distinguons aujourd'hui dans les races, sont sortis par subdivision d'un ou plusieurs caractères généraux, comme Lamarck le pense? ou si plutôt ces caractères généraux se sont établis par une *soustraction* successive qui effaçoit les caractères individuels ou les mêloit ensemble, et en faisant disparoître des races entières, réduisoit le règne animal à cette symétrie que nous admirons comme l'ouvrage primitif de la nature, tandis qu'il n'est peut-être que l'effet des révolutions amenées par le temps?

Mais sans entrer dans ces discussions générales, bornons-nous à poser un principe historique. L'on ne sauroit refuser d'admettre l'existence ancienne de beaucoup de races animales, aujourd'hui éteintes. Les débris épars sur la surface du globe ou retirés de ses entrailles, prouvent assez que la terre a compté parmi ses habitans des classes entières qu'on n'y

n'y aperçoit plus, et dont une révolution physique a terminé l'existence. Si donc, sur la seule inspection de quelques ossemens, souvent défigurés, nous admettons l'existence ancienne de ces *mammoth*, de ces *megatherium* si différens de nos animaux actuels, pourquoi, sur la foi d'auteurs respectables, parlant en partie comme témoins oculaires, n'admettrions-nous pas l'existence, même assez récente, de quelques animaux que nous ne rencontrons plus?

Plusieurs exemples mémorables prouvent déjà combien on a eu tort de rejeter légèrement les rapports des anciens.

Les taureaux monstrueux de l'Ethiopie et de l'Inde, qui avoient des cornes de 4 pieds, et se nourrissoient de chair (1), n'étoient pas entièrement fabuleux. Il existe en Abyssinie une race de bœufs qui a des cornes énormes (2). On croit récemment en avoir découvert dans l'Inde, qui avoient des cornes encore plus monstrueuses que ne l'étoient

(1) Agatarchide, Strabon, Pline, Diodore, Elien. *Voyez* le 16e. volume de la *Géographie de toutes les parties du monde*, p. 251.

(2) *Ludolf*, Comment., lib. I, cap. 10; et lib. III, cap. 11.

celles décrites par les anciens (1). Qui oseroit assurer que les bœufs ne sauroient, au besoin, devenir carnivores, puisque nous savons que les chevaux d'Islande mangent du poisson? L'extrême férocité des bœufs éthiopiens nous rappelle le terrible aspect du buffle du Cap (*bos cafer*), ses affreux mugissemens et ses mœurs guerrières.

La giraffe, connue des anciens, et décrite par Artémidore et Strabon, a été retrouvée par Mungo-Parck dans la Nigritie, où le rapport d'Iphicrate, voyageur grec, la plaçoit.

Les modernes n'ont pas parlé des cornes tournées vers la terre, qui empêchoient les bœufs ou les buffles des Garamantes, de paître de la même manière que les autres animaux, et les forçoient d'aller à reculons pendant qu'ils prenoient leur nourriture. Mais les modernes, en parlant du royaume de Bornou, y ont reconnu beaucoup d'autres traits caractéristiques des Garamantes, rapportés par les anciens; ils ont aussi mentionné la dureté et l'épaisseur extrême de la peau des bœufs de ce pays (2): ainsi nous ne désespérons pas

(1) *Wesdin*, connu sous le nom de frère *Bartolomé*.

(2) *Marmol*, Afrique, lib. I, p. 52.

de voir Mungo-Parck, ou quelqu'autre voyageur attentif, retrouver ces bœufs qu'un naturaliste ancien, Alexandre de Myndus, avoit décrits d'une manière trop détaillée pour qu'on pût y voir un simple conte.

Les béliers à goître, figurés sur des anciens monumens d'Italie, ont été retrouvés au Tibet et au royaume d'Adel.

Pourquoi donc supposer que les nombreux récits des anciens sur plusieurs races de quadrupèdes unicornes, soient des fables inventées à loisir ? En considérant ces récits indépendamment des préjugés modernes, et en les discutant d'après les règles d'une saine critique, nous n'y voyons ni toutes les absurdités, ni toutes les contradictions qu'on s'est plu d'y trouver, faute de distinguer les trois espèces d'animaux unicornes, indiqués par les anciens.

Le *bœuf unicorne* est mentionné un peu vaguement par Pline ; il place cet animal, qui, selon lui, est solipède, tantôt en Ethiopie, tantôt en Inde. Mais on sait que les anciens ne distinguoient pas bien le midi de l'Asie de celui de l'Afrique. Barthema vit à Zeila, ville du royaume d'Adel, une vache

unicorne (1). Nous ne discuterons pas les passages de Jules-César et d'Oppien (2), où ces deux auteurs semblent parler des bœufs unicornes, en Europe; à l'appui de quoi Thomas Bartholin cite un écrivain moderne dont nous n'avons pu trouver les ouvrages ; savoir, Erasmus Stella, qui assure qu'en Prusse on trouve des *bisons unicornes* (3).

L'*oryx* est encore un quadrupède unicorne, connu des anciens, mais qu'il ne faut pas confondre avec l'unicorne proprement dit. Aristote cite deux fois l'oryx comme ayant une seule corne et le pied bifourchu (4). *Horus Apollon* décrit fort au long les mœurs de cet animal. « Il gratte la terre avec ses pieds et » se barbouille la face avec la boue. Après » avoir bu dans une source d'eau, il ne manque » jamais de la troubler (5). »

Pline qui le compare aux chèvres, le repré-

(1) *Barthema*, apud *Ramus*. Viagg. I.

(2) Comp. *Bochart*, Hiéroz. tom. I, ch. 26, p. 933.

(3) *Erasm. Stella*, antiqu. Boruss., lib. I, cité par *Bartholin*, de unicornu, cap. 16.

(4) *Arist.* Hist. anim. II, cap. 1. De part. III, cap. 2.

(5) *Horus Apollon*, lib. I, cap. 46.

sente pourtant comme unicorne (1). Hésychius lui donne le poil d'une chèvre. Pline dit que ses poils vont en sens inverse à ceux des autres animaux, étant dirigés vers la tête.

L'oryx d'Oppien est bicorne; il en fait un animal fort (2). Les Arabes connoissoient un animal unicorne semblable à la chèvre; ils le nommoient *charsan*, et le plaçoient sur les bords du Wolga (3). Gesner cite des Polonais qui ont vu des chamois unicornes dans les monts Carpathes.

Pourquoi une espèce d'antilope ne pourroit-elle être munie d'une seule corne, puisqu'il y en a (4) « dont les deux cornes ne » sortent que comme des branches d'un seul » et même tronc ou base; et cette base s'élève » jusqu'à *deux pouces* au dessus du crâne? »

Après tout, les naturalistes modernes ont certainement eu tort en transportant le nom d'*oryx*, tantôt à l'antilope-condoma, tantôt à l'antilope-pasan. L'*oryx* est vraisemblablement un antilope d'un genre particulier. Il

(1) *Plin.*, lib. VIII, cap. 53.

(2) *Oppien*, Cynéget., lib. II, v. 445.

(3) *Hieroz.* I, p. 939.

(4) *Barrow*, Travels in Southern Africa, p. 187.

y a en Afrique assez de contrées inconnues pour que cette race puisse encore y exister sans être connue des Européens.

On doit rapporter à cet antilope unicorne ce que Thomas Bartholin dit sur un passage d'une *géographie chrétienne*, manuscrit de la bibliothèque des Médicis, où l'auteur y affirme avoir vu dans la capitale de l'Ethiopie, quatre colonnes ou statues représentant des licornes; ces animaux y sont dépeints comme très-ressemblans à des cerfs, ayant la corne droite striée, les oreilles courtes, une touffe de poils sous le menton, et une touffe de laine entre la corne et le nez (1).

Nous voilà arrivés au véritable *monocéros* des anciens, l'*al-charcan* ou l'*ali-karn* des Arabes, d'où les Italiens ont fait leur *alicorno*, et les Français leur *licorne*, mais que les Anglais désignent sous le nom d'*unicorne*.

Les plus anciens auteurs ont classé la licorne parmi les ânes, quoiqu'en indiquant qu'elle en différoit beaucoup.

Hérodote, dont tous les récits reçoivent journellement une nouvelle autorité par les

(1) *Barthol.*, de unicornu, p. 168 — 173.

découvertes des voyageurs modernes, parle déjà des ânes cornus qu'il place en Lybie et en Scythie (1). Ctésias, trop injustement décrié, nous raconte, d'après des témoins oculaires, plusieurs merveilles de l'Inde, dont la moitié se trouve confirmée ou expliquée par les modernes. Il nous décrit (2) un âne unicorne de l'Inde, d'une manière aussi détaillée que vraisemblable. « Ce quadrupède est, dit-il, aussi grand qu'un cheval, et même davantage, ayant le corps blanc, la tête d'un brun foncé, la corne longue d'une coudée; cette corne est rayée transversalement de blanc, de noir et de brun. Les yeux sont bleus. Aucun cheval ne sauroit l'atteindre à la course. Il se défend jusqu'à la mort, et l'on n'a jamais pu le prendre vivant. »

Aristote n'auroit certainement pas parlé deux fois (3) de cet âne unicorne et de son pied à un seul sabot, s'il avoit eu des raisons pour douter de la véracité du fait. Ce précepteur d'Alexandre avoit bien des moyens à sa disposition pour connoître l'Inde mieux

(2) *Herod.*, lib. IV, p. 170 du grec. Edit. H. Steph.

(2) *Ctesias*, ibid., pag. 16.

(3) *Arist.*, loc. cit.

que Ctésias. Pourquoi donc auroit-il répété avec assurance un récit fabuleux, ou seulement douteux ?

Pline a également cité deux fois l'âne unicorne et solipède, en l'opposant expressément à l'*oryx* qui est unicorne et à pied bifourchu (1). Ces distinctions positives prouvent que les anciens savoient très-bien ce qu'ils disoient, et qu'ils avoient réfléchi avant que d'écrire. Je ne sais pas si l'on peut en dire autant d'un savant naturaliste français qui s'est avisé de dire « que les anciens ont représenté la » licorne comme un animal féroce et terrible, » armé d'une seule corne, ayant *le pied* » *fourchu*, ne se laissant prendre que par » une *fille vierge*, etc., etc. ; enfin, qu'on ne » trouve dans leurs descriptions que des *con-* » *tradictions* et des *fables* (2). » Certes, il est facile de voir autant d'absurdités qu'on voudra dans les livres des anciens, lorsqu'on se permet ainsi de confondre les récits de plusieurs auteurs et des siècles divers.

Ce n'est pas confondre les choses, que de regarder le cheval unicorne des anciens comme

(1) *Plin.* XI, cap. 37 et 46.

(2) Dictionnaire d'histoire naturelle, chez Déterville, au mot *licorne*.

identique avec leur âne unicorne. Voici ce qu'ils en rapportent.

Onésicrite, cité par Strabon (1), décrit le *monocéros* de l'Inde comme un animal semblable au cheval, avec une tête de cerf. Pline dit que le monocéros « est un animal très-» sauvage, semblable à un cheval pour le » corps, à un cerf pour la tête, à un éléphant » par les pieds, à un sanglier par la queue, » ayant le mugissement très-fort et une corne » noire, longue de deux coudées, sur le » milieu du front (2). » *Elien* décrit à la fois des ânes et des chevaux unicornes (3). En répétant la description de Pline, le compilateur Solin donne à la corne un grand éclat et une longueur de 4 pieds (4); mais tous ces auteurs s'accordent à représenter le monocéros comme solipède.

Il paroît évident que les descriptions de l'âne unicorne et solipède dans Ctésias, Aristote, Philostrate, etc. se rapportent à l'animal que Strabon et Pline comparent au cheval. Je

(1) *Strab.*, lib. XV, p. 489, edit. Casaub.

(2) *Plin.*, VIII, cap. 21.

(3) *Ælian.* Hist. anim. III, cap. 41. IV, cap. 52.

(4) *Solin*, Polyhist., cap. 51.

ne vois dans ces descriptions que des gradations par lesquelles on s'est rapproché de la vérité, en déterminant de plus en plus ce que le premier aperçu avoit de vague. Les nuances qui séparent l'âne du cheval, ne sont pas assez tranchantes pour qu'on n'ait pu hésiter d'abord auquel de ces deux genres comparer le monocéros.

Phile, dans le Poëme sur les Animaux (1), dépeint les mœurs du monocéros. Il le représente comme aimant la solitude, ne faisant point de mal aux autres animaux, mais toujours combattant ses égaux, et à peine se soumettant aux liaisons qu'entraîne l'instinct de la volupté. Il lui donne des pieds très-bruts, quoique propres à la course la plus rapide; mais il s'exprime sans doute d'une manière obscure, en lui assignant une bouche de lion.

Peu importe que Phile se soit mal exprimé, ou qu'un auteur comme Isidore (2), après avoir confondu le monocéros avec le rhinocéros, avance que cette bête féroce se soumet à la main d'une fille vierge. Ces fables, et celles que d'autres écrivains ont répandues sur

(1) *Phile.* Anim., cap. 37.

(2) *Isid. jun.*, lib. XII, cap. 2.

les vertus médicales et mystérieuses de la corne de l'unicorne, ne peuvent pas ôter aux relations des auteurs anciens le degré de croyance que nous leur accordons. L'unicorne, comme tous les animaux rares, a dû fournir matière à la crédulité et à la supercherie. Cet animal étoit aussi célèbre que le griffon. On assure qu'il étoit l'emblême choisi par plusieurs peuples, pour décorer leurs armes. On cite quelques médailles antiques, où l'unicorne a la figure d'un cheval.

Après avoir examiné les principaux passages des anciens où l'unicorne est décrite comme un animal réel, quoique très-rare, il est temps de prouver, par les témoignages des modernes, que très-probablement cette race existe encore.

Un de ces voyageurs illustres, par qui, vers le milieu du 15e siècle, les grandes découvertes des Portugais furent préparées et provoquées, Louis de Barthema, a décrit deux licornes qu'il assure avoir vues à la Mecque (1). « De l'autre côté du temple, dit-il, est une » cour murée, dans laquelle nous vîmes deux » licornes vivantes. On nous les montra comme

(1) *Barthema*, lib. I, de Arabiâ, cap. 18, apud *Ramus*.

» des êtres extraordinaires, et ils l'étoient en » effet. Je vais en faire la description. La plus » grande ressembloit à un poulain de deux » ans et demi, et avoit au milieu du front une » corne d'environ trois coudées de long ; » l'autre étoit moins grande, à peu près de la » grosseur d'un poulain d'un an, et avoit une » corne longue d'environ quatre travers de » main. La couleur de cet animal est celle » d'un cheval bai-brun; il a la tête comme un » cerf, le cou médiocrement long, garni » d'une crinière peu serrée, éparse, courte et » pendante d'un côté; ses jambes sont longues » et grêles comme celles du chevreuil ; ses » pieds sont un peu fendus à la partie anté- » rieure, et le sabot ressemble à celui d'une » chèvre; il a à la partie postérieure des » jambes, des touffes de poils; il a l'air sau- » vage et insociable. Ces deux animaux furent » présentés au sultan, prince de la Mecque, » comme la plus belle chose et le plus pré- » cieux trésor qui fût au monde, par un roi » d'Ethiopie qui vouloit resserrer avec lui les » nœuds de l'amitié. »

Deux autres voyageurs de la même époque, rendent un témoignage un peu moins positif sur l'existence de la licorne. *Bernard de*

Breitenbach, qui, en 1483, accompagnoit le comte Jean de Solm dans son voyage en Orient, assure que lui Felix Fabri et leurs autres compagnons de voyage, en traversant une vallée au pied du mont Sinaï, aperçurent sur le sommet d'un rocher un animal plus grand qu'un chameau. Ils le prirent pourtant pour un chameau ; mais leurs guides qui étoient des Arabes, affirmèrent que c'étoit une licorne (1). Rauwolf, célèbre botaniste, qui voyageoit en 1573, apprit d'un Persan, que le Sophi entretenoit à Samarcande plusieurs licornes (2); « et ce Per- » san, ajoute-t-il, étoit digne de foi, m'ayant » procuré divers objets d'histoire naturelle, » mentionnés par Théophraste. »

Lobo rapporte que la licorne existe dans la province de Damot en Abyssinie, habitée par les Agows (3). Thevet assure avoir suivi le roi de Monomotapa à la chasse des licornes (4). Mais voici un auteur plus grave

(1) *Reisbuch*, etc., c'est-à-dire, Itinéraire de la Terre-Sainte, etc., cité par *Busching*. Géographie (en allemand), tom. V, part. 1, pag. 484.

(2) *Bartholin* ; de unicornu, p. 161.

(3) *Ludolf*, Hist. Æthiop. I, 10 et *Comm.*

(4) *Thevet*, Cosmographie de l'Orient.

que Thevet et plus éclairé que Lobo. Selon Garcias, les premiers navigateurs portugais aperçurent entre le cap de Bonne-Espérance et le cap Corrientes, un animal qui avoit la tête et la crinière d'un cheval, avec une seule corne mobile (1). Ce témoignage est d'un intérêt bien direct pour notre discussion; car c'est précisément dans cette même contrée que des voyageurs modernes ont retrouvé la figure de l'unicorne sculptée sur les rochers.

C'est notre Barrow qui a le premier publié une copie exacte de ce dessin précieux (2), déjà mentionné par Sparrmann.

Ce dessin, multiplié sur tous les rochers de Camdebo et de Bambos, offre le cou et la tête d'un cheval, ou plutôt d'un zèbre, avec des oreilles de zèbre ou de mulet, et une corne striée transversalement, dirigée en avant, très-pointue et de la longueur de la tête. Les paysans hollandais n'y firent d'abord aucune attention; mais ayant appris que l'on paieroit cher un semblable animal, vif ou mort, ils s'offrirent d'aller en chercher dans

(1) *Garcias*, Hist. arom. I, cap. 14.

(2) *Barrow*, travels in southern Africa, p. 31.

les montagnes Bambos, où ils se crurent sûrs d'en trouver.

On commença à faire attention aux récits des chasseurs qui assuroient avoir vu quelques-uns de ces animaux. Barrow cite un animal haut de 5 pieds sur 8 de long, ayant la figure, dit-il, d'un antelope-quacha, couleur jaune, rayé de noir, et portant au milieu du visage le rudiment d'une seule corne, long de 10 pouces. Il avoit été tué par Adrian van Yarsveld, de Camdebo. Un autre colon, nommé Tiardt van der Veldt, vit un animal unicorne, de la figure d'un cheval, au milieu d'une troupe d'élans. Enfin, on cite déjà un nombre considérable de témoins oculaires qui attestent l'existence de la licorne. Mais le récit le plus authentique est celui que nous allons citer d'après un journal allemand (1). C'est la traduction d'un procès-verbal, tenu en hollandais, au Cap, le 8 avril 1791, et signé par M. *Cloete*, qui, à ce que nous venons d'apprendre, est le propriétaire du fameux vignoble de Constantia.

« Un métis ou *Bastaard* (2), nommé Gué-

(1) *Voigt*, Magasin de physique, 1796.

(2) Les *Bastaards*, ou fils d'un Européen et d'une Hottentote, forment une classe puissante dans la colonie.

» rard-Sling, étant interrogé sur les différentes
» sortes de bêtes sauvages, dit qu'il avoit été, il
» y a quelques années, à une expédition contre
» les Hottentots braconniers et voleurs, sous
» le commandement d'André Burgard, avec
» les Hottentots Carolus et Vlack, et autres;
» qu'ils avoient vu de nouvelles bêtes fauves
» qu'ils avoient poursuivies, à cheval, et dont
» ils en avoient tué une; que lorsqu'ils
» s'étoient occupés à examiner cette bête,
» étoit venu M. Louis Vander-Merwe, fils de
» David, qui avoit examiné la bête avec eux,
» et qu'ils avoient trouvé qu'elle ressembloit
» à un cheval, quant à la forme; elle étoit
» grisâtre, elle avoit sur le front une corne
» de la longueur du bras, et vers sa base,
» aussi grosse. Vers le milieu cette corne
» étoit un peu aplatie et n'étoit pas attachée
» au crâne, mais seulement à la peau. La
» tête ressembloit à celle d'un cheval, et sa
» hauteur étoit celle d'un cheval de carrosse;
» elle avoit les oreilles d'un bœuf, mais un
» peu plus grandes; la queue charnue,
» ressemblant à celle d'un cheval, dans l'é-
» loignement, et seulement garnie de poils;
» les ongles étoient ronds comme ceux d'un
» bœuf.

» Cet

« Cet animal fut tué à seize journées de » Camdébo, et à trente journées, en voya- » geant avec un chariot de bœufs, de la ville » du Cap. On trouve aussi la figure de cette » licorne gravée sur beaucoup de centaines » de rochers, par les Hottentots qui habitent » les bois.

» Le soussigné Cloete offre enfin de livrer » la peau d'un tel animal si on vouloit offrir » un prix qui vaudroit un voyage de trente » jours. »

Cette coïncidence non suspecte de tant de témoins, de temps et de climats divers ; cette conformité frappante des descriptions données, depuis vingt-deux siècles, par des hommes de toutes les professions ; ces rochers, ces statues, ces médailles ; cette tradition universelle des peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique : voilà ce qui ne nous permet pas de douter que la licorne n'ait réellement existé, et que probablement quelques individus de cette race vivent encore dans ce mystérieux centre de l'Afrique, où la géographie et l'histoire naturelle s'efforcent, quoiqu'en vain, de pénétrer.

III. *Lettre au Traducteur, sur le second Voyage en Afrique, par M. Levaillant, et sur ses courses parmi les Houzouanas.*

« Monsieur,

» Vous connoissez la querelle que M. *Barrow*, dans un ouvrage précédent (1), a suscitée à un des plus savans et des plus zélés ornithologistes de l'Europe, M. Levaillant, en soutenant que ce voyageur français n'avoit pas, en réalité, fait les courses lointaines qu'il a décrites dans son *Second Voyage dans l'Afrique*, et spécialement qu'il n'avoit point visité les *Houzouanas* ou *Houswanas*, nation qui paroît être la même que vos *Boushouanas*, mais que M. Levaillant place sous le tropique du Capricorne, tandis que notre voyageur assigne à leur capitale la latitude de 27 degrés.

» La jalousie nationale pousse même votre Anglais à des assertions plus injurieuses encore pour M. Levaillant. Non content de nous représenter ce voyageur comme ayant copié tout ce qu'il dit sur les pays au-delà de la rivière Orange, dans les rapports faits

(1) *Travels*, in Southern Africa, pag. 360.

par quelques Hollandais que leur gouvernement avoit envoyés de ce côté, il soutient même qu'un certain abbé *Philippo*, en rédigeant le voyage publié sous le nom de Levaillant, en a embelli tous les détails par les ornemens que lui fournissoit une vive imagination.

» La malignité a répété ces bruits à Paris, en variant seulement sur le nom du rédacteur auquel on veut bien attribuer le Voyage de M. Levaillant. On a substitué à l'abbé *Philippo*, que nous ne connoissons point, un M. *Varon* que nous ne connoissons guère. Que le savant ornithologiste de l'Afrique ait lui-même écrit la spirituelle et amusante relation de ses courses lointaines, ou qu'à l'instar de beaucoup d'autres voyageurs, il ait emprunté quelques secours littéraires de ses amis; c'est ce qui ne regarde guère le public; mais la vérité des faits qu'il nous a transmis, intéresse l'histoire et la géographie; elle fait l'objet des remarques qu'on vous prie d'imprimer.

» 1°. La relation du voyage des Hollandais chez les Boushouanas, prouve que les courses même très-étendues dans l'Afrique australe, sont d'une exécution bien plus facile que ne

le seroit le plus court voyage parmi les peuples du nord et du centre de cette même partie du monde. On n'a donc aucune raison pour trouver incroyables les dernières courses que M. Levaillant assure avoir faites au nord de la rivière d'Orange, d'autant moins que M. Barrow lui-même déclare que les habitans de Graaf-Reynet se souviennent bien de son premier voyage et de son séjour parmi eux.

» 2°. Une des principales objections que l'on élève contre la vérité du récit de M. Levaillant, c'est *la position du pays des Houswanas*, que le voyageur français place sous le cercle tropique, ou même au-delà, c'est-à-dire environ une cinquantaine de lieues plus au nord, et d'autant plus à l'ouest qu'il ne l'est selon nos voyageurs anglais et hollandais. Mais observons que M. Levaillant n'a visité que des établissemens temporaires des Houswanas, et qu'il indique lui-même leur contrée centrale comme se trouvant plus à l'est (1).

» 3°. Le cours de la rivière d'Orange est sans doute du sud-est au nord-ouest, et vers l'embouchure, à l'ouest. Mais Levaillant n'a pu

(1) Second Voyage en Afrique, vol. II, pag. 205 de l'édit. in-4°.

voir que la partie inférieure de ce fleuve ; et en effet, cette partie a, en quelques endroits, une direction nord-est et sud-ouest. La rivière du *Lion*, de Levaillant, paroît être la *Kourmanna-River* des Anglais ; et comme il l'avoit suivie pendant un certain espace, il l'a assez bien indiquée.

» 4°. Si les moutons ne perdent point leur queue grasse et longue, lorsqu'on les transporte chez les Namaquas du Cap, pour n'avoir plus qu'une queue ordinaire ; l'on n'en conclura qu'une chose, savoir que Levaillant aura été trompé par un faut récit, sur un fait qui n'implique aucune impossibilité physique, et qui appartenoit à une branche de l'histoire naturelle à laquelle il prenoit moins d'intérêt qu'à ses oiseaux.

» Au surplus, l'intéressante peinture que Levaillant nous trace de l'hospitalité, de la bienveillance et des autres vertus pacifiques des Hottentots et des Caffres de l'intérieur, est conforme à ce que d'autres observateurs impartiaux ont affirmé. Il paroît seulement qu'en décrivant ses combats contre les animaux féroces, il a trop cherché à embellir des aventures qui, en elles-mêmes, peuvent être vraies. Il auroit pu se dispenser de nous

peindre les charmes de sa Gonaquoise, et les énormes fesses des femmes Houswanas; les uns et les autres paroissent exagérés. Plaignons, mais ne calomnions point un voyageur qui, en écrivant, se propose le but d'amuser cette foule d'oisifs qui lisent les romans, les mélodrames et les recueils d'anecdotes.

» Monsieur,

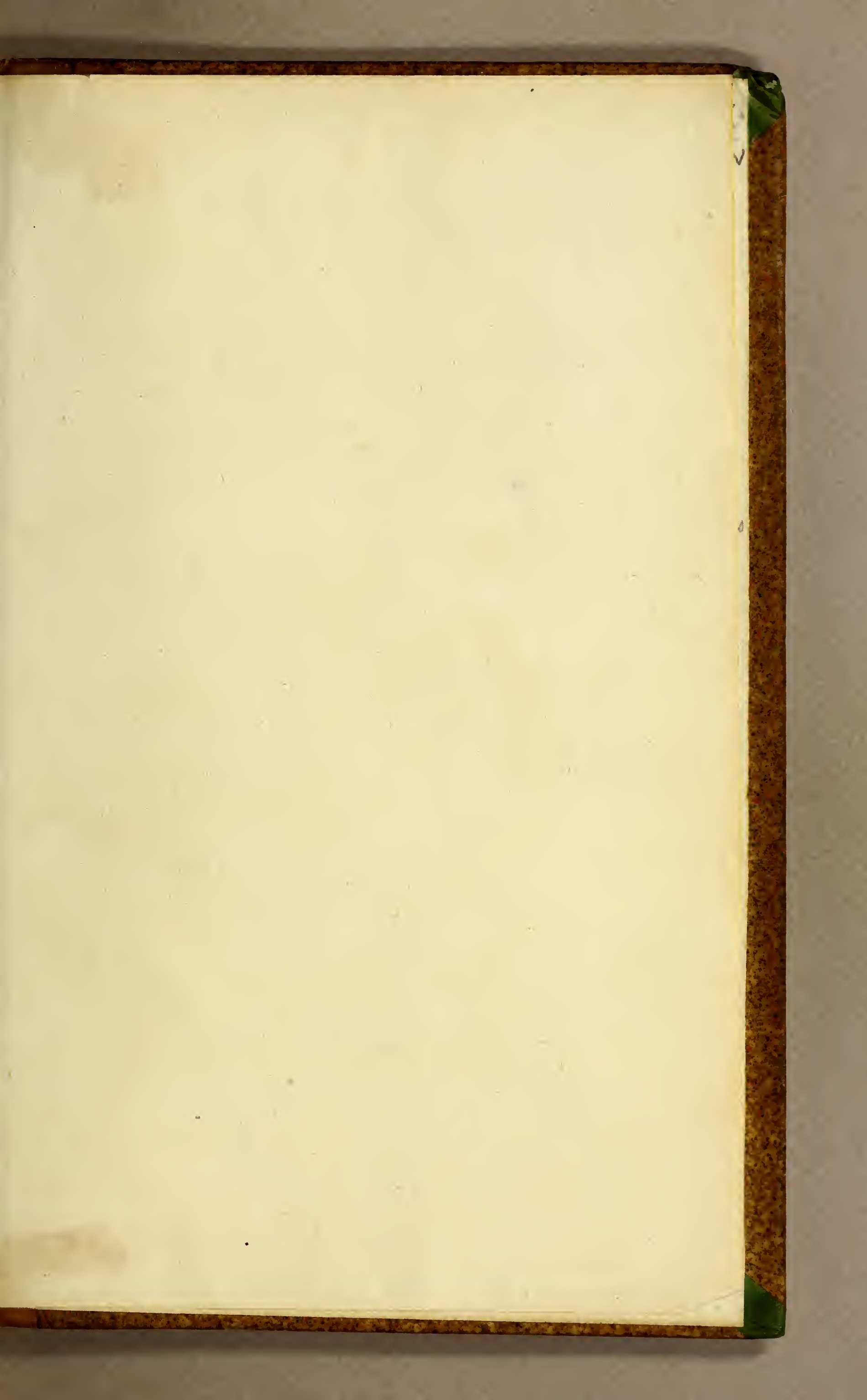
J'ai l'honneur d'être, etc. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans ce premier volume.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



0113
Barrow

2 vol. de texte
1 Atlas
(147)

Édition originale de la
traduction française par
Malte Brun
l'Atlas renferme 18 planches
dont 2 coloriées

(148)

